

# **SARTONIANA**

**Volume 7**

**1994**

**Sarton Chair of the History of Sciences  
University of Ghent, Belgium**

ISBN 90-70963-37-X  
D/1995/2249/3

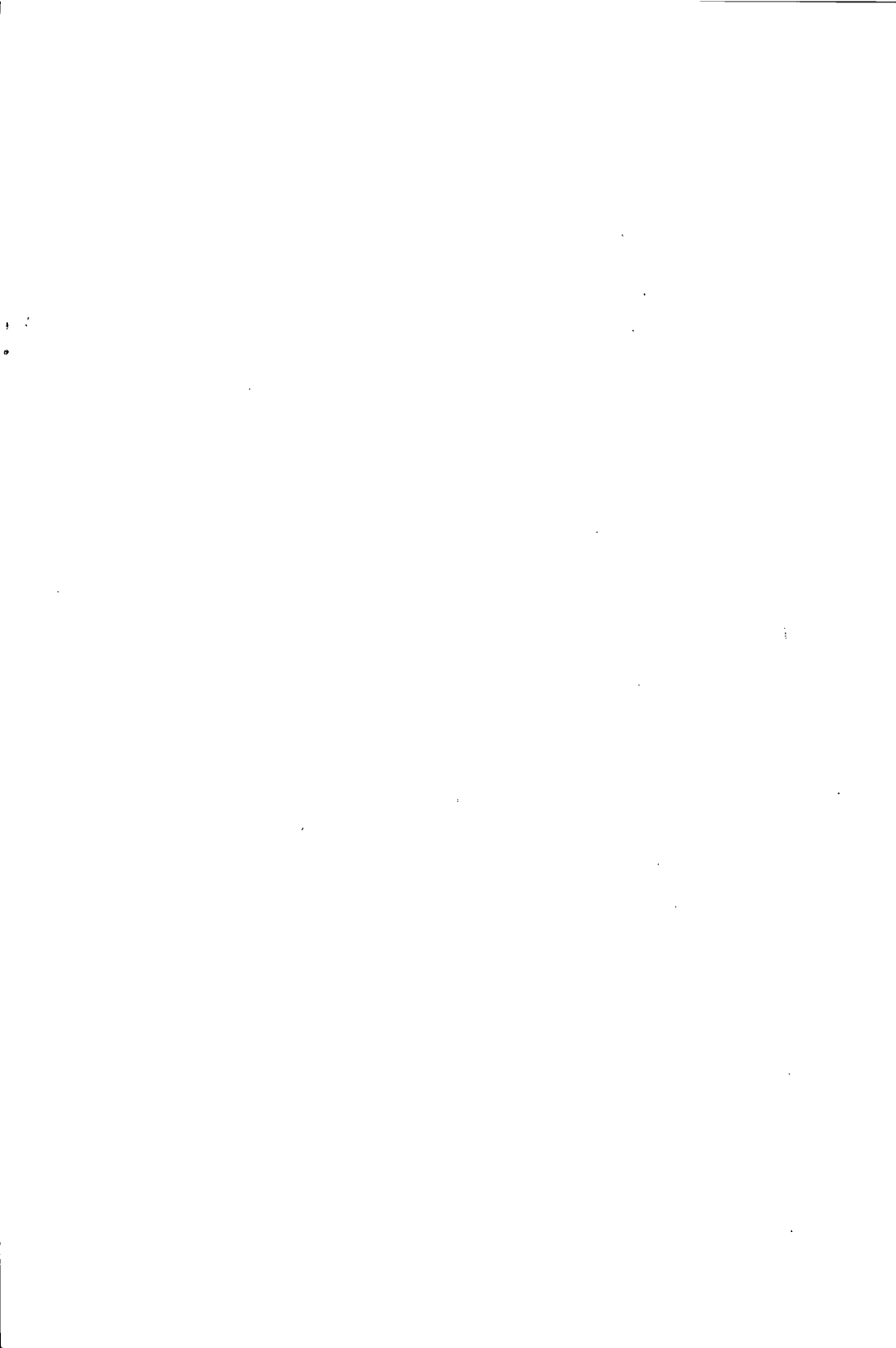
© Communication and Cognition, Blandijnberg 2, B-9000 Ghent  
Belgium

No part of this book may be reproduced in any form, by print, photo-print, microfilm, or any other means without prior written permission from the publishers.

Subscription to SARTONIANA becomes effective upon payment of BEF 650,- (incl. postage) on banking account No. 011-1969611-05 of SARTONIANA, Ghent, Belgium or by sending a check of USD 22.00 to SARTONIANA, Blandijnberg 2, B-9000 Ghent, Belgium, with clear mention of subscriber's name and address.

## Contents

M. Thiery : Introduction	9
L.J. Vandewiele : <i>Laudatio</i> Dirk A. Wittop Koning	11
D.A. WITTOP KONING : "L'exercice de l'histoire de la pharmacie aux Pays-Bas. Etude comparative de l'état des recherches"	17
D.A. WITTOP KONING : "L'exercice de la pharmacie aux Pays-Bas. Les régales et les ustensiles"	41
R. Pinxten : <i>Laudatio</i> Oswald Werner	55
O. WERNER : "Ethnography and translation. Issues and challenges"	59
F. Simon : <i>Laudatio</i> Marc Depaepe	137
M. DEPAEPE : "Educational psychology in the United States and Germany during the Inter-war period"	141
P. Van Cauwenberge : <i>Laudatio</i> Jacques Willemot	173
J. WILLEMOT : "Le nez dans l'histoire de la médecine"	177
D. Lambrecht : <i>Laudatio</i> Raoul Van Caenegem	239
R. VAN CAENEGEM : "Historical reflections on European syncretism"	245



## Authors

Prof. em. Dr. M. THIERY. 6, Aan de Bocht, B-9000 Gent, België

Prof. Dr. L.J. VANDEWIELE. Goudenhandwegel 26, B-9120 Destelbergen, België

Dr. D.A. WITTOP KONING. Raphaëlstraat 22, 1077 PV Amsterdam, Nederland

Prof. Dr. R. PINXTEN. Vakgroep Vergelijkende Cultuurwetenschappen, Universiteit Gent, Blandijnberg 2, B-9000 Gent, België

Prof. Dr. O. WERNER. Dept. of Anthropology, Northwestern University, Evanston IL 60208, U.S.A.

Prof. Dr. F. SIMON. Vakgroep Pedagogiek, Afdeling Historische en Vergelijkende Pedagogiek, Universiteit Gent, A. Baertsoenkaai 3, B-9000 Gent, België

Prof. Dr. M. DEPAEPE. Dienst Historische Pedagogiek, KU-Leuven, Vesaliusstraat 2, B-3000 Leuven, België

Prof. Dr. P. VAN CAUWENBERGE. Kliniek Neus-, Keel- en Oorzakten, Universitair Ziekenhuis, De Pintelaan 185, B-9000 Gent, België

Dr. J. WILLEMOT. "Green Park", Pacificatielaan 87, B-9000 Gent, België

Prof. Dr. D. LAMBRECHT. Vakgroep Rechtsgeschiedenis en Romeins Recht, Universiteit Gent, Universiteitstraat 4, B-9000 Gent, België

Prof. em. Dr. R. VAN CAFNEGEM. Veurestraat 47, B-9051 Afsnee, België



**GEORGE SARTON CHAIR**  
**of the**  
**HISTORY OF SCIENCES**  
**1993-1994**





## INTRODUCTION

*Michel Thiery*

Cette année académique, la chaire interfacultaire de l'Histoire des Sciences est attribuée pour la septième fois. Le candidat choisi sur la proposition de la Faculté des Sciences Pharmaceutiques, est le néerlandais Docteur Wittop Koning. Les raisons de ce choix ? Une contribution unique et polyvalente à la connaissance et le développement d'un bourgeon, longtemps délaissé, de l'arbre de l'Histoire des Sciences : la pharmacie.

Mesdames, Messieurs, je ne couperai pas l'herbe sous les pieds de Léo Vandewiele qui a été choisi par sa Faculté pour vous présenter notre lauréat et ses travaux; il n'empêche que je me sens obligé de vous présenter dès ce moment un court bilan de sa brillante carrière.

Dirk Arnold Wittop Koning, un nom "royal", est né à Bloemendaal, et a étudié la pharmacie à Amsterdam pour recevoir son diplôme une semaine après la déclaration de la dernière guerre mondiale. S'il s'installa immédiatement comme pharmacien, son intérêt pour l'Histoire n'avait pas attendu son diplôme à la vue des six publications qu'il avait déjà fait paraître comme étudiant.

Que cet intérêt n'était pas du domaine de l'amateurisme se remarquera déjà en 1942 quand il fut nommé Docteur en Sciences Mathématiques et en Physique après une thèse concernant le commerce en produits pharmaceutiques à Amsterdam jusqu'aux environs de 1637.

L'histoire de la pharmacie occupera une grande partie de son temps libre durant la décennie qui suivra. Le fleuve ininterrompu des communications, livres et rapports en sont la preuve patente. Je ne crois pas que le mot "fleuve" est exagéré, à la lecture de la liste bibliographique qui ne comporte pas moins de quatre cents publications entre 1937 et 1992 dont plusieurs en français et certaines même en allemand et en italien.

Ces publications de Wittop Koning ne sont qu'une des activités qui l'ont fait connaître au pays et à l'étranger. Il y a ajouté l'enseigne-

ment de la pharmacie qu'il a prodigué durant une trentaine d'années comme Professeur à l'Université d'Amsterdam.

Le troisième volet de cette vie active est formé par le "faire connaître" de l'histoire de sa spécialité. En 1950 il commence à s'intéresser activement à la vie des Sociétés par sa participation à la fondation du Cercle de l'Histoire de Pharmacie dans le Bénélux. Son activité ne fit que croître dans plus de quatre associations nationales ou internationales en débutant parfois comme modeste secrétaire pour finir habituellement comme Président. En citant l'Union Mondiale des Sociétés d'Histoire de la Pharmacie, l'Académie Internationale de l'Histoire de la Pharmacie, l'Union Internationale de la Philosophie des Sciences et la Zuid GeWiNa ou Genootschap van de Geschiedenis van de Geneeskunde, Wiskunde en Natuurwetenschappen, nous présentons ici une liste ni exhaustive, ni limitative.

Comme vous le remarquez, grâce aux nombreuses distinctions qui lui ont été attribuées à juste titre, Mesdames et Messieurs, cet homme de science a érigé un monument dans le domaine de l'histoire de la pharmacie.

Les membres du Comité Sarton ne pouvaient donc choisir de meilleur candidat que ce doyen des historiens de la pharmacie aux Pays-Bas, l'homme qui a réalisé de façon exemplaire les idéaux de George Sarton.

## LAUDATIO DIRK A. WITTOP KONING

*L.J. Vandewiele*

Ce n'est pas une petite entreprise de résumer en quelques mots le curriculum vitae, les fonctions, publications, titres, médailles et diplômes récoltés par le Dr. Wittop Koning.

Dirk Arnold Wittop Koning est maintenant le Doyen indiscuté des historiens de la pharmacie aux Pays-Bas; il peut également jeter un regard satisfait sur une activité ininterrompue dans cette spécialité durant 45 ans. Comme étudiant il publiait déjà plusieurs articles sur la discipline et l'année 1942 le verra défendre sa thèse de doctorat à l'Université d'Amsterdam : "De handel in geneesmiddelen te Amsterdam tot omstreeks 1637". Son promoteur était le Professeur P. van der Wielen, qui s'intéressait beaucoup à ce sujet et qui sut aviver le feu naissant chez notre confrère.

Wittop Koning s'établit comme pharmacien à Amsterdam dès son diplôme acquis en 1940. La direction de son officine et les circonstances de la guerre n'étaient évidemment pas des facteurs favorables aux publications. La Société Néerlandaise pour le développement de la pharmacie était centenaire en 1942 mais ne put être fêtée qu'après les hostilités; en septembre 1945 Wittop Koning fut chargé par la Société de publier les Annales de ce centenaire (1842-1942). Ceci montre le crédit dont jouissait déjà notre ami comme jeune pharmacien et historien. Ce double intérêt ne le quittera plus tout au long de sa carrière scientifique.

En 1949 il allait être nommé Professeur d'Histoire de la Pharmacie à l'Université d'Amsterdam. Sa leçon inaugurale "Verschuivingen in het apothekersvak in de loop der eeuwen" peut encore être lue aujourd'hui avec intérêt.

Un pharmacien, le Dr. P.H. Brans de Rotterdam, possédait déjà à

cette époque l'enthousiasme pour la connaissance historique de la pharmacie. Il fit un appel pour fonder un Cercle dans ce but au Benelux; Brans et Wittop Koning étaient les deux hommes qui se complétèrent parfaitement. Le premier était un "homme du monde" qui établissait les contacts, un fondateur. Le second était l'homme à fournir un noyau scientifique au Cercle. C'est à cette réunion statutaire de Rotterdam que je rencontrai pour la première fois Dirk Wittop Koning en 1950; notre collaboration et notre amitié ont déjà tenu 43 ans.

Il décida de publier un *Bulletin* en collaboration avec le pharmacien P. Van de Vyvere de Bruges et vient de donner sa démission après avoir été 43 ans rédacteur.

Brans et Wittop Koning prirent également contact avec le Professeur Georg Urdang (1884-1960), un pharmacien d'origine allemande qui fut Président à l'Institute for the History of Pharmacy à Madison/Wisconsin (U.S.A.). Ainsi naquit l'Union Mondiale des Sociétés d'Histoire pharmaceutique d'où est née la prestigieuse Académie Internationale d'Histoire de la Pharmacie avec le Professeur G.E. Dann de Kiel. Wittop Koning en fut évidemment un des membres fondateurs. Quelques amis et élèves d'Urdang firent frapper à cette occasion la "George Urdang Medal" destinée à honorer de temps à autre un historien éminent de la pharmacie. Après le Professeur Häflinger de Suisse, le Dr. Guitard de France et le Professeur Folch Andreu d'Espagne, en 1957 la dite médaille fut attribuée (pour la quatrième fois) au jeune pharmacien le Dr. Wittop Koning qui fut préféré à plusieurs autres éminentes personnalités plus âgées comme le Dr. Bouvet, le Professeur Zekert, le Général Roland Guerero, le Professeur Dann et d'autres... Ceci prouve le prestige dont il jouissait déjà.

Il ne s'arrêta pas pour autant et publia le calendrier pharmaceutique néerlandais d'où il tira plus tard un ouvrage "De Pharmacie en de Kunst" dont la sixième partie a déjà paru. Tant au pays qu'en dehors il présenta différentes communications et participa à de nombreux ouvrages : "Nederlandse Gewichten" en 1953 de même que les mortiers. Son livre "Delfse Apothekerspotten" paru en 1954 est un ouvrage de

référence qui a été complété en 1991.

Il publia "De Oude Apotheek in de Benelux" en 1958 en collaboration avec le pharmacien E. Segers où plusieurs anciennes pharmacies encore existantes sont reproduites. Il présenta une conférence à la Koninklijke Vlaamse Academie voor Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten van België intitulée "De Apotheek in de Middeleeuwen" (1960) et écrivit dans la série des Monographien zur pharmazeutischen Kulturgeschichte, en 1972 "Pharmazeutische Münzen und Medaillen" et en 1975 "Bronzemörser". En collaboration avec le Professeur Dr. W.H. Hein il publia encore dans la même série en 1977, 1981 et 1991. En 1976 il sortit son ouvrage "De farmacie in tekening en prent" et en 1979 "Geneeskunde en Farmacie in de Nederlandse politieke prent".

Son ouvrage monumental "Compendium voor de Geschiedenis van de Pharmacie in Nederland" vit le jour en 1986. Ce travail qui eut une deuxième édition est en fait complété par un travail personnel de près d'un demi siècle sur le sujet. C'est un document, un rassemblement de données qui est le véritable fil d'Ariane qui restera pour celui qui voudra s'y retrouver dans le labyrinthe de l'étude de la pharmacie aux Pays-Bas. Entretemps Wittop Koning a écrit 250 publications et une série de critiques de livres et de préfaces pour des éditions anastaltiques. Il a tenu la chaire dans de nombreuses réunions au Benelux et à l'étranger dans plusieurs langues.

Il était normal qu'on fasse appel à lui pour toutes les fonctions. C'est ainsi qu'il fut nommé Secrétaire de l'Académie Internationale de l'Histoire de la Médecine de 1952 à 1960 puis Président de 1975 à 1983, et actuellement Président d'honneur. De 1975 à 1979 il était Président de l'Union Mondiale d'Histoire de la Pharmacie. Il était également Secrétaire et Président de la Genootschap voor de Geschiedenis van de Geneeskunde, Wiskunde, Natuurwetenschappen en Techniek (GeWiNa), Vice-Président de la Internationale Gesellschaft für Geschichte der Pharmazie. Il était curateur du Musée médico-pharmaceutique d'Amsterdam, du Musée Veluws de Harderwijk, et du Jardin Botanique du Musée

d'Arnhem etc...

Toutes les distinctions honorifiques lui ont été accordées comme la prestigieuse "Urdang Medal (U.S.A.), la plaquette de Schelenz (Allemagne), les médailles de Ferchl et de Winkler (Autriche), de Lauri del Palatino et de Conci (Italie). Il fut également nommé membre d'honneur de l'Union de la Zuid GeWiNa en 1961.

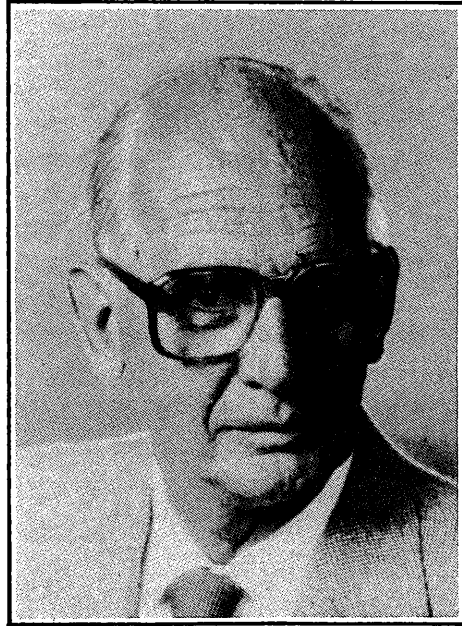
Mesdames et Messieurs,

Voici donc un curriculum vitae fort raccourci du Dr. Dirk Arnold Wittop Koning. Ce qui frappe chez lui est surtout sa disponibilité pour toute aide que ce soit par sa mémoire iconographique et sa large documentation. Il se mettait alors au service de chacun.

Sa vie est un exemple d'ardeur au travail avec enthousiasme, persévérance et idéalisme; elle repose sur ce qu'Horace disait de lui-même : Je me suis fabriqué une plaque commémorative plus durable que le bronze, je ne mourrai jamais complètement.

Dirk, le Comité Sarton est honoré que tu as bien voulu accepter la chaire 1993-1994. Puis-je donc te prier de bien vouloir présenter ta leçon inaugurale.







# L'EXERCICE DE L'HISTOIRE DE LA PHARMACIE AUX PAYS-BAS

## Etude comparative de l'état des recherches

*D.A. Wittop Koning*

Cela fait déjà quarante ans que le Cercle d'Histoire de la Pharmacie en Benelux fut fondé. Deux membres de la première heure sont encore en vie; tous deux ont écrit un livre sur l'Histoire de la pharmacie de leur propre pays. Ce sont le Docteur L.J. Vandewiele, avec son "Histoire de la Pharmacie en Belgique" (Geschiedenis van de Farmacie in België) (Beveren 1981)(30), et votre serviteur, le Docteur D.A. Wittop Koning et son "Compendium pour servir à l'Histoire de la Pharmacie aux Pays-Bas" (Compendium voor de geschiedenis van de Pharmacie van Nederland) (La Haye, 1986)(46). Partant de ces deux ouvrages, je tenterai de considérer ce qui a été accompli au cours de ces quarante années dans ce domaine et ce qu'il reste à faire dans les deux pays.

La conception des deux ouvrages est totalement différente. On peut toutefois distinguer des périodes déterminées dans l'un comme dans l'autre. Pour la période jusqu'à 1500, le Moyen Age, Vandewiele se demande "Comment le premier apothicaire arriva-t-il dans nos contrées ?" En ce qui concerne la période que j'ai appelée "La Période Citadine" (1500 -1800) il faut désormais introduire une différenciation, puisque le Nord des Pays-Bas devint indépendant en 1648 par le Traité de Munster et que le Sud restait sous la souveraineté espagnole. Lors du Traité de Rastadt en 1714, le Sud des Pays-Bas revint à l'Autriche. Par la suite, les deux pays, les Pays-Bas et la Belgique, furent soumis à la France (1795-1814). Finalement les deux pays furent réunifiés en 1814 sous le Roi Guillaume I, puis, à partir de 1830, ils suivirent des destins séparés.

J'interromprai donc mes considérations historiques à ce moment de l'Histoire.

Le plan des ouvrages cités plus haut ne se prête pas à ce discours inaugural. Au lieu d'une répartition par périodes qui inclurait le traitement pour chacune d'elles d'un certain nombre de sujets répétés, il paraît plus judicieux de comparer ces sujets au cours de l'ensemble de l'Histoire. Il convient alors de traiter les sujets suivants :

1. Les arrêtés des Autorités, telles que les règlements, les livres de prescriptions, les taxes, etc.
2. Le commerce des médicaments, comprenant le commerce de gros, les officines, incluant la croissance des lieux d'établissement, et l'apothicaire, sa formation, la règle du "numerus clausus", les jardins des plantes médicinales, l'herboristerie.

## **ARRETES DES AUTORITES**

### **Réglementation**

Avant que ne soient édictées, au cours de la période française, des lois s'appliquant à l'ensemble du pays, de nombreux endroits possédaient depuis longtemps leurs propres réglementations locales dont la validité restait cantonnée au territoire propre. Ces statuts sont d'une importance capitale pour l'Histoire de la Pharmacie, surtout dans le domaine de l'Histoire comparée. Dans mon Compendium, j'ai effectué cette comparaison aussi minutieusement que possible. Il apparaît ainsi que ces statuts ne sont pas l'invention des autorités locales, mais qu'ils sont empruntés, avec le reste, au droit d'une autre ville, dite "la ville mère". Des filiations entières ont ainsi vu le jour, qui se ramènent, au sein de l'ancien droit du pays, à quelques familles correspondant à des régions : les familles du Brabant, du Sud du Comté de Hollande, de la Hollande centrale, du Pays d'Utrecht, de l'Overijsel, du Gueldre et de la Zélande. En Belgique on distingue en outre les familles flamande, anversoise et liégeoise.

La famille brabançonne trouve son origine à Louvain, la flamande à Utrecht. Bergen op Zoom (1530) appartient sûrement à la famille anversoise au travers de Breda, Amsterdam — à cette époque — (1519) à la brabançonne (Louvain) au travers de Haarlem, et Maastricht (1490) à une petite famille de l'Empire germanique non citée jusqu'ici de la ville d'Aix-la-Chapelle (35).

Guislain (15) s'est chargé d'un travail préparatoire sur la Belgique en classant les articles les plus anciens des statuts par rubriques, soit en neuf catégories, ce qui rend possible le classement par familles.

Il est clair que les Pays-Bas ont reçu leurs premières réglementations de la Belgique actuelle (38), des familles anversoise et brabançonne en particulier. Dans mon article sur les statuts les plus anciens de la ville d'Ypres (45), j'ai fait apparaître qu'il est plausible qu'ils trouvent leur origine à Paris (1322) et qu'ils ont probablement été introduits à Ypres par Johan Yperman qui fit ses études à Paris (25).

A la demande de l'Impératrice Marie-Thérèse, les professeurs de la Faculté de Médecine de Louvain établirent un projet de réglementation de l'exercice de la médecine pour l'ensemble du territoire des Pays-Bas autrichiens. Ce projet fut achevé en 1785, mais ne fut jamais mis en exécution à cause des circonstances mouvementées de l'époque.

### **Les Collèges des Médecins**

Vandewiele (27) écrit : par Collège des Médecins il ne faut pas entendre le Collège des Médecins au sens strict, lequel en formait la direction, mais Le Collège des médecins au sens large; y sont alors inclus, les médecins, les licenciés en médecine, les apothicaires, les chirurgiens, les sages-femmes, les barbiers, les droguistes, mais aussi tous ceux qui avaient une occupation en relation avec la médecine, que ce soit dans un cadre légal ou non. Ces Collèges des Médecins constituaient l'Ordre des Métiers de la Santé, ou, selon les mots de Marie-Thérèse : "un Corpus medicum ou Tribunal particulier pour la médecine".

Le Collège des Médecins au sens strict est constitué d'un nombre limité de personnes, sept en général; selon les lieux ce sont exclusivement des médecins (Anvers, Bruxelles), ou bien des médecins, des apothicaires et des chirurgiens ayant à leur tête un représentant du magistrat.

Les compétences du Collège ne s'étendaient pas seulement au territoire de la ville où il avait été institué, mais sur toute la campagne faisant partie de la juridiction de la ville.

A une exception près, les Pays-Bas ne connaissaient que le Collège au sens strict. Seule la Frise, connue pour son pouvoir centralisé, avait un Collège des Médecins provincial. Tous étaient constitués exclusivement de médecins.

Là, les médecins se considéraient supérieurs aux apothicaires; ceux-ci sont "purement et simplement des famuli medicorum (serviteurs des médecins) (23). En outre, aux Pays-Bas, le pouvoir du Collège des Médecins se limite à la ville. A Amsterdam les apothicaires furent tout d'abord membres de la Guilde Saint-Luc qui exerçait la fonction de supervision. En 1637, la municipalité érigea un Collège des médecins (32). Dans de nombreuses autres villes, les dirigeants de la Guilde dont était membre l'apothicaire se chargeaient également de faire exécuter les décisions des autorités.

## Pharmacopée

En 1963, j'ai tenté de donner une définition du mot pharmacopée et j'ai suggéré alors une formule sobre : "Un livre de prescriptions établi par la loi". Il n'est pas nécessaire que le livre ait été rédigé dans ce but, de sorte que l'Antidotaire, français d'origine, devint la Pharmacopée d'Ypres vers 1300 et ensuite d'Anvers (1517), d'Amsterdam et de Middelbourg. Le Dispensatorium de Valerius Cordus, allemand d'origine, deviendrait la Pharmacopée d'Anvers (1659), de Bruxelles (avant 1642), et pour le Nord de Middelbourg (1614).

Vandewiele me compte pour cela parmi les "observateurs souples". Il écrit qu'à ce compte il faudrait également inclure parmi les Pharmaco-

pées de Belgique le *Dispensatorium Austriaco-Viennense* (Bruxelles 1747), les *Pharmacopées* de Paris, de Londres etc., mais à cette époque l'important n'est pas le pays, Belgique ou Pays-Bas, mais ce qui importe ce sont les villes qui prescrivent un ouvrage déterminé de manière contraignante, quel que soit son lieu de provenance, quel que soit le lieu où il a été rédigé. Daems et Vandewiele donnent la définition suivante d'une pharmacopée : "Au sens historique, une Pharmacopée est un ouvrage, quel qu'en soit le titre, dans lequel, et pour les besoins de la préparation (officielle) de médicaments, sont formulées les prescriptions et les indications du ou des auteurs, lequel ouvrage était rendu obligatoire d'une façon quelconque par une autorité reconnue par les apothicaires et par les médecins, même si cette obligation n'est pas apparente dans son titre". Cette définition est utilisable à condition que l'on en étende la portée de manière logique aux temps les plus reculés. Si l'on cherche à connaître quels livres de prescriptions étaient en usage dans les différentes villes des Pays-Bas et de Belgique, on n'a plus le droit de dire que ce sont alors des pharmacopées néerlandaises ou belges; ce sont des *Pharmacopées* locales; les *Pharmacopées* nationales nous parviennent pour la première fois pendant la période française avec en tête la *Pharmacopoea Batava* en 1805.

Les villes qui acceptèrent plus tard l'*Antidotarium Nicolai* comme *Pharmacopée*, ne le firent certainement pas toujours sans y apporter des modifications. Ainsi, Anvers édicta en 1517 une série de prescriptions pour la préparation d'emplâtres et d'onguents, laissant en vigueur les indications de l'*Antidotaire* pour les autres préparations. L'*Antidotarium* est la *Pharmacopée* d'Ypres, mais uniquement par adjonction du nom de la ville où le livre avait force légale.

Des modifications étaient bien entendu apportées à la *Pharmacopée* au fur et à mesure du passage du temps. Dès 1921, Haver Droeze donne des listes de médicaments figurant dans les différentes éditions de la *Pharmacopée* d'Amsterdam et des éléments qui ont disparu à travers les âges. Il produit même une liste de médicaments de l'*Antidotarium Nicolai* qui figurent encore dans la *Nederlandse Pharmacopoe* (*Pharmacopée Néerlandaise*) Edition *IV* (1905). Il subsiste encore trois composés issus de l'*Antidotarium*; il s'agit de *Mel rosarum*, *Oleum rosarum* et de

### Oxymel simplex.

Il serait utile de collecter des données similaires concernant d'autres pharmacopées locales et d'essayer de retrouver les raisons des disparitions de certains médicaments, l'apparition du médicament chimique et même de préparations de synthèse.

Dans l'édition fac-similé de l'Amsterdamse Pharmacopoe (Pharmacopée d'Amsterdam) de 1636, j'ai fourni quelques données sur la provenance à partir des Pharmacopées d'Augsbourg, de Cologne et de Londres, les trois livres dont se servait Nicolaas Tulp en plus de l'Antidotarium Nicolai pour ses préparations. Le fait que les apothicaires d'Anvers étaient tenus de posséder un certain nombre d'autres livres de prescriptions (notamment ceux d'Amsterdam et de Paris) ne veut pas dire que ces autres livres avaient force de loi. C'est la Pharmacopoea Bruxellensis qui jouait ce rôle en attendant.

Middelbourg indique déjà bien plus tôt (en 1587) quels étaient les livres recommandés à côté du Dispensatorium de Valerius, à savoir la Pharmacopée de Rondelet (Montpellier), le Dispensatorium Florentinum (Anvers 1561), la Pharmacopoea Augustana de 1573 et le Coloniensis de 1565. La pharmacopée propre devait être rédigée à partir de Nic. Praepositus, de Mesua et de Cordus mais ceci n'eut toutefois pas lieu. Ceci ne veut cependant pas dire que tous ces livres constituent une pharmacopée ayant force de loi.

Le gouvernement autrichien a essayé de faire rédiger une pharmacopée pour l'ensemble de la Belgique afin d'évincer toutes les pharmacopées municipales. Mais on ne parvint pas à briser la résistance des villes. En 1773 l'ordre parvient aux Professeurs de Louvain de dresser une pharmacopée nationale. Ceux-ci choisirent le Dispensatorium Pharmaceuticum universale de l'Allemand Daniel Wilhelm Triller (Louvain 1781).

Pendant la période française, le département des Deux-Nèthes produisit sa propre pharmacopée. En 1812 parut la Pharmacopoea

manualis a consilio medico Praefecturae utriusque Nethae edita Antwerpia 1812. Elle restera la seule pharmacopée régionale de nos deux pays. Broekx écrit : "Il est clair que les rédacteurs de la pharmacopée se sont surtout inspirés de la Pharmacopoea Batava qui était à la fois la plus nouvelle, la plus savante et celle qui présentait le mieux, dans tous ses détails, l'application féconde des connaissances chimiques à l'art de pharmacie".

L'édition à Amsterdam en 1742 et en 1775 de la traduction de la Pharmacopoea Bruxellensis sous le titre Brusselse Apotheek (Pharmacie Bruxelloise) constitue également un fait remarquable. Les pharmacopées autrichiennes prescrites en Belgique connurent également plusieurs éditions aux Pays-Bas, telles que : le Dispensatorium Pharmaceuticum Austriaco-Viennense de 1737, qui fut édité à Bruxelles en 1747 parce que l'édition autrichienne était épuisée. Cette édition était augmentée d'une annexe. Ce livre de prescriptions fut ensuite réédité à Louvain en 1774 et à Leyde en 1781 et 1786.

La seule traduction en néerlandais de la Pharmacopoea Austriaco-provincialis (1775) fut éditée à Rotterdam sous le titre : Apotheek der Oostenrijkse Staaten. Ces éditions aux Pays-Bas avaient probablement pour objet d'être utilisées sur place.

## Taxes

Dans son étude sur les "Tarifs de médicaments" Guislain lie l'institution de taxes à la création des Collèges de Médecins. Vandewiele situe ce lien au niveau des villes qui possédaient leur propre pharmacopée. L'écart ne peut pas avoir été bien grand. Ainsi, Bruxelles en 1641, Anvers en 1661 et Gand en 1663 avaient toutes une taxe. Dans les Pays-Bas du Nord, il existe à la même époque des taxes à Amsterdam (1640), à Utrecht (1656), à Rotterdam (1661) (mutuelle) et à Dordrecht (1675). En 1668, Hulst utilisait apparemment la taxe d'Anvers. Zierikzee (1674) et Gand (1787) avaient une taxe Laborum.

D'autres taxes ne seraient plus instituées aux Pays-Bas par la suite. En Belgique en revanche en de nombreux endroits.

Le lien (tel que je l'avais supposé) avec une politique d'établissement visant à donner à l'apothicaire une position de monopole ne s'est pas vérifié. Ceci aurait impliqué une protection du patient contre l'apothicaire; mais il semble que ce fut plutôt une mesure pour lutter contre la concurrence réciproque.

Les taxes nous fournissent des prix au détail qui peuvent être comparés aux prix de gros et du marché, comme nous le verrons.

## **LE COMMERCE DES MEDICAMENTS**

### **Commerce de gros**

A la fin du 13<sup>e</sup> siècle, Bruges devint le centre commercial du Nord et en 1317 les Italiens organisèrent bien vite une expédition annuelle vers les Pays-Bas; ils apportaient à Bruges les produits de l'Inde et du Levant et emportaient les produits d'Allemagne et des pays baltes.

Les commerçants en gros d'épices étaient également herboristes. Ils exerçaient leur métier à Bruges depuis la "Cruydhalle". Les Italiens établirent dans la ville la première Bourse de Commerce.

Après le déclin de Bruges au cours de la première moitié du 15<sup>e</sup> siècle, Anvers prit sa place; les Italiens déplacèrent leur bourse vers cette ville. Ceci perdurera jusqu'au siège de 1586. Anvers était alors ce que Bruges avait été au 14<sup>e</sup> siècle et ce qu'Amsterdam deviendrait au 17<sup>e</sup>, le pont où se croisaient l'Europe septentrionale et l'Europe méridionale.

Dans son Histoire des Prix aux Pays-Bas, Posthumus a étudié les prix des marchandises à la Bourse d'Amsterdam de 1585 à 1914 sur la base des prix courants imprimées de la Bourse de Commerce d'Amsterdam. Ces marchandises comprenaient évidemment de nombreuses drogues



et épices. J'ai repris ces données dans ma thèse de doctorat (1942), mais Posthumus ne m'avait pas communiqué sa méthode d'exploitation des données. Lors d'un travail ultérieur il apparut que ces données étaient incomplètes et que la période était trop courte pour pouvoir tirer des conclusions. Les données postérieures à 1637 sont encore à exploiter. En ce qui concerne Anvers, de telles listes, éventuellement manuscrites, ne sont pas, ou plus, connues.

Après l'incorporation des Pays-Bas à la France, les droguistes (les herboristes) durent se faire enregistrer eux aussi.

J'ai publié avec le Docteur Bierman les noms des droguistes exerçant le commerce en gros. Cet enregistrement a dû également avoir lieu dans les Pays-Bas méridionaux.

### Cotes officielles

Outre les listes concernant les marchandises cotées à la Bourse d'Amsterdam, des listes de prix des grossistes, des herboristes ont été conservées. J'ai rassemblé ce que je connais à ce sujet pour une conférence. Il s'agit tout d'abord de reconstructions fondées sur le "Livre des Dettes" de l'apothicaire Mylius (décédé en 1665) de la ville de Kampen couvrant les années 1655-1665 et '66 et sur le Grand Livre d'Antoni d'Ailly (1766-1825) pour les années 1819 et 1820. Mylius a repris trois listes de prix à la fin de son livre pour les années 1659 et 1660, dont la première porte le nom de Jan Pauw, droguiste près de la brasserie "De Swaen, in de vergulde Pauw" (Le Cygne, dans le Paon doré) à Amsterdam. 268 articles apparaissent ici.

Grendel a établi des listes de prix à partir de factures de l'Hôtel-Dieu de Gouda pour les années 1661 à 1674, 1714 à 1745 et 1746 à 1778 portant sur 211, 164 et 113 articles respectivement.

Lors de ma conférence citée plus haut, j'ai traité des listes de prix de : F. Nieuwenhuis d'Amsterdam pour 1805 comprenant 221 produits, dont 100 chimiques et 121 galéniques;

Mastenbroek et Gallenkamp d'Amsterdam pour 1877;  
 Zeeger Willem Mouton de La Haye pour 1877;  
 Veuve Elsen et Fils de Breda pour 1878, 1886 et 1887. La première liste comprenant 30 médicaments secrets (spécialités) dont la majeure partie est complètement tombée dans l'oubli, est d'un intérêt tout particulier. Mon Collègue Geldof m'a fait parvenir une liste manuscrite de prix d'un apothicaire de Bruges.

Des listes de prix des fournitures d'apothicaires telles que la verrerie ont également été conservées. Des recherches supplémentaires devront encore être effectuées dans nos deux pays dans ce domaine. Une société telle que Hanon, de Liège, (1840/41) aura sûrement tenu des listes de prix elle aussi.

### Commerce des médicaments

Le contenu des différentes pharmacopées ne nous fournit aucun aperçu sur l'importance de l'utilisation des médicaments qui y sont repris. On peut affirmer sans risque que la pharmacopée retardait d'une génération et que de nombreux médicaments étaient obsolètes depuis longtemps.

De même, les listes des prix des marchandises de la Bourse d'Amsterdam ne nous fournissent qu'une simple liste de matières premières avec les prix du marché en vigueur à ce moment. Les listes de prix du grossiste, de l'herboriste ou du droguiste indiquent une certaine sélection et les prix de gros qui en découlent.

Ce sont tout d'abord les listes établies à partir du Livre des Dettes de Mylius et des factures de l'Hôtel-Dieu de Gouda qui donnent une image des quantités et des prix de détail. On pourrait en déduire partiellement l'importance de l'utilisation d'un médicament déterminé au cours d'une période donnée.

Il reste beaucoup à faire dans ce domaine; on ne trouvera pas de si tôt des documents de la qualité de ceux de Gouda, mais il devrait tout

de même y avoir d'autres factures détaillées que l'on puisse retrouver aux Pays-Bas ou en Belgique. Je pense par exemple aux factures de l'Hôtel-Dieu de Leyde, qui étaient tout aussi détaillées au début, bien que les factures originales n'existent plus comme à Gouda.

Il doit être possible de retrouver de tels documents en Belgique, ainsi que des listes de prix des fournisseurs.

Nous connaissons enfin les prix de détail à partir des taxes. Aux Pays-Bas, la comparaison de la faible quantité de documents n'a pas permis d'aboutir à un résultat, mais comme nous l'avons vu, la Belgique a connu davantage de taxes que les Pays-Bas.

### Répartition des officines d'apothicaires

J'ai donné dans mon Compendium les premiers établissements d'apothicaires dans les différentes villes des Pays-Bas, répartis sur trois périodes, le Moyen Age avec 27 lieux d'établissement, la période 1500-1800 avec une augmentation de 60 villes et de 1800 à 1865 avec une augmentation de 101 villes, soit un total de 188 villes où il y avait une officine. J'écrivais dès ce moment que des recherches plus poussées établiraient une ancienneté plus grande pour plusieurs établissements. Nous avons effectué des recherches dans les archives avec le Docteur Bierman qui ont amené des modifications dans la classification chronologique. Nous avons effectué ensuite des confrontations avec l'importance de la population, de sorte qu'il devenait possible de calculer la population qui rendait possible un nouvel établissement au cours d'une période déterminée. Cette importance dans la population diminue au cours des années.

La population des différentes villes est empruntée aux travaux de A.M. van der Woude, qui a publié des listes pour les années 1525, 1675, aux alentours de 1750 et 1795, l'année où eut lieu le premier recensement national. Hélin a effectué le même travail sur la Belgique, mais en Belgique il n'y a pas eu un recensement de la population entière comme celle de 1795 en République Batave. Il existe en revanche le recensement

de l'An IV (1796) pour le pays flamand et qui a été conservé dans le cas de 60% des lieux. Des recensements ont été organisés au Brabant en 1755 et en 1784. Hélin avance néanmoins des chiffres pour Anvers, Gand, Bruges et Louvain et dans une moindre mesure pour Bruxelles.

La population d'Anvers croît de 12.000 à 50.000 âmes entre 1358 et 1527. C'est au cours de cette période que s'y installe le premier apothicaire, Wencelijn van Mechele. Cet apothicaire devait desservir une population invraisemblablement élevée (environ 30.000 âmes). Selon les critères néerlandais, ceci suggère l'existence d'un apothicaire plus ancien et/ou la présence à ce moment de plus d'un apothicaire. En ce qui concerne Bruges, nous ne disposons malheureusement que d'une estimation de la population pour la fin du 16<sup>e</sup> siècle, à savoir entre 26.000 et 27.000 habitants. Vandewiele indique qu'entre 1576 et 1596 six apothicaires apparaissent dans les documents. Ceci reviendrait à une officine d'apothicaire pour 4.000 à 5.000 âmes, ce qui correspond aux données de cette période pour les Pays-Bas.

En ce qui concerne Gand, nous ne disposons que de chiffres de la population du début du 17<sup>e</sup> siècle — entre 1606 et 1615 — indiquant 31.073 âmes. Vandewiele a connaissance pour cette période de trois apothicaires tout au plus, ce qui correspondrait à un pour 10.000 habitants (ce qui semble plutôt faible). En ce qui concerne Bruxelles, Hélin ne dispose que des chiffres de la population de 1755 ou après, à savoir 57.854. Vandewiele signale qu'en 1649 il y avait déjà 26 apothicaires. Bien que ces chiffres ne soient pas comparables, ils reviendraient à une proportion de un pour 2.200 habitants, ce qui n'est d'ailleurs pas si mal pour la capitale.

Mons, Tournai, Ypres, Louvain, Malines, Diest, Tirlemont, Saint-Trond, Hasselt, Tongres et toutes les villes du bord de Meuse (Dinant, Namur, Maastricht, Ruremonde et Luxembourg) plafonneraient au niveau moyen en 1770; ce n'est que plus tard qu'il y eut une reprise.

Nous connaissons les chiffres pour les villes néerlandaises de Maastricht et Ruremonde, à savoir :

	Maastricht	Ruremonde
1750	15 - 20.000	2.500 - 5.000
1795	17.963	3.788

Il n'en ressort pas une grande croissance. En 1803 Maastricht avait 14 et Ruremonde en avait 2, ce qui revient à 1 sur 1300 et sur 1900 respectivement.

Dans sa thèse, Guislain donne les chiffres de la population du département de la Dyle avec le nombre d'officines d'apothicaires. La division donne une officine pour 1500 âmes, ce qui correspond aux chiffres de cette époque pour le Nord des Pays-Bas. Il y avait alors, dans ce département, 14 villes possédant une officine. Il est possible de dresser une liste provisoire des premiers établissements en Belgique à partir du livre de Vandewiele. Cette liste va de 1269 à 1770 et porte sur 32 villes, dont 11 avec un établissement avant 1500. Cette liste est de très loin incomplète.

1269	Louvain	Johannes dictus de Lyra.
1285	Bruges	Petrus apothecarius de Montpellier
1292	Ypres	statuts
1298	Malines	Franciscus Floret
1302	Tournai	Jakemin l'apoticare
14è	Roesselaere	-
1337	Liège	Maistre Pirre li apotikaers
1379	Gand	Martin van Sycleir van Pavye
1398	Mons	Raoul Kierpette
1421	Bruxelles	-
1499	Anvers	Wencelijn van Mechele
1530	Tirlemont	-
1540	Audenarde	Raes vander Brugghe
	Tongres	Herman Stas
1562	Hoei	Nicolas Forre
1627	Zottegem	Judocus Bauwens ou baseler
1629	Geraardsbergen	Maître Nicolaes van der Haghen
1664	Ostende	Theodoor Doens, Jacques Casteleijn

1675	Namur	-
1677	Dendermonde	-
1683	Courtrai	Jan Gillon
1704	Maaseik	J. Engelbert Langbeen
1713	Hasselt	Frans Coninx
1724	Assenede	-
18è	Saint Trond	Trudo de Woude
1733	Turnhout	-
1741	St-Nicolas	-
1752	Aalst	-
1759	Charleroi	Joseph Thibaut
1765	Binche	-
1768	Aat	-
1770	Nieuport	Antoine van den berghe

D'autres données fournies par Vandewiele suggèrent 24 autres lieux présentant des indices de l'existence d'une officine d'apothicaire, 3 lieux où il y avait un Hôtel-Dieu, 12 avec un "numerus clausus" en 1768; le fait qu'un lieu fasse partie du ressort du Collegium medicum d'une ville voisine n'implique pas forcément, à mon avis, qu'il y avait une officine d'apothicaire dans ces sept lieux.

Je ne vous lirai pas cette liste, mais j'en citerai quelques faits. A Binche et en Aat il y avait respectivement en 1765 et '68 deux et quatre officines, ce qui suggère des établissements antérieurs avec une seule officine. Le nom de l'apothicaire est donné pour 21 villes.

Quelques uns de ces noms nous fournissent une indication quant à l'origine de l'apothicaire. Johannes dictus de Lyra, 1269, de Louvain, est probablement originaire de Lierre, mais nous ne savons rien sur la pharmacie à Lierre. Petrus Apothecarius de Bruges, 1285 venait de Montpellier et Martin van Sycler de Gand, 1379 de Pavie, des lieux où il y avait déjà des officines d'apothicaires avant qu'il n'y en ait chez nous. En 1357, Diedric van Brunswijc, apothicaire d'Utrecht, devint bourgeois de Bruges. Serait-il venu de Brunswick en passant par Utrecht ? Aux Pays-Bas, nous ne disposons pas d'indications de cette

sorte, Asperen et Jutphaas ne sont probablement que des lieux de naissance.

En ce qui concerne Tirlemont, on peut faire remonter le premier établissement à 1530, la date de la plaque murale avec "Le Mortier". Nous avons en effet rencontré à Flessingue des épitaphes de Reynier van den Putte, Apothecaris, né à Tirlemont, âgé de 82 ans, décédé le 31 mars 1616 et de son fils Pieter décédé le 15 juillet 1655. Reynier s'est probablement enfui de la Belgique avec sa famille vers Flessingue en 1585.

Partant de l'officine, nous en sommes ainsi arrivés à l'apothicaire. Mais avant de passer à ce sujet, il convient de citer l'officine municipale.

### **L'officine municipale**

Les officines municipales, correspondant à un type de gestion où l'officine est la propriété de la ville, existent dans de nombreuses villes du Nord de l'Allemagne, la plus ancienne étant Lüneburg en 1475. On admettait en Allemagne que ce type de gestion pourrait bien être d'origine néerlandaise. Il existait en effet une officine municipale dans la ville hanséatique de Kampen dès 1470, mais elle n'exista que durant un an ce qui fait qu'à mon avis il convient quand même d'en situer l'origine dans le Nord de l'Allemagne : par exemple à Brême ou à Lübeck. Jusqu'au règne de Charles-Quint, le Nord des Pays-Bas était orienté vers l'Allemagne. Des officines de cette sorte n'auront donc certainement pas existé en Belgique.

### **Les pharmaciens**

Les noms des apothicaires d'avant 1800 doivent être réunis avec beaucoup de patience à partir de sources manuscrites et imprimées.

A l'époque française, toutes les personnes exerçant un métier de la santé devaient se faire enregistrer, et tous les ans une "Liste Générale" était publiée par département; nous en avons retrouvé un exemplaire pour

les différents départements dans les archives. En Belgique, nous disposons des listes pour les départements de la Meuse inférieure, de la Dyle et des Deux Nèthes. Les autres doivent se trouver aux archives provinciales ou à Paris. En 1818, après la période française, ces personnes ont du se faire enregistrer de nouveau et des listes imprimées étaient publiées tous les ans, en Belgique jusqu'en 1830, aux Pays-Bas bien plus longtemps.

Pour les Pays-Bas, le Docteur Bierman, le Professeur van Lieburg et moi-même avons réuni 4000 pharmaciens dans notre "Biographische Index van Nederlandse apothekers tot 1867" (Index biographique des pharmaciens néerlandais jusqu'en 1867).

En Belgique une documentation importante a déjà été réunie par Madame Aernouts pour Anvers (1516-1792), par De Backer pour Gand (Moyen Age), par le Docteur Guislain pour Bruxelles (1651-1793), par Van den Heuvel pour Malines, etc. Il conviendrait de coordonner ce travail de façon à pouvoir disposer plus aisément de ces données.

### **Le numerus clausus**

En ce qui concerne la Belgique, une limitation du nombre des apothicaires a lieu en 1647 à Malines; il semble d'ailleurs que cette règle joue en de nombreuses villes de la province du Hainaut, avec comme ville la plus importante Tournai.

Aux Pays-Bas cette question a été peu à l'ordre du jour. Nimègue fait une tentative en ce sens en 1644. Au siècle suivant c'est Groningue qui institue un "numerus clausus" (1729); à Delft, La Haye et Leeuwarden la tentative ne fut pas menée à bien.

Outre les apothicaires d'officine, il y en a eu d'autres, comme les apothicaires de la Cour, les apothicaires militaires de l'armée et de la marine et l'apothicaire provincial.



## Les apothicaires de la Cour

En Belgique, Charles-Quint avait Van der Linden et Andries comme apothicaires de la Cour.

Dès le règne d'Albrecht de Bavière (1358-1404) les Pays-Bas ont connu comme apothicaire de la Cour Colaert van Balustre. Pendant le stadhoudérat il existait des apothicaires de la Cour; ils ont fait partie du cortège funèbre de Frederik Henrik, de Guillaume IV et d'Anne de Saxe. On a conservé un livre de recettes qui circulait parmi les apothicaires de La Haye pendant la période allant de 1792 à 1820.

## Les apothicaires militaires

Dès 1624 l'armée des Provinces-Unies avait un apothicaire de campagne, l'amirauté dès 1599. De 1585 à 1701 la Belgique a connu un hôpital militaire à Malines auquel était probablement attaché un apothicaire.

## Les apothicaires provinciaux

L'apothicaire provincial était désigné par l'amirauté dans les villes portuaires où arrivaient malades et blessés. La Frise avait un apothicaire provincial qui était le fournisseur des prisons.

### *Artis et pharmaceutica doctor :*

Il s'agit des médecins qui, après leur doctorat en médecine, pouvaient présenter une thèse de doctorat et devenir *Artis pharmaceutica doctor*. Il y en eut environ huit aux Pays-Bas, mais aucun n'exerça la pratique de la pharmacie (1818-1867). Ceci a donc également été possible en Belgique jusqu'en 1830; j'en connais trois parmi ceux-là, à savoir Dam de Bruxelles (5 juillet 1818), J.T. Bonaerts de Zoutleeuw (26 juillet 1819), et P.J. Hensman de Louvain (3 août 1825). Ils ont tous soutenu leur thèse à Louvain.

## Les jardins

Jadis, chaque apothicaire avait son jardin où il faisait pousser des herbes, mais seuls quelques uns ont tenté d'y faire pousser des plantes exotiques. Le premier à citer est Peter van Coudenberg qui posséda le premier jardin de plantes privé de toute l'Europe (1548). En Belgique il y eut encore Jan Hermans de Bruxelles en 1640, et pour le Nord : N. Dumsdorf (1630-1701) à Amsterdam, Henricus Muntingh (1583-1658) à Groningue, Jacobus Mylius (1641) à Kampen, Willem Jaspersz Parduyn à Middelbourg (1593), Christiaan Porret (1554-1627) et Antonius Gaymans (1632-1680) à Leyde, Johan Sticker (1630-1701) à Breda et Reynier van de Putte à Flessingue. Le célèbre médecin Mathias de l'Obel (1538-1616) donne son appréciation sur l'officine de ce dernier apothicaire, originaire de Tirlemont, dans son "Leytsman ende Onderwijser der Medicijnen" (Guide et Instruction de la Médecine) (Amsterdam 1614). Il écrit : "Reynier van de Putte qui de même assortit mieux et plus richement son officine et son jardin de plantes médicinales que tout autre en Zélande". Le médecin de l'Obel partit s'installer aux Pays-Bas tout comme Clusius et Dodoens. Ceci provoqua chez Vandewiele l'affirmation suivante : "Ainsi en alla-t-il de toute l'intelligentsia des Flandres; ils émigrèrent vers le Nord des Pays-Bas qui s'était libéré par les armes ou vers l'étranger. La renaissance avec toute sa splendeur, toutes ses grandes promesses, devint ainsi pour les Flandres un saignement à blanc, une misère intellectuelle que nous avons à peine surmontée quatre siècles plus tard".

## Les herbiers

Vandewiele se fixe une limite dans le temps à l'année 1600 de sorte que "de telles plantes séchées ou conservées, comme on les conserve dans les bibliothèques et les musées d'Histoire naturelle, ne font pas partie de l'étude". Aux Pays-Bas, l'herbier de Jan Ingehouz est conservé au musée de Breda. L'herbier national de Leyde possède une grande quantité de matériel qui provient à l'origine d'apothicaires. Il reste toutefois à dresser la liste nominative des apothicaires.

## Les guildes et les Saints Patrons

Les guildes des sept arts libres, dont quiconque savait lire et écrire pouvait être membre, étaient dédiées la plupart du temps à Saint Luc. (Amsterdam, Zwolle, La Haye).

Parmi les autres Saints Protecteurs il y eut Saint Nicolas pour les guildes des marchands et les Saints Côme et Damien pour les guildes de chirurgiens. Après la réforme, les protecteurs deviennent Apollon pour Rotterdam et La Haye, Esculape pour Amsterdam et Alkmaar, Hygiée pour Haarlem et Delft et Hippocrate pour Flessingue.

## Références

1. Aernouts, R.; Antwerpse apothekers 1516-1623. Antwerps Farmaceutisch tijdschrift 44 1966
2. Aernouts, R.; Antwerpse apothekers 1623-1792. Antwerps Farmaceutisch tijdschrift 42 1964
3. Arends, D.; Zur Geschichte der Ratsapotheke Lüneburg. Pharm. Rundschau 2 147-151.
4. Backer, C.M.E. de; Farmacie te Gent in de late Middeleeuwen. Hilversum 1990.
5. Berg, W.S. van den; Een Middelnederlandsche vertaling van het Antidotarium Nicolai. Leiden 1917.
6. Bierman, A.I. en D.A. Wittop Koning; Herboristen, een farmaceutisch deelberoep in Nederland onder de Franse wetgeving (1811-1814). Tsch.Gsch.Gnk.Natuurw.Wisk.Techn. 14 1991 1-13

7. M.J. van Lieburg en D.A. Wittop Koning;  
Biografische index van Nederlandse apothekers tot  
1867. Rotterdam 1992.
8. Bosman-Jelgersma, H.A.; De functie van de hofapotheker.  
PW 116 1981
9. Broekx, C.; Histoire du Collegium medicum Antwerpiense.  
Antwerpen 1858.
10. Daems, W.F. en L.J. Vandewiele;  
Noord- en Zuidnederlandse stedelijke pharmacope-  
ën. Mortsel/Joppe 1955.
11. Elaut, L.; Kosmas en Damiaan in de Beneluxlanden. Scientia-  
rum Historia 10 1968 13-30.
12. Grendel, E; De ontwikkeling van de artsenijbereidkunde in  
Gouda tot 1865. Gouda 1957.
13. Guislain, A.; Limitation des pharmaciens en Belgique sous  
l'ancien régime. Bull. Kring Benelux 27 1961.
14. Guislain, A.; Les Apothicaires bruxellois. Revue de médecine et  
de Pharmacie 1962, 1963.
15. Guislain, A.; Origine et évolution des premières réglementations  
pharmaceutiques en Belgique. Bull. Kring Benelux  
32 1964.
16. Guislain, A.; Les tarifs des médicaments en Belgique sous  
l'ancien régime. Bull. Kring Benelux 43 1971.
17. Guislain, A.; Contribution à l'Histoire de la Pharmacie en Belgi-  
que sous le Régime français (1794-1814) Brussel  
1959.

18. Haver Droeze, J.J.; Het Collegium medicum Amstelodamense 1637-1798. Haarlem 1921.
19. Hélin, E.; Demografische ontwikkeling van de Zuidelijke Nederlanden 1500-1800. In Algemene geschiedenis der Nederlanden V. Sociaaleconomische geschiedenis, geografieën, demografie 1500-1800. Haarlem 1980.
20. Heuvel, R. van den; Mechelen en de Farmacie. Mechelen 1962.
21. Itallie, E.I.; Uit de geschiedenis der militaire pharmacie in Nederland IV Over de militaire apothekers. PW 76 1939 349-369, 397-416
22. Jaspers, P.A.Th.M.; De ontwikkeling van de pharmacie in Limburg gedurende de Franse tijd (1794-1814). Venlo 1966.
23. Kulsdom, M.E.; Het collegium medicum te Leeuwarden. Ned.Tijdschr. Geneesk. 95 1951 3039-3049
24. Posthumus, N.W.; Nederlandsche prijsgeschiedenis. Leiden 1943.
25. Prévét, F.; Les statuts et réglements des Apothicaires. Parijs 1950.
26. Segers, E.G.; "De Mortier". La plus ancienne pharmacie privée de Belgique.
27. Vandewiele, L.J.; Vergelijkende studie over de Collegia Medicae in België. Bull. Kring Benelux 14 1956.
28. Vandewiele, L.J.; Een vergeten Belgische farmacopee. Het Dispensatorium van Triller. Bull. Kring Benelux 60 1980 47-54.

29. Vandewiele, L.J.; Een Antwerpse taxe van medicamenten van 1668 te Hulst. Bull. Kring Benelux 70 1986 25-34.
30. Vandewiele, L.J.; Geschiedenis van de Farmacie in België. Beveren 1981.
31. Wittop Koning, D.A.; De handel in geneesmiddelen te Amsterdam tot omstreeks 1637. Purmerend 1942.
32. Wittop Koning, D.A.; De voorgeschiedenis van het Collegium Medicum te Amsterdam. Jaarb. Amstelodanum 41 1947 51-58.
33. Wittop Koning, D.A.; Mathias de l'Obel en zijn betekenis voor de pharmacie. Pharm. Tijdschr. België 28 1951 36-41. Bull. Kring Benelux I 1-6
34. Wittop Koning, D.A.; The Belgian Pharmacopoeas during the union with Austria 1714-1794. Vorträge der Jubiläumshauptversammlung der Int. Gesellschaft f. Gesch.der Pharmazie. Salzburg 2951 117-123. Salzburg 1952.
35. Wittop Koning, D.A.; De herkomst van onze pharmaceutische ordonnantiën. Pharm.Tijdschr. België 29 1952 77-81.
36. Wittop Koning, D.A.; De geschiedenis van de groothandel in geneesmiddelen. Pharm. Tijdschr. België 31 1954 174-178.
37. Wittop Koning, D.A.; De rol van Antwerpen in de geschiedenis van de pharmacie. Pharm.Tijdschr. België 32 1955 nr 5.

38. Wittop Koning, D.A.; De herkomst van onze Nederlandse pharmaceutische ordonnantiën. Pharm. Tijdschr. België 29 1952 77-81
39. Wittop Koning, D.A.;  
I Het schuldbboek van apotheker Mylius te Kampen.  
II Het debiteurenboek van Anthoni d'Ailly 1819-19820 Econ.Hist. Jaarboek 1958, Bull. Kring Benelux 17  
III Een viertal inventarissen van het pharmaceutisch bedrijf van A. d'Ailly uit de jaren 1799-1802. Econ., Hist. Jaarb. 28 1961 259-278. Bull. Kring Benelux 28 1-20.
40. Wittop Koning, D.A.; De apotheek in de Middeleeuwen. Med.Kon.Vlaamse Ac. v Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten van België, klasse der wetenschappen. 22 1960 nr. 5
41. Wittop Koning, D.A.; Facsimile of the first Amsterdam Pharmacopoeia 1636 Nieuwkoop 1961.
42. Wittop Koning, D.A.; Die Ratsapotheke in den Niederlande. Pharm. Rundschau 3 1961 nr. 3.
43. Wittop Koning, D.A.; Was ist eine Pharmakopoe ? Festschrift G.E. Dann. Veröffentl. Int.Gesellschaft Gesch.Pharmazie 22 1963 181-191.
44. Wittop Koning, D.A.; Cosmas en Damiaan in de Nederlanden. Scientiarum Historia 10 1960 8-12.
45. Wittop Koning, D.A.; De herkomst van de oudste Ieperse keur. Farm.Tijdschrift België 52 1975 62-66.

46. Wittop Koning, D.A.; Compendium voor de geschiedenis van de pharmacie van Nederland. Den Haag 1986.
47. Wittop Koning, D.A.; De landsapotheker. Pharm. Wbl 121 1986. 301-304 Bull 7,
48. Wittop Koning, D.A.; Een serie majolica apothekerspotten uit de bodem van Vlissingen. Antiek 27 1992 79-81.
49. Woude, A.M. van der; Demografische ontwikkeling van de Noordelijke Nederlanden. 1500-1800. In Algemene Geschiedenis der Nederlanden. V. Sociaal economische geschiedenis, geografie en demografie 1500-1800. Haarlem 1980.



## L'EXERCICE DE LA PHARMACIE AUX PAYS-BAS : LES REALIA ET LES USTENSILES

*D.A. Wittop Koning*

Bien avant l'arrivée des potiers italiens à Anvers, il existait des pharmacies aux Pays-Bas, et les régales de ces officines comprenaient sûrement quantité de pots plus ou moins bien exécutés. Il n'en reste toutefois pratiquement rien, mais nous savons quel était leur aspect à partir de miniatures, de sculptures et de peintures. Nous devons distinguer trois types :

1. Des pots en bois, comme on peut en voir sur deux miniatures figurant la Mise au Tombeau du Christ dans le Livre d'Heures de Cathérine de Clèves (1400). Il s'agit de pots décorés à la peinture, à couvercle bombé et à bouton creux. La décoration est composée d'une bande à forme d'anneau au milieu. La peinture de l'un des trois présente un torsadé de couleurs bleue et blanche en alternance.

Le 30 juillet 1937 on repêcha dans la mer chez Deurloo, près de Flessingue, une caisse contenant six pots à couvercle à pas de vis. Grâce à la présence de pièces de monnaie, la datation de ces petits pots peut être fixée au premier quart du quinzième siècle. Le contenu en fut identifié comme étant de la racine de Galanga. Ces petits pots sont fabriqués dans une essence tendre, comme par exemple le bois de tilleul, et portent encore des traces de peinture.

2. De la poterie vernissée, poterie ordinaire de fabrication locale entièrement garnie de glaçure au plomb à l'intérieur et en général partiellement à l'extérieur. Ce type de poterie était trop commun pour intéresser peintres et sculpteurs, de sorte que nous en sommes réduits à travailler sur les faibles quantités trouvées dans le sol. On peut citer dans cette catégorie une grande albarelle du Musée d'Art populaire d'Anvers mais dont on ne connaît, hélas, ni l'origine ni l'époque; également une albarelle en argile rouge recouverte à l'extérieur d'un engobe en argile blanc et pourvue à l'intérieur tant qu'à l'extérieur

d'une fine couche de glaçure au plomb. Cette pièce a été trouvée à Bergen op Zoom et est à dater du dernier quart du quinzième siècle. Les petits pots à onguent destinés à la livraison au client ont encore servi longtemps sous cette forme.

3. La majolique à lustre doré espagnole, telle qu'elle était fabriquée dans les régions de Valence et de Manissa et importée aux Pays-Bas. Divers pots de ce type ont été conservés, notamment au musée Boymans - van Beuningen à Rotterdam.

Il existe un fragment exceptionnel d'un pot à huile de ce type de poterie. Cette forme est non seulement d'une extrême rareté, mais la pièce porte en outre une inscription : OLE ROSAR..., soit Oleum Rosarum, huile de roses; il a également été trouvé dans le sol à Bergen op Zoom et date du dernier quart du quinzième siècle. L'hôpital Saint-Jean de Bruges possède une albarelle hispano-mauresque décorée aux armes de la Zélande. Tout comme le pot à huile, elle aura été fabriquée sur commande, un "Valence de commande" donc. Nous connaissons une jolie albarelle faite de cette majolique à lustre doré à l'autel Portinari de Hugo van der Goes (1435-1482).

La présence de cette poterie étrangère aux Pays-Bas ne nous surprend pas. Les habitants prospères des Pays-Bas reçurent très tôt des articles de poterie fabriqués en Espagne, à Valence et à Manissa. On sait que cette poterie était exportée en grande quantité vers l'Italie. Les navires vénitiens embarquaient leurs chargements de poterie à Majorque; d'où le nom de majolique. Les marchands vénitiens organisaient tous les ans une campagne à grande échelle en direction des Flandres. Les navires qui arrivaient à Bruges après escale dans les ports espagnols étaient chargés de poterie espagnole, nommée en flamand "Valensch werc", qu'ils revendaient aux Flamands. Mais ces marchands vénitiens apportaient certainement aussi de la poterie de leur propre pays. En effet, la fabrication de majolique en Italie avait pris un grand essor à la fin du quinzième siècle, particulièrement en Toscane, à Faenza et à Castel Durante. Les potiers essaimèrent sur toute l'Italie, et s'installèrent en particulier à Gênes et à Venise. Ils émigrèrent également par exemple vers Lyon (1512) et Anvers. La majolique italienne du quinzième siècle aura donc été importée chez nous en même temps que l'espagnole.

## ANVERS

Ce sont donc des potiers italiens qui sont venus à Anvers au début du seizième siècle. Eux-mêmes, ainsi que leurs successeurs et disciples, utilisaient des méthodes de fabrication et de décoration propres à leur patrie. Pour cette raison, la poterie d'Anvers de la première moitié du seizième siècle se distingue très difficilement de l'italienne. Nous connaissons un certain nombre de noms comme Guido di Savino (Guido Andries) de Castel Durante, cité dès 1512 et Pieter Franz van Venedigen cité en 1531 comme "faiseur de pots d'apothicaires, rue Camerpoort. Picolpasso écrit en 1548 au sujet de Savino : "En Flandre on travaille la terre de carrière — je fais allusions à Anvers — où naquère un certain Guido di Savino de ce lieu introduisit l'art et où aujourd'hui ses fils le pratiquent encore". Il est cité dès 1513 comme Guido di Luca Savini durantino, établi à Anvers en Flandre envoyant une somme d'argent à son père Luc à Castel Durante. Leurs lieux d'origine, respectivement Castel Durante et Venise, sont plus importants pour nous que leurs noms, car leurs ouvrages ne sont en fait jamais signés. En outre il n'est que rarement possible d'attribuer une pièce à un potier à partir des documents d'archives. Mais ceci est heureusement le cas en ce qui concerne le carrelage du sol de l'Abbaye de Herckenrode qui fut commandé en 1532 auprès de Pier Franz van Venedigen (musées de Bruxelles, Sèvres, Amsterdam et Rotterdam). La forme de ces carreaux rappelle le sol de San Giovanni à Carbonare de Naples, les motifs des décorations ceux de San Petronio à Bologne qui datent de 1487. Nous trouvons ici, sur les carreaux du bord, un motif nommé "palmette persane" dont il existe diverses variantes et dont dérive le motif à pommes de pin, qui allait orner la poterie de Faenza et de Cafaggiolo jusqu'au premier quart du seizième siècle, y compris les pots d'apothicaire. Un autre motif provenant de Faenza est plus récent, 1510 -1520, composé de bandes concentriques remplies avec des motifs géométriques. Un losange partagé en quatre avec des petits cercles dans les quadrants est caractéristique de ce motif. On retrouve ce motif, tout comme le précédent, à Lyon, où des potiers italiens s'étaient également installés. Il est frappant que là, aussi bien l'albarelle, que le pot à sirop sont partagés d'habitude en trois zones, alors qu'à Anvers l'albarelle n'est partagée qu'en deux, tandis que le pot

à sirop assorti n'existe pas encore. Les deux motifs de Faenza ont été repris à Anvers, parfois mélangés. Trois albanelles présentent comme décorations des plans le motif de Herckenrode en bleu, brun, vert et jaune, mais elle comprend maintenant un cartouche oblique avec une inscription pharmaceutique accompagnée d'un petit dessin représentant un animal. Les inscriptions sont précédées d'un petit motif composé d'un pointillé avec un petit carré au milieu. Des petits triangles sont insérés entre les mots. Le cartouche oblique et les dessins d'animaux reflètent l'influence espagnole. Les inscriptions pharmaceutiques nous procurent par la suite une aide appréciable pour l'attribution à Anvers ou à l'Italie. L'historien de l'art n'a pas pu utiliser ce moyen car il éprouvait des difficultés à comprendre la signification de ces inscriptions. Un pharmacien peut être d'un grand secours en la matière, et je voudrais émettre ici la thèse que lorsqu'un apothicaire d'Anvers devait dresser la liste des inscriptions qui accompagnait sa commande de pots, il les rédigeait en latin et non en italien. Ce n'est pas le potier d'origine italienne qui détermine la teneur de ces inscriptions, mais l'apothicaire des Pays-Bas.

On a trouvé il y a quelques années sept pots d'apothicaire en majolique très endommagés dans un puisard situé dans le parc Bellamy, l'arrière-port comblé de Flessingue. Il s'agit de deux pots à sirop, de trois pots à huile et de deux pots cylindriques; ils sont décorés avec des feuilles de vigne vertes, des grappes de raisins bleues, de pommes oranges et de feuilles colorées en bleu. Ils ont une anse et un bec verseur bleus; un motif de petites lignes courbées bleues et jaunes a été ajouté le long du col et du pied. Les pots à sirop et à huile portent la date 1579 sous l'anse. Les pots à huile sont pourvus d'un bec verseur ayant à l'intérieur une passoire à cinq trous.

C'est en 1584 que mention est faite pour la première fois d'un apothicaire à Flessingue, à savoir Reinier van de Putte. Une pierre tombale à l'église Saint-Jacques nous apprend que ce Reinier van de Putte est né à Tirlemont en 1534. En 1636 un Peeter Lutteau est mentionné dans le registre des taxes, au "gulden mortier".

Nous retrouvons pour finir l'influence de Faenza dans un motif à

feuilles très fin comprenant des fleurs en forme de rosettes, avec en général de l'ocre autour du cartouche. Il semble que le plus ancien est un pot à sirop du musée de Douai. Les bords supérieur et inférieur portent le motif de petites lignes courbées, le bec verseur est à nouveau bleu et se termine par une rosette. Le pot est daté sous l'anse de 1550. Ce pot à sirop semble quelque peu primitif et il ne provient probablement pas d'Anvers, mais d'ailleurs aux Pays-Bas ou même du Nord de la France.

Ceci marque la fin de l'influence de Faenza. Les motifs de décoration des potiers vénitiens ont exercé une influence complémentaire. Leurs collègues anversois décoraient leur travail, en particulier comme sur cet exemple, "a frutti" et "a foglie", ce qui veut dire avec un motif de fruits et de feuilles de grande taille. Toute une série de pots est décorée "a foglie". Dans ce domaine, Anvers prendra une direction toute particulière, en particulier par l'application d'un ornement floral ("Floris ornament") pour les cartouches. Les feuilles sont ornées à moitié d'ombrées et pointent dans tous les sens. Il y a un pot à sirop qui date de 1620 sous le vestige de l'anse cassée. Les pots d'apothicaire décorés du motif "a foglie" figurent également sur des tableaux, comme par exemple la toile "Le Médecin" de Teniers (1610-1690) et Le Chirurgien-Dentiste du même peintre. Des pots semblables figurent aussi sur un tableau de Matheus van Helmont (1623 - après 1679).

## **DELFT**

La poterie de Delft est pourvue d'une glaçure couvrante blanche à étain, à l'intérieur et à l'extérieur. On désigne par poterie de Delft une variété qui n'est pas nécessairement fabriquée à Delft même, bien que cette ville en soit un producteur important. Aux Pays-Bas il convient de signaler également Haarlem, au Sud Bruxelles, peut-être Tournai et Lille. Et encore plusieurs villes d'Allemagne, du Danemark, d'Angleterre, de Suède et de Pologne.

Nous devons ici nous demander où et quand fut fabriquée la première poterie de Delft. Probablement il ne peut s'agir que de Delft

même. On trouve là, comme un des premiers potiers, Harmen Pietersz, qui venant de Haarlem s'établit à Delft. Demoiselle de Jonge le désigne comme le fondateur de l'industrie potière de Delft. En 1600 il fonda en ce lieu l'atelier de poterie "Les quatre Héros romains" ("De vier Romeinse Helden"). En 1611 il figure, probablement en qualité du plus ancien, sur la liste de la guilde de Saint-Luc fondée en cette même année. Il décéda en 1616. La qualité de pièce datée la plus ancienne revient à la petite carafe à eau aromatique du musée de Nienburg (Allemagne). Elle est datée de l'année 1609 et possède sur ses bords supérieur et inférieur le motif à lignes courbées. Le cartouche est celui de Delft, avec le panier et les grappes, mais sans les oiseaux ou les paons. Inscription : A Lavandulae.

Il existe un ensemble de pots à sirop datées de l'année 1653, l'année de la fondation de l'officine d'apothicaire municipale d'Amsterdam, avec une décoration similaire. Le motif à niches suit, avec ou sans de petits oiseaux. Le motif à paons qui en découla a peut-être été choisi parce que l'atelier tient son nom de "De Pauw" (Le Paon), du nom des locaux d'une ancienne brasserie abandonnée, apparaît-il dès 1651.

## Formes

Si en ce qui concerne la majolique nous n'avions à faire qu'à l'albarelle et au pot à sirop, la poterie de Delft présente bien plus de formes. Outre le pot à sirop et le pot cylindrique, là il existe la carafe à eau aromatique, mais aussi le pot à huile qui est composé habituellement d'un pot cylindrique garni d'un bec verseur et d'une anse. Il existe encore un groupe de vases, de grands pots, destinés probablement à la décoration de l'officine. Bruxelles possède des formes particulières comme le pot à huile et les petits pots cylindriques à pied, un pot à verser et même un petit pot bas et cylindrique avec un couvercle en pierre.

### *Inscriptions :*

Comme nous l'avons déjà vu en ce qui concerne la majolique, les inscriptions sont en latin. Parmi les nombreux pots de Delft que j'ai vus deux seulement portent une inscription en néerlandais, un pot à sirop avec

S van Moerbae au lieu de *Sirupus mororum* et une petite carafe à eau avec A Penninckwater sur lequel le mot "eau" figure donc en outre deux fois : aqua et water.

### Motifs décoratifs

Le motif le plus connu est le paon, qui évolua à partir de petits oiseaux, peut-être à cause de l'établissement de l'atelier dans une brasserie abandonnée nommée "De Pauw", Le Paon. Du fait que c'étaient souvent des potiers originaires de Delft qui fabriquaient de la poterie de Delft à l'étranger, le motif du paon y figure aussi, à Berlin par exemple, à Münden (Hanovre) et spécialement à Bruxelles.

### BRUXELLES

D'après Dansaert, le premier atelier de poterie fut fondé ici en 1680, Mesdach de ter Kiele remonte à 1655. Dansaert cite en 1705 pour l'atelier de la rue de Laeken le potier Cornelis Mombaers. Dirck Witsenburgh, qui a été le propriétaire de la faïencerie "De witte starre" à Delft de 1690 à 1705, s'associa avec Mombaers chez qui travaillaient également d'autres ouvriers des Provinces-Unies. Il existe au musée à Lemgo un pot cylindrique à motif à paon portant la marque de Mombaers. D'après Lacour-Breval, Dansaert attribue le pot suivant à Mombaers : Pot de pharmacie, décor fonds blanc, orni d'un Saint-Michel terrassant le démon. En exergue : Pasta Magistr (Musée communal de Bruxelles). Il existe au musée Gruuthuse de Bruges un pot de ce genre daté 1680, de sorte que nous devons reculer son origine jusqu'à cette date. Le sujet de la décoration, qui correspond aux armes de Bruxelles, suggérerait effectivement une fabrication à Bruxelles. Je connais actuellement neuf pots au total avec ce motif, dont un pot à sirop avec l'inscription : S PAPAVER ALB. Une particularité de ce pot est qu'il y a au fond un trou rond et profond. Ceci correspond manifestement à la fabrication séparée du pot. Un rebord sous le ventre du pot, associé à un rebord supérieur incliné, avec une ponctuation faite de croix sous la ligne et un accent circonflexe sur la lettre i. On retrouve encore quelques fois

le trou rond au fond, par exemple associé à un motif à blason couronné sur lequel figure un panier de fruits. Deux anges soulèvent une banderole portant l'inscription. Cette caractéristique apparaît encore sur une demi-douzaine de pots à sirop avec un motif à paon.

L'ensemble de petits pots cylindriques du Technisches Museum de Vienne, sur lesquels l'inscription se poursuit sur le fond, fait partie de cette série. Un certain nombre de pots cylindriques avec un motif à paon possèdent également en bas la ponctuation de petites croix et l'accent circonflexe sur le i. Le pot cylindrique à pied possède les mêmes caractéristiques consistant en un rebord incliné et la ponctuation.

Si nous admettons que les pièces ci-dessus sont bruxelloises, le motif dit "à satyre", accompagné ou non d'un cartouche inscrit, l'est alors également. Dans ce cas il existe, à côté de la décoration en bleu, également des décorations polychromes et des inscriptions de couleur jaune.

Est-ce un hasard que la seule série datée de pots au motif à paon soit datée de 1680 ? Ils se trouvent tous en Belgique ! Devons-nous les attribuer eux aussi à Mombaers ?

Boyazoglu signale une annonce parue dans le Journal du Commerce de mars 1761. "Philippe Mombaers, manufacturier de fayence de Son Altesse Royale, fabrique à Bruxelles toutes sortes de fayences. Cette manufacture est préférable à celles de Delft et de Rouen, n'est point chère, et est parfaitement bien assortie". Nous avons connaissance, à partir de sources tirées des archives, d'une vente de 200 pots d'onguent en 1803 par cette manufacture, du temps où Marie-Marguerite van Driesschen en était propriétaire, preuve que la fabrication de pots d'apothicaire existait à Bruxelles. Selon le Musée de Céramique de Mons un pot à forme de saucière portant l'inscription M ROS COL provient de l'atelier Stevens qui a existé jusqu'en 1860.



## TOURNAI/LILLE

Je n'aborderai pas la question de la fabrication éventuelle de pots d'apothicaire à Tournai et Lille. Leclair tient le raisonnement que les trois pots du musée de Lille ont dû être fabriqués dans cette ville. Il conviendrait d'effectuer des recherches plus poussées concernant la fabrication des pots d'apothicaire et leurs caractéristiques. Je ne vous entretiendrai pas non plus aujourd'hui des villes de Raeren, Haarlem et Rotterdam.

### Collections :

Musée du Folklore de Gand	Collection Rabau, Rue de Flandre
Technisches Museum de Vienne	
Ciba-Geigy, Bâle	Ancienne collection Comijn (Anvers)
Musée de Saint-Nicolas	Ancienne collection Th. van Aerschot
Les Musées d'Art et d'Histoire de Bruxelles.	La pharmacie de la rue du Mont (Bergstraat), Pharmacie Schoofs.

### Mortiers

Le mortier en bronze est un sous-produit de la fabrication des cloches; le centre de la fabrication des cloches se trouve logiquement situé dans la capitale ecclésiastique. Celle de Belgique est Malines; une cloche en est datée de 1498. Le coulage de mortiers avait également lieu à Utrecht, capitale ecclésiastique des Pays-Bas, mais la tradition voulait qu'ils ne fussent pas signés. J'ai pourtant cru bon d'attribuer quelques mortiers à Utrecht, nommément à Steven Butendic; on connaît des cloches de lui datant de 1444 à 1482. En Belgique, les premiers mortiers ont été coulés à Malines aux environs de 1526, mais il en existe de superbes exemplaires dans les musées de Bruxelles datant de 1493 à 1498.

### Sièges des fonderies

On peut nommer 16 lieux pour les Pays-Bas et 13 pour la Belgique où le coulage de mortiers était pratiqué, dont les plus importants

étaient respectivement : Utrecht 1444, Anvers 1554, Malines 1482, Anvers 1574 et Bruxelles 1635. Toutes les fonderies se trouvent au bord de l'eau en raison du transport des cloches.

### **Décorations**

En ce qui concerne la Belgique, Doorslaer a commis une description des motifs décoratifs des mortiers de Malines. Pour les Pays-Bas, on a réalisé 19 représentations des motifs décoratifs lesquelles ont été reprises dans mon livre. On peut se baser là-dessus pour attribuer un mortier non signé à un fondeur particulier.

### **Fondeurs**

Aux Pays-Bas, les fondeurs les plus productifs sont Henrick ter Horst et Gerrit Schimmel à Deventer, et en Belgique, la famille Van den Ghein à Malines 1526-1681. Les plus anciens proviennent de la famille Waghevens 1488-1574.

### **Formes**

Le mortier néerlandais est généralement décoré de deux bandes et possède deux anses, en Belgique d'une seule bande et aucune anse.

### **Inscriptions**

Aux Pays-Bas il était coutumier que le père de la mariée fasse couler un mortier pour utilisation à la cuisine, ou qu'il en achète un tout fait, en guise de cadeau de mariage.

Les inscriptions "Liefde verwint al dinck" (L'amour triomphe de tout) et "Amor vincit omnia" correspondent à cette pratique. Cette coutume n'existe pratiquement pas en Belgique. Lorsque le mortier est coulé spécialement on y fait figurer les noms du couple ou la mention "et son épouse".

## FRONTISPICES DES PHARMACOPEES

Ils sont généralement l'oeuvre de grands artistes. Je me bornerai à vous montrer une image; il s'agit du titre-planche de la Pharmacopée de Bruxelles avec frontispice de Jan Luiken (1739), édition en latin de 1742, traduit en flamand en 1775. Le dessin représente un intérieur (préparation d'un emplâtre).

### Médailles pharmaceutiques

Dans ma "Contribution à la Numismatique pharmaceutique de Belgique" (Bijdrage tot de farmaceutische numismatiek in België) j'ai publié en 1981 les médailles dont j'ai connaissance. J'écrivis alors : "il en existe indubitablement davantage" et "les compléments seront les bienvenus". Ceci est resté un voeu pieux et je me permets de renouveler cette demande.

En ce qui concerne les Pays-Bas, les médailles les plus importantes sont visibles dans mon petit livre "Pharmazeutische Münzen und Medaillen".

Je voudrais attirer une fois de plus l'attention sur les médailles des guildes. Les Pays-Bas connaissent de nombreuses médailles de guildes et de jetons d'admission au Hortus Medicus (Jardin botanique des plantes médicinales). En ce qui concerne la Belgique, qui nous a transmis cette coutume depuis la France, je ne connais comme véritable médaille d'une guilde que celle des Cruydeniers (herboristes) de Gand, figurant un mortier à deux pilons et portant la date de 1672. Anvers ne possède qu'une seule médaille de la guilde "De Meerse", la guilde des marchands, dont faisaient partie les apothicaires et les herboristes.

### Références

Boyazoglu, J. en L. de Neuville, Les faciènces de Delft. Parijs 1980.

Buvé, A., De achttiende eeuwse apothekerspotten van de musea van Sint Niklaas. *Annalen van de oudheidkundige kring van het land van Waas.* 68 1965 217-227.

Dansaert, G., *Les anciennes faiences de Bruxelles.* Brussel 1922.

Doorslaer, G. van, *L'ancienne industrie du cuivre à Malines IV. La fonderie du laiton et du bronze.* Mechelen 1922.

Hein, W.H. en D.A. Wittop Koning, *Deutsche Apotheker-Fayencen.* Frankfurt 1977.

Leclair, E., *Histoire de la Pharmacie à Lille.* Lille 1900.

Marien-Dugardin, A.M., *Faiences fines.* Brussel 1975.

Mesdach de ter Kiele, *La Faience de Bruxelles.* Brussel 1935.

Segers, E.G. en D.A. Wittop Koning, *De oude apotheek in de Benelux.* Deventer 1958.

Thomann, H.E., *Die Delftse Pottenkamer der J.R. Geigy AG Basel. Keramik-Freunde der Schweiz. Mitteilungenblatt* 65 1964 3-15.

Vandewiele L.J., *Inventaris der apothekerspotten in de apotheek uit de XVIIIe eeuw. Museum voor Folklore te Gent. Oostvlaamse Zanten* 1951 49. *Geschiedenis van de Farmacie in België.* Beveren 1981.

Wittop Koning D.A. en W.H. Hein, *Pharmazeutische Münzen und Medaillen.* Frankfurt 1971.

Wittop Koning D.A., *De verbreiding van de Delftse apothekerspot. Farm. tijdschr. v. België* 53 1976 109-113.

Wittop Koning D.A., *Bijdrage tot de farmaceutische numismatiek van België, Farm. Tijdschr. v. België* 58 1981 203-215.

Wittop Koning D.A., Nederlandse vizzels, Utrecht 1989.  
Apothekerspotten uit de Nederlanden. Utrecht 1991.

Wittop Koning D.A., Beiträge zur Kenntnis deutscher Apotheken  
Fayencen VI. Berliner Apothekengefäße in Delfter Dekor. Beitr.z  
Gesch.der Pharmazie 41 1989 37.

Wittop Koning D.A., Nederlandse apothekerspotten. Arnhem 1978.  
Een serie majolica apothekerspotten uit de bodem van Vlissingen.  
Antiek 27 1992 79-81.



## LAUDATIO of OSWALD WERNER

*Rik Pinxten*

It is a great honor and a real pleasure for me to be allowed to address this Laudatio to Professor Dr. Oswald Werner.

Professor Werner has been a professor in linguistics and anthropology at Northwestern University (Chicago, USA) for thirty years now. Moreover, we had the wonderful opportunity to work and discuss with him in our department, where he has been acting as Visiting Professor for four months now. Without doubt this stay at our university will be remembered by all as an intellectual feast. On top of that, the students who were guided in their linguistic field work by professor Werner will carry with them the image of a demanding scholar, but also of a very charming and highly accessible man. The amount of hours he spent talking with them about the intricacies and pitfalls of their short field work can not be counted, but the image will forever remain with us.

Professor Werner has had a remarkable career, closely linked with a remarkable personal life. I have to talk a bit about the latter to situate the former.

Oswald Werner was born in 1928 into an academic family with a Hungarian-Slovak-German background. The line of descent can be traced back today to relatives in both Hungary and Slovakia.

Multilingualism was a characteristic of his youth from the start, since Hungarian, Slovak and German were the primary languages of his family. As a young man he went to study in Stuttgart, where he enrolled in the school of engineering. Evidently, the language of the school was German. After graduation he decided to emigrate to the United States of America, where he became a citizen.

In the United States he first performed his military duties and thus picked up some of the new language. He did not speak a word of English upon arrival in his new homeland. After the service he enrolled at

Syracuse University to study photo-journalism. When he changed to anthropology language and translation must have been a major concern for him. Later, after graduation from Syracuse with an MA in anthropology he was accepted by the University of Indiana at Bloomington in the department of anthropology. Anthropology was there and then closely linked to linguistics, and his tutor in anthropology (Carl F. Voegelin) collaborated closely with his teachers in linguistics (e.g., F. Householder, J. Lyons and T. Sebeok). Carl Voegelin had been working for many years in the Southwest of the USA, namely with Hopi Indians, while his wife F.M. Voegelin did research on the Southern Paiute in that area. It was in that part of the world that Oswald Werner's field work was to take shape. After a brief stay in the Mesa Verde area as an archaeological worker, he got in contact with the Navajo Indians, and kept working on their language and culture ever since.

Oswald Werner made his PhD. dissertation on Trader Navajo, focusing on transition and translation in language contexts from the start. The predominantly white traders on the reservation use a pidgin or simplified Navajo to communicate with their customers. The particularities of this intercultural communication setting drew Werner's attention. Afterwards he concentrated for over twenty years on the intricacies of the Navajo folk knowledge and became a specialist in this field. Meanwhile he was advanced from assistant professor to full professor by the distinguished department in anthropology of Northwestern University, once the home base of Herskovits, Hsu, Bohannan, E.T. Hall and G. Dalton. He served this university for thirty years, seven of which in his capacity of Chair of the Department. On top of that he started a Summer Ethnographic Field School in the Southwest, which initiated students in field work with Indians and Spanish speaking populations in that area of the world. The Summer School celebrated its 20th anniversary in 1992.

Professor Werner is a reknown specialist in the field of language and culture, thus crossing the disciplinary borders that often separate linguistics and anthropology. His publications on lexicography and semantics in general are alternated by his work on Navajo language and culture. But first and foremost Oswald Werner has had a lifelong concern



with methodology. It is from this interest that sprung the path breaking two-volume book on 'Systematic Field Work' which was published by Sage in 1987 and earned the nomination as best-selling book of the year on that publisher's list. The book not only detailed procedures and methods of linguistic field work, but it goes a long way in establishing the ways personal computers can be used in the field. It is the only book on ethnographic method that deals with ethnographic translation. Another focus in Werner's research is on epistemology in anthropology and the social sciences. This focus is present in the book on Systematic Field work, but also forms the core of a series of articles on the limits of social sciences, on folk knowledge, and so on. Finally, professor Werner published a large amount of scholarly papers, both in professional journals and in books.

Notwithstanding his American career Professor Werner must have kept a little yearning for Europe. In 1981 he returned to Hungary for a short field trip. He has returned several times since and started a more extensive field work on Hungarian gardens in 1987. It is our pleasure to have caught hold of him on yet another trip to Europe and to present him as candidate for the Sarton Medal of our university. The topic of his lecture is most certainly intriguing to us, Belgians, and it falls entirely in the vast competence professor Werner built up both in his personal life and in his professional career. Indeed, who better than him could aim to develop a model about the intricacies and possibilities of ethnographic translation and translation in general ?



# ETHNOGRAPHY AND TRANSLATION<sup>1</sup> ISSUES AND CHALLENGES

*Oswald Werner*

## Introduction

The world may be shrinking and we may be living in a "global village" or on "spaceship earth," but the panoply of a polyglot world remains. The "language gap" separates humans beings more than any other human characteristic. The only way we can bridge the gap separating us from another culture is through learning their language or through translation. Therefore, translation as the *approximation*<sup>3</sup> to other cultural worlds is inevitable.

Translation is the most fundamental problem of inter-cultural communication and therefore of ethnography. Ethnographers experience another culture deeply embedded within the medium of its language. Understanding that language requires translation. Even in situations where the ethnographic encounter takes place within different strata of the ethnographer's own society we must translate the language, dialect, pidgin, technical terminology, jargon, argot, etc., into the language of our readership.

Translation and especially ethnographic translation is not always recognized as central to ethnography. Often it is pushed to the periphery of the problematization of the ethnographic encounter<sup>4</sup>. However, considering that ethnographies often deal with subtleties of world view, it is difficult to see how such topics can be discussed with native consultants without the competent use of the natives' language. Thus the problem of ethnography is intertwined with the problem of translation (cf. Bohannan 1954, Colby 1966).

In this paper I propose a new view of ethnographic translation (section 1.). With this theoretical background I set the stage for a critique

of ethnographique practice.

My theoretical discussion starts with a definition of translation (Section 1.1). Next I introduce (Figure 1) the two continua of types of translation : the first continuum from Word-for-Word (or better Morpheme-by-Morpheme) Translation to Stimulus or Projective translation; the second continuum from Front Stage to Background Translation. I illustrate these concepts with examples (sections 1.2, 1.3 & 1.4). Finally, I touch briefly upon the question of translatability, and the issue of evaluating the quality of translating (sections 1.5, 1.6 & 1.7).

In the second half of this paper I turn to ethnography (section 2.). I start with a definition of ethnography and review next the charter practices of the "grandfathers" of our profession, Franz Boas in the United States, and Bronislaw Malinowski in England. These men, took native languages seriously and thus contributed to a higher standard of translations<sup>5</sup>. (section 2.1). I illustrate my assertion by quotations and examples from their work.

The students of Boas and Malinowski, and the students of their students accept, intensive participant observation and some theoretical notions of the founders, yet they tend to neglect, the Boasian and Malinowskian deep immersion and mastery of native languages (Hymes 1970:253). Consequently they also fail to address the translation problem, including the use of interpreters, and the training of native co-researchers (section 2.2).

Finally, I apply the insights of section 1. to the modern (and post-modern ?) practice of ethnography (section 2.3). I conclude reflecting on a renewed approach to ethnography that returns language and ethnographic translation to the central position that Franz Boas and Bronislaw Malinowski assigned to it almost a century ago.

## 1. Translation

The translation of native texts is central to ethnography. It is fundamental for understanding another culture. At its best it results in a

usable approximation of the other culture, at its worst, it can degenerate into sheer fabrication.<sup>6</sup>

### 1.1 Translation Defined

Translation is the transfer of spoken language<sup>7</sup> or the written word<sup>8</sup> from one language into spoken or written forms of another.

The requirement of the preservation of meaning across a translation is elusive. Most bilinguals have an intuitive notion about good translation. However, the tolerances of where to draw the line vary with taste, experience, and the goals of the translation.

All translation is located on two continua. Let me illustrate.

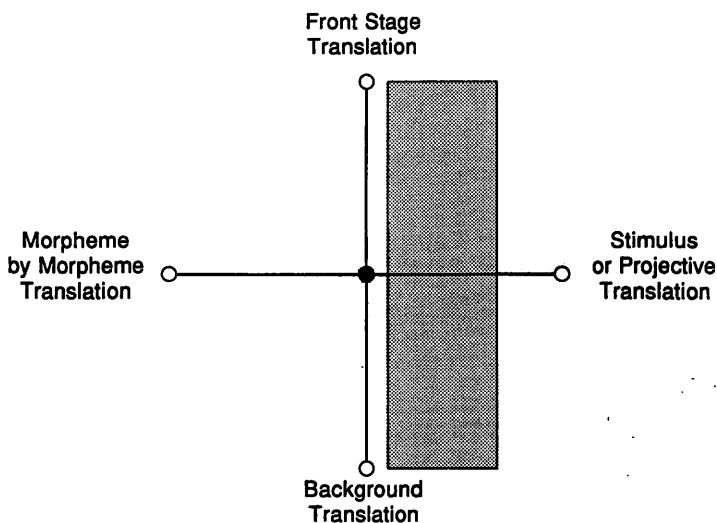


Figure 1

The Two Continua of Translation. The first continuum is Word-for-Word, or better Morpheme-by-Morpheme Translation *versus* Stimulus or Projective Translation; the second continuum is short, Front Stage Translation *versus* extensive, encyclopaedic translator's notes or

**Background Translation.** The shaded area makes the variable location of all ethnographic translation (except extreme exotic or morpheme-by-morpheme translation) toward the stimulus end of the first continuum.

**Extreme Stimulus or Projective Translation** borders on pure fabrication.

All translation moves along a path (see Figure 1.) from literal, word-for-word, or better Morpheme-by-Morpheme Translation on the one extreme, toward Stimulus or Projective Translation on the other<sup>9</sup>. The result ends up somewhere right of center in the shaded area. I illustrate this movement with two examples from the language of the Navajo Indians of the US Southwest.

All translation involves some form of multi stage translation, even though it may not be made explicit. Making the steps explicit is particularly revealing in the case of ethnographic translation (see examples)<sup>10</sup>.

The second continuum shows on one end short translations that match the succinctness of the original. I call such translations "Front Stage" Translations<sup>11</sup>. In ethnographic contexts, when bridging a cultural gap, such short translations are rarely intelligible to the uninitiated reader. S/he needs explanatory notes, or a background encyclopaedia. Such "Background Translation" represents the other end of this continuum : a supporting document that explains the culture laden concepts appearing in a Front Stage Translation<sup>12</sup>.

## **1.2 Multi Stage Translation**

Multi stage translation was first proposed by the Voegelins (Voegelin & Voegelin 1967). My goal is to illustrate it as a method of ethnographic translation and through it to exemplify the nature of all translation : the movement from source language to target language (ending up somewhere in the shaded area in Figure 1.)

**Multi Stage Translation** consists of the following five steps :

(1) Select a sentence to be translated from the Source Language into the Target Language.

For example, I translate the following Navajo sentence (in the official Navajo orthography) into English<sup>13</sup> :

(i) Tł'éé'dáá' n'chiilgo shizhé'é tsin yídeesgoh.<sup>14</sup>

Following the multi-stage procedure I translate this Navajo source language sentence step by step into a free English translation<sup>15,16</sup>.

(2) Provide the sentence with an interlinear morpheme by morpheme translation.

I segment the Navajo sentence (i) into morphemes as follows :<sup>17</sup>

(ii) Tł'éé'---dáá' n'chiil----go shi-----zhé'é tsin yí----deesgoh.  
 night----past snow---while my---father tree it----he bumped  
 (last) storm against  
 (to have one)

(3) Reorder sentence (ii) following English syntax

(iii) last (past) night while [there was] a snow storm my father he bumped against it tree.

Note that this step obliterates any obvious relationship between sentence (i) and (iii). Without sentence (ii) we can only guess which parts of (i) appear in which position in (iii). We are moving away from Navajo to an English conceptualization.

(4) Add all necessary morphemes required by English that are missing in the Navajo version.

After step (4) a sentence should show *all* obligatory items in *both* languages. The resulting sentence is thus loaded down with the baggage

of both languages.

- (iv) last (past) night during while there was a/the snow storm my father he bumped against it a/the tree.

(5) Eliminate in (iv) all morphemes not obligatory in English.

The result is a free translation of (i), now quite removed from the Navajo original.

- (v) Last night during a (the ?) snow storm my father bumped against a (the ?) tree.

The procedure becomes more complex when the source language contains idioms, euphemisms, metaphorical expressions, etc. Another example illustrates this :

Step (1) :

- (vi) Tl'éeé'dáá' shicheii yée' bigáál dah nfdiit'i'.<sup>18</sup>

Step (2) :

- (vii) Tl'éeé'dáá' shi----cheii yée' bi----gáál dah nfdiit'i'  
 night last my maternal late his power off/up started extending  
 (past) grandfather of movement in a line

Steps (3) & (4) :

- (viii) last (past) night my late maternal grandfather's, his powers of movement started extending off in a line.

Step (5) :

- (ix) Last night my late grandfather's powers of movement started extending off in a line



or an even freer translation of the euphemism/metaphor

- (x) Last night my grandfather started losing his powers of movement and died.

The clause "and died" can be justified by noting that *-yéé'*, translated as "the late," implies that the grandfather is now dead, while according to the verb he only *started* to lose his powers of movement. Young and Morgan (1987:620) render *bigáál* as "his faculties" and translate this sentence even simpler and freer than (x) above.

- (xi) Last night my grandfather passed away.

The transitions from sentence (vi) to (xi) show the movement of this sentence from a morpheme-by-morpheme translation toward sentence (xi), that is, an increasingly freer, but also toward an increased conformity with English — away from the subtleties of Navajo.

As the translation becomes free-er the role of the English imagination becomes increasingly larger. By sentence (xi) the English has become "a variation on the theme" of the original. Sentence (xi) retains merely a "family resemblance" to the Navajo. It may "say similar things" but the way it says it is different.

For ethnographic translation the interpretation of *dah yfdiit'i'* is crucial: Is it a live metaphor? Are the constituents still understood separately? And does reasonable awareness exist that "extension into the distance of a wire like object starting to deteriorate" has an interpretable, "literal" sense? In languages like Navajo, separating dead from live metaphors is difficult.

In a whimsical mood, it is a small step to embellish sentence (xi) so that it conforms, for example, to an "American Indian stereotype," though alien to Navajo in both content and spirit.

- (xii) Last night my grandfather went to his happy hunting grounds<sup>19</sup>.

In ethnographic practice Malinowski (1935) often presents native texts in several stages of translation<sup>20</sup>. This represents the most effective way of displaying the process of ethnographic translation<sup>21</sup> and showing the transformation of the original in the process. The advantage of the Malinowskian approach is that his native texts are sufficiently rich so that revisions can be made to bring his translations to contemporary standards<sup>22,23</sup>.

Good ethnographic translation demands the presence of both front stage (foreground) and back stage (background) translation. The former makes the other culture accessible because it approximates the length of the original. The later provides the anchor within the rich context of the source culture. The two documents should be physically separate because the terseness has its own aesthetics that need to be preserved<sup>24,25</sup>.

### 1.3 Stimulus/Projective Translation

The notion of stimulus or projective translation needs to be amplified. I do this by way of an experiment in the translation of poetry. The American poet Robert Frost said rather pointedly : "What gets lost in translation is the poetry." Stating it another way, to translate means to create another poem in the target language.

Extending this notion of re-creation to *all texts* is the definition of stimulus/projective translation. Therefore, strictly speaking, stimulus translation of a text is not translation in the ordinary sense of the word. It is the creation of a new text *stimulated* by the source language original. This stimulation precipitates a projective response based on the "translators" own cultural background. It may therefore also be called translation by cultural transmutation<sup>26,27</sup>.

I illustrate stimulus/projective translation by a translation experiment on a verse of the American poet Ogden Nash<sup>28</sup> (see Example 3.)

- (xiii) Crossing the Border  
by Ogden nash

Senescence begins  
And middle age ends  
The day your descendants  
Outnumber you friends

- (xiv) Der Grenzeübergang  
by Ogden Nash (Mari B. Olsen, translator)

Das Alter beginnt  
Und das mittlere Alter endet  
Am Tage da man mehr  
Nachkommen hat als Freunde.

Mari Olsen's translation is simple, "artless" and somewhat humorless, though in general it is "accurate." In the next two translations I tried to capture Nash's whimsical tone by creating two poems *stimulated* by the original<sup>29</sup> :

- (xv) Wenn Du mehr Erben hast als Freunde,  
beginnt das Greisenalter, leider.

The rhyme leaves something to be desired, though the basic idea comes across. The "border crossing" from "middle age" to "senescence" disappears<sup>30</sup>. The "leider-alas" tone, is of course, only implicit in the irony of the original.

Here is another attempt :

- (xvi) Wenige Freunde — viele Erben  
Da bist ein Greis and kannst nun sterben.

By mentioning "death," I depart even further from the original. This can be felt more strongly when (xvi) is back-translated into English. In the process, I have gone through *two* "variations on a theme" of Ogden

Nash and *two* stimulus/projective translations — creations :

- (xvii) Many descendants — fewer friends,  
You've gotten old and life soon ends.<sup>31,32</sup>

Stimulus or projective translation is the only method we have to make another culture *accessible* to a reading/listening audience. This does not mean that stimulus translation cannot retain some authenticity, or that it necessarily has to be fanciful or embellished. Some degree of stimulus/projective translation is *inevitable*. It represents the only way we can approximate the cultural knowledge of others. In ethnographic translation we must try for *close* "family resemblances"<sup>33</sup>.

Only language proficiency in the native language, the collection of native texts, and a close cooperative arrangement with a native speaker/ translator/ interpreter, can create a climate for a translation to become as authentic as possible.

#### 1.4 Translatability

Translation from one language to another rests on the assumption that all human languages are intertranslatable<sup>34,35,36</sup>

#### 1.5 Formal Considerations

The only form of intertranslatability I consider here are cross language definitions. The Aristotelian form of definitions is

- (xviii) Definiendum equals Genus and Differentiae<sup>37,38</sup>

Stated explicitly : For any word ( $A_1$ ) standing for a concept in any source language ( $L_1$ ), there exists an appropriate genus ( $B_2$ ) (or a set of genera) and an appropriate set of modifiers  $\{C_2\}$  in the target language ( $L_2$ ).

This means that :

*A definition can be created for any source language term in any target language*<sup>39</sup>.

That the translator is not constrained by time or text length is a corollary. For complex, abstract concepts the set differentiae {C<sub>2</sub>} may become large — even monograph length<sup>40</sup>

Ethnographers sometimes refuse to use easily misleading target language *glosses* — especially in the case of abstract, folk-theoretical terms. For example, Bohannon & Bohannon (1953) assume that the translation of the Tiv concept *tsav* is problematic and use their monograph to construct (informally) a definition of it<sup>41</sup> (see Figure 2.)<sup>42,43,44</sup>

#### Tsav

- is a force
  - force that is neutral
  - force that is positive
  - force that is supra-normal
- can be good
- [can be] possessed
  - possession of *tsav* does not indicate a witch
- is possessed by [all?] old people
- is an attribute
  - attribute which endows its possessor
    - the possessor may be unaware [of this]
  - attribute that may lead to actions
  - attribute that may lead a force
    - force greater than the possessor intended
      - intended consciously
- is like power (some aspects of it)
  - power that is personal
  - power that is like charisma
  - power that is like mana
  - power that is like wakanda
  - power [shows] evidence
    - evidence [that a man is] enabled
      - enabled to dominate a situation
      - enabled to turn event the way he wishes

enabled to command obedience  
 enabled to attract loyalty  
 enabled through charm  
     persuasion  
     bullying  
     whatever means

- [is] talent

talent that is present at birth

talent that must be developed

    may be developed slowly without a loss

    loss to neighbors

    loss that is apparent

    loss that is sudden

- is having ability

    ability in the sense of talent

    in the sense of wealth

    in the sense of affluence

- [means having] many wives

    many children

    farms [that are] large and provide large harvests

- attracts people

- can promote health

    promote fertility

- can ward off attacks of enemies

- can be bad

- gives power

    power over other people

    power that sets the possessor apart [from others]

    power that is distrusted

    power that can be kept at bay

        kept at bay only through a *tsav* that is greater

- can be used to fight *tsav*

*tsav* that is misused

    that is used meanly

    that is used selfishly

- is directed by the possessor

- [can be used] to bewitch another

    to send omens of evil

    omens [through] dreams

- [can be used] to make poisons

    poisons that kill men

- is **dangerous**  
     danger [is] mystical
- is a **substance**  
     a substance that grows  
         that grows on the heart  
             the hearts of some humans  
             the hearts of some animals  
     a substance connected with witchcraft  
     a substance required to become a witch
- looks like the liver  
     [the liver is larger] (*tsav* is smaller than the liver)
- can be good  
     [when] good it has edges  
         edges that are rounded
- can be bad  
     [when] bad it has edges  
         edges that are notched  
     it is made  
         made by a diet of human flesh
- can be red  
     black  
     white  
     a mixture of colors
- [can] grow  
     grow claws in the last stage of degradation

Figure 2

A Systematized Constructed Definition of the Tiv Concept *Tsav* from Bohannon & Bohannon 1953:84-85 Compiled by Cheryl Brown. *Tsav* seems to be the mark of exceptional individuals. It is difficult to tell to what extent *tsav* is a substance and to what extent the substantial parts of it are metaphors. A person's *tsav* "having claws" may be part of a very effective way of persuasion, for example, against a witch. I have marked some of the genera that are modified in this encyclopaedic definition in bold face type.

Why is it then that we hear the expression, "There is no word for that in my language ?" or "That cannot be translated"<sup>45</sup>.

Figure 2 demonstrates that the Tiv word *tsav* can be translated into English as a background text, but it has no easy translation label<sup>46</sup>. In "ordinary" (usually literary) translation the translator needs translation labels or the translation becomes too encumbered with translator's notes<sup>47</sup>.

However, ethnographic translation cannot function under such constraint. It is precisely that species of translation that provides explanations of a native text, either in the form of translators notes (e.g., Sapir and Hoijer 1942), or as a background encyclopaedic dictionary (e.g., Nielson & Nessheim (1962) Lapp, Franciscan Fathers (1912) Navajo, Albisetti and Venturelli (1962) Bororo, or the 16th century ethnographic encyclopaedia of the Aztecs by Sahagún (Edmonson 1974)<sup>48</sup>.

## 1.6 Translation Quality

The evaluation of quality is crucial for judging translation<sup>49</sup>. Quality of ethnographic translation can be evaluated along two independent continua (Krupat 1992:4) : *authenticity (accuracy, fidelity) versus accessibility (artistry/style)*.

In Figure 3. I imagine both continua evaluated on a five point scale. The dimension of accessibility contains aesthetics. However, the dimension of authenticity or accuracy does not favor artistic expression<sup>50</sup>.

As *accessibility* increases *accuracy decreases*. My first approximation is a linear function. It is clear that the axes are more accurately linked by a curve (a circle segment, dot and dashed line) : Accuracy decreases rapidly as the translator increases accessibility. On the other end of the scale, when accessibility is very high there is very little authenticity left. The optimal point (see intersection of dashed lines) seems to be relatively low on accuracy *and* on accessibility.



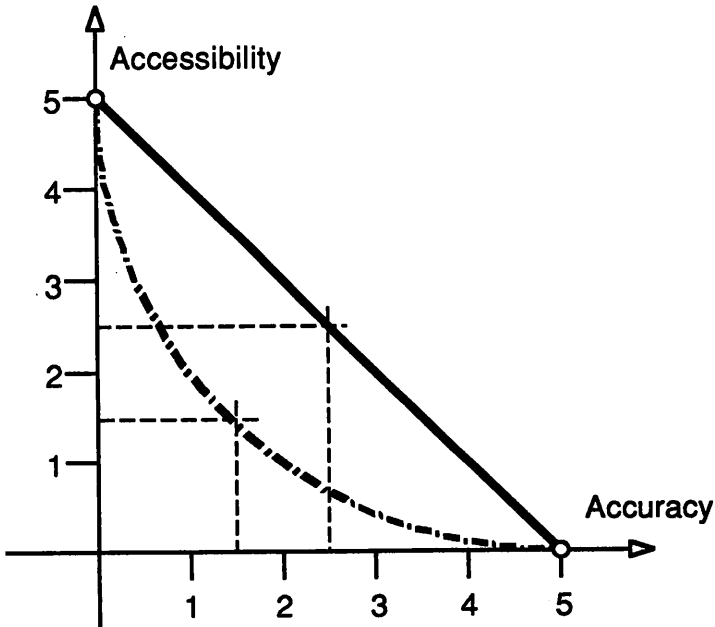


Figure 3  
The Two Continua for the Evaluation of Translation

Near the accuracy end of the scale is what is sometimes called "artless" translation that may be high in authenticity or accuracy, but fails to reflect the artistry of the source language. This highlights the difficulty of accurate *and* an aesthetically pleasing translation.

On the other end of the scale, translation that reproduces the artistic styles of the target language necessarily departs from accuracy<sup>51</sup>.

In ethnographic translation we must evaluate a target language text on its authenticity. Only after the authenticity of the Front Stage Translation document has been judged adequate, and there exists a background encyclopaedia (or translator's notes), should we prepare translations for general audiences that require greater accessibility — inevitably at the expense of authenticity<sup>52,53</sup>.

Not surprisingly, poems in translation are often presented side by side with the original. The bilingual reader can evaluate the target language creations by him/her/self.

This practice needs to become even more stringent in ethnographic translation. It should contain :

- (1) The original texts,
- (2) the multi stage translation process,
- (3) free *translations*<sup>54</sup>, and
- (4) the background encyclopaedic document

This standard may be relaxed for topics more or less periferal to the goals of the ethnography.

## 2. Ethnography

So far I have focused on translation. Now I turn to the application of translation to ethnography. I start with a long overdue definition of ethnography (2.1). I continue with the two founders of modern anthropology, Boas and Malinowski, concentrating on the role of language in their fieldwork (2.2). This topic inevitably leads to ethnographic translation.

Next I look at language use in field work by a number of post-Boasian, and post-Malinowskian ethnographers (2.3). Finally, I evaluate and critique modern and so called post-modern ethnographic practice (2.4 & 3.).

### 2.1 Ethnography Defined

An ethnography is the description of another culture so that members of the ethnographer's culture can begin to understand its basic patterns<sup>55</sup>. Of special importance is the natives' voice in the description of their own life. An ethnography cannot present simply the ethnographer's voice.

Culture is a complex structure that *accrues* to any human group over

time. A human individual is the smallest unit of culture. A human dyad of intimately connected individuals is also a culture. Finally, all human groups and groups within groups each have a culture, all the way up to the "global culture" of all terrestrial humans — the largest unit of culture. Thus, following Colby (1973), a culture is logically a bound variable, always "the culture of X", where the X designates an human group<sup>56</sup>.

For the readers of an ethnography the world, or better, the knowledge of the world, of the natives is of focal interest. Less interesting are the ethnographer's feelings, opinions, even theories about the other culture. The ethnographer's voice should not monopolize the description.

In order to use, compare and contrast cultures we must have reliable pictures of other cultures — as they see themselves and talk about their experiences in their own language. The collection of native language texts is thus indispensable.

## 2.2 Boas and Malinowski

"All ethnography is translation" (Colby 1966)<sup>57</sup>. The founding fathers of modern ethnography, Franz Boas and Bronislaw Malinowski knew this well. However, they did not explicitly recognize the power of background Translation<sup>58</sup>. Nevertheless, both collected native language texts and recognized and proclaimed their ethnographic worth. Such texts may be viewed as equivalent to background encyclopaedias though they are less systematic<sup>59</sup>.

Boas's and Malinowski's practice has left us a rich corpus of texts in a form (with literal and free translations) that can be used and re-analyzed today with new techniques and new ideas (see Swann 1992a, especially Berman 1992 and 1.3).

What sets both Boas and Malinowski apart from most post-Boasians<sup>60</sup> and post-Malinowskians is the emphasis on language : proficiency in the native language coupled with an emphasis on the collection of extensive native language texts.

Language proficiency is related to the length of field work. Malinowski spent more than two years in the Trobriand Islands (an extraordinarily long time by today's standards). Boas spent years (off-and-on) in the northwest of the North American continent but never achieved Malinowski's language competence in any native language (Eckert 1973). At the same time he collected extensive texts in several native languages of the area.

However, Boas did the next best thing to expert language competence : he trained George Hunt, who was a Kwakiutl (Kwakw'la) speaker and provided Boas with information that he himself could not obtain<sup>61,62</sup>.

Most surprising in the history of modern and post-modern ethnography is the limited extent to which native consultants/speakers have been brought into ethnographic process. Rarely are these collaborators mentioned explicitly. Even less frequently do collaborators appear on the title pages of publications.

In recent years, only more or less "positivist" ethnographers seem to have published with their consultants' names listed as co-authors<sup>63</sup>.

The innovation is not the use of native research collaborators, but that the collaborators are taught to write their own languages, to conduct ethnographic or linguistic analyses independently, and, most importantly, that they receive recognition on the front pages of ethnographic papers and monographs.

Given the time and effort it takes to teach consultants literacy in their native language and proficiency in ethnographic methods, it is not surprising that so few have followed Boas' example<sup>64</sup>.

Berman (1992), after severely criticizing some of Boas's translations, summarizes his contribution :

*"I believe his goals were sound. Too often ethnographers tell us what they think people are like, without telling us what people say*

*themselves*" (Berman 1992:157, emphasis mine)<sup>65</sup>.

Without native texts, native thought is presented second-hand in questionable stimulus translation (see below) rather than in the authentic voice of the consultants.

Boas decried this double standard that is applied differently to the study of "civilized people" than to the study of non-literate cultures. He writes :

"Nobody would expect an authoritative account of the civilization of China or Japan from a man who does not speak the language readily, and who has not mastered their literatures. The student of antiquity is expected to have thorough mastery of the ancient languages" (Boas 1966 : 56).

and again closer to native languages

"I have spared no trouble to collect...[texts] in the language of the Indians, because in these the points that seem important to him are emphasized" (Boas 1909:309)<sup>66</sup>.

Long after it has ceased to be fashionable to speak about "primitives", "savages," and "barbarians" in the context of ethnography, long after the demise of the most blatant forms of colonialism, an intellectual imperialism remains that asserts that a trained ethnographer can figure out things that are beyond the intellectual capacity of the natives. Evans-Prichard has stated this perhaps most blatantly (Evans-Prichard 1968:51)<sup>67</sup>. That these "primitive" languages can be *used*, but do not have to be learned, and learning them constitutes frivolous virtuosity was Mead's assertion (1939). The most extreme form of this view comes from Levi-Strauss (1963) who wants us to believe that the quality of translation does not matter at all in the interpretation of native American mythology<sup>68</sup>.

Malinowski saw the problem of translation in ethnography. He writes, "It is a long way from the mouth of the native informant to the mind of

an English reader (Malinowsky 1935.2:4).

Malinowski was multilingual in at least Polish, German, French, some Spanish, and English. He studied the classical languages of Greek and Latin. In addition he spoke good Kilivila (Trobriand)<sup>69</sup>, New Guinea Pidgin, and some Motu. He understood the potential distortion of bad translation on ethnographic quality<sup>70</sup>.

Malinowski's views on language parallels Boas's<sup>71</sup>. He clearly saw the utility of word-for-word translation<sup>72</sup>. By publishing many of these he left us a legacy of better understanding the Trobriand islanders. Berman's critique and accolade of Boas apply to Malinowsky as well<sup>73</sup>.

### 2.3 The Second Generation and Beyond

The second and third ethnographic generation after Boas and Malinowski skimmed on language proficiency and on detailed attention to translation<sup>74,75</sup>.

In the work of many ethnographers the contact language is often a Pidgin. Boas was aware of the limitations of working in Pidgin jargons<sup>76</sup>. "Despite the inferiority of trade languages," Boas writes, "most ethnographers use them to elucidate '... the *innermost thoughts and feelings* of a people'" (Eckert 1973:2, quoting Boas [1911] 1966:56, emphasis added). While Chinook Jargon was Boas's contact language he collected texts in native languages.

Malinowski's views on the use of Pidgins are similar. In *Argonauts of the Western Pacific*, Malinowski, who used limited Motu and Mailu in his early fieldwork (1967), emphasized the inadequacy of Pidgin-English (1922:5) for expressing ideas and suggests that until the [ethnographer] can control the native language he will forego free communication (Eckert 1973:5)<sup>77</sup>.

But even the use of a Pidgin may be admissible if its use is noted and it is accompanied by the original texts that can answer the question :

"what exactly did the consultants say in their Pidgin ?"<sup>78</sup>.

By the end of World War II anthropologists specialized. Dealing with languages was left to linguistic anthropology. The four-field approach strained to survive. Often courses in linguistic anthropology became electives and recently departments around the United States started to abolish linguistic anthropology positions.

The trend to de-emphasize language proficiency in field work, started much earlier. With a few exceptions, Boas's and Malinowski's students, who did not specifically concentrate on linguistics, abandoned intimate knowledge of native languages. Neither did they follow intensive collaboration with native speakers.

It is difficult to assess the language competence of the post-Boasian and post-Malinowskian generations of ethnographers : their understanding and speaking of native languages and, at least indirectly, their ability to translate competently from these languages into the languages of their readers.

We have to rely almost exclusively on self-reports. These are notorious for claiming more than they can deliver. Through reading their ethnographies, life histories (whenever available), reading between the lines, or relying on the reports of their students, Eckert (1973), Rohner (1975), Franklin (1992), and Brown (1992) manage to evaluate the language competence of a number of ethnographers. Their results are summarized in the following table<sup>79,80</sup> (Figure 4).

Nida's (1957) five point scale for evaluating the language competence of non-native speakers is followed by my comments<sup>81</sup>.

(1) Familiarity with a few words and phrases. Ability to greet and take leave plus make known very elementary needs. This involves a vocabulary of probably two to three hundred words (Nida 1957:11).

Ethnographer (Language)	Reduced Verbal Code				Normal Code
	1	2	3	4	5
Ashton (Sotho)*				• → >?	
Bateson (Itamul)**	•				
Boas (Kwakiutl)***		•			
Bohannans (Tiv)***				• → >?	
Evans-Prichard (Nuer)***	•				
Firth (Tikopia)***		• → >?			
Fortes (Talensi)*	•				
Henry (Kaingang)			• → >?		
Herskovits (Fon)*	•				
Leach (Burma-Jinghpaw)***			• → >?		
Levine (Gusi)*		•			
Levi Strauss (?)***	•				
Lowie (Crow)***	? << ← •				
Malinowski (Trobriand)***				• → >?	
Mead (several)***	•				
Nadel (Nupe)*		•			
Radcliffe-Brown (Andaman)***	? << ← •				
Richards (Bemba)***		•			

**Figure 4**  
**Some Well Known Ethnographers Tabulated by Native Language Fluency (adapted and expanded based on Eckert 1973)**



Commentary re (1) :

Lowie (1935) describes with unusual candor and integrity his Crow proficiency and illuminates a perennial problem in work with Native Americans. It is worthwhile quoting him in full

"I know several thousand words, have made some progress with the study of grammar and am able to bandy routine phrases with a passer-by, can sample ethnographic queries unaided. Yet I can follow Crow conversation only when I am conversant with the subject matter, and absolutely disclaim any ability to deliver a speech or tell a story of my own in half idiomatic Crow; I can avoid error only by slavishly clinging to the forms I learnt" (Lowie 1935:xix).

I suspect Lowie's including predicament is characteristic of many ethnographers. Those including lexicographic investigations — with folk definitions, or collecting extensive texts — easily fall into the same category as Lowie<sup>82</sup>. Yet none of Nida's categories can do Lowie, or these ethnographers, full justice. Lowie, like Boas and Malinowski, was multilingual and knew first hand what it means to be a competent bilingual<sup>83</sup>.

Bateson's honest assessment of his language deficiencies in Itamul (1932)<sup>84</sup> places him clearly into Nida's first category. I quote him at some length.

A great deal of time was devoted to language; but I only succeeded in speaking a *kind of jargon*, by means of which much of my information was collected. Most of my material is, however, in the form of dictated texts which even now I can only partially translate. In these text phrases of jargon are mixed with correct Itamül syntax.

I was never able to understand natives when they conversed amongst themselves, and of course it was quite impossible for me to understand what they said when excited, as in the continual violent

quarrels which took place in the village. I was dependent upon informants who were either trained to dictate or trained to use my *miserable jargon of their language* (Bateson 1932:245, emphasis Eckert's 1973:21)<sup>85</sup>.

In Nida's classification I move Lowie's "tendency" up to column (2), and the arrow down to (1) even though he was probably harsher on himself, given his record of candor and honesty<sup>86,87</sup>. Nadel, with his toneless Nupe, and Evans-Prichard, who started his brief field work with a smattering of marginally relevant Arabic,<sup>88</sup> are also firmly in this category. How he was able to collect anything and learn the language without an interpreter borders on the miraculous. Boas in column (2) should probably have an arrow pointing to (1).

(2) Practical use of language in very restricted circumstances, such as giving instruction to helpers or buying food. Ability to follow the gist of a conversation if subject matter is familiar (Nida 1957:11).

Commentary re (2) :

Nida's scale fails to specify whether or not the ethnographer has learned the so called "contact language" which is often a local Pidgin, or some other forms of speech such as Leach's Jinghpaw (1954), that is an elite *lingua franca*. How this may have affected his research is anybody's guess considering the importance of language as a measure of status in highland Burma.<sup>89</sup>

Nadel's assertion that he learned an adequate but simplified and *toneless* Nupe is suspect. His statement speaks for itself, "It took me six month to master *a Nupe* language, which has no tones, and a simple grammar, but is unrecorded" (Nadel 1951:46 in Eckert 1973:19, emphasis mine). Speaking African languages without tone may be compared to speaking English without vowels<sup>90</sup>.

(3) Ability to understand speech with fair comprehension of subject matter not too foreign to receptor's own experience. Ability to make

speeches, if prepared in advance, using a limited vocabulary (Nida 1957:11).

Commentary re (3) :

Ability to make speeches implies fluency in the language. But "fluency" in a language can be very misleading as I have shown in my dissertation (Werner 1963, confirmed by Eckert 1973, and Franklin 1992). Even speakers of very limited Pidgins can become amazingly fluent in their oversimplified speech as long as they stay within a limited set of cultural domains. Native speakers dealing regularly with such a speaker become accustomed to it.

In the case of languages where neither a standard, nor a standard orthography, a grammar, nor a literature exists, it is very easy to learn an *ad hoc* pidgin : fluently but very imperfectly. Under these conditions ethnographers can make unbelievable blunders<sup>91</sup>. Good natured blunders can break the ice. They can also be insulting, destroy communication, and, worst of all, can lead to counterfeit information.

(4) Ability to understand rapid conversation on practically all subjects plus ability to participate in such conversations on familiar themes. "One does not have to grope for correct grammatical forms, and for all practical purposes one is fluent in the language, though not necessarily an expert" (Nida 1957:11).

Commentary re (4) :

One does not have to grope for correct grammatical form, but the form that comes fluently may be drastically simplified or pidginized (see item 3.). Mastering "practically all subjects" is unrealistic, considering that natives have to be *trained* in technical vocabularies of special trades, professions, and roles, etc., before they can effectively translate and interpret<sup>92</sup>. My caveats about fluent *ad hoc* Pidgins<sup>93</sup> apply here again.

(5) Exhibiting complete facility as evidenced by ability to joke and

pun, and to employ specialized idioms and proverbial statement in their proper context (Nida 1957:11).

Commentary re (5) :

Among well known anthropologists Malinowski<sup>94</sup>, the Bohannans, and less probably Henry<sup>95</sup> and Leach may have reached this stage. The Bohannans spent at least three years with the Tiv, Malinowski at least two on Trobriand, and Henry was (at least according to his own report) a gifted polyglot<sup>96</sup>. Again, it is worthwhile to quote Malinowski in full

It took me about one year to speak easily, and I acquired full proficiency only after some *eighteen month* of practice, that is, towards the middle of my second expedition (Malinowski 1935:xi in Eckert 1973:20)<sup>97,98</sup>.

Malinowski was a polyglot. His extensive texts underline his skills. It is difficult to evaluate to what extent if any he used native interpreters on Trobriand. Concerning his early field work in New Guinea his diaries are explicit. He used interpreters with Motu and Mailu<sup>99</sup>.

Strangely, many ethnographers with marginal language proficiency (e.g., Mead 1939, Nadel 1951, and Leach 1954) "dispense with" the use of interpreters as if they were disposable and there was some magic in doing ethnography "all by oneself"<sup>100</sup>.

The role of interpreters is not appreciated throughout history. Those totally dependent on them are loathing them most (Klaniczay personal communication<sup>101</sup>). Ethnographers should know better.

This feeling of being at the mercy of interpreters and translators is well summed up by the wisdom expressed in Italian "Traduttore traditore" — to translate is to betray. Lowie once more hits the nail on the head with his candor : "We use interpreters not because we like to, but because we have no other choice" (Lowie 1940:89)<sup>102</sup>.

### 2.3.1 Comments by 'Native' Ethnographers

When former natives talk back the results are disturbing. Maxwell Owusu's (1978) critique of Africanists is a case in point. Again and again he returns to the problem of ethnographers not speaking the native language well enough to produce reliable ethnographies<sup>103,104</sup>.

Owusu repeats Boas' statement (see p.5) about ethnographic standards that must meet the criteria of language proficiency in the study of complex, literate societies — including our own. He cites with approval Schneider (1968), who argues in favor of the central role of the native scholar in ethnographic fieldwork — dealing with American kinship<sup>105</sup>.

Owusu ridicules Fortes for sidestepping the issue by "...cleverly elevating the difficulties [lack of language familiarity and the ethnographer as an outsider] into cardinal and universal principle of value-free scientific [ethnography]" (Owusu 1978:322)<sup>106</sup>.

Owusu continues,

"... if we were to take Fortes' comments seriously one would have to reject as scientifically useless what western social scientists write about their own society. Schneider's *American Kinship*, for example, would have to be scientifically worthless." (Owusu 1978:331 endnote).

So would not, for example, William Foote White's (1943) classic *Streetcorner Society* and many other ethnographies of European and American groups.

And

"[Western ethnographers]... continue to produce "authoritative" monographs and essays on African culture without seriously worrying about the degrading effects of their language deficiencies on the quality of the data" (Owusu 1978:327)<sup>107</sup>.

Amerigo Paredes's (1977) review of ethnographies about the Chicano, Border Spanish speakers of the United States, is another example. In many respects his critique parallels Owusu's. He too is concerned about methodology and language proficiency<sup>108</sup>.

His point is even more damaging to ethnographic practice if we consider that most of the ethnographers on his critical list *do speak Spanish*. They failed, however, to appreciate the *subtleties* of the local dialect.

Paredes mentions numerous examples of otherwise respectable ethnographers misinterpreting the Border Spanish — a language in which circumspection and indirection were for centuries (?) the better part of valor.

Three sources of error are singled out by Paredes, a folklorist :

First, lack of subtlety of language, which the ethnographers may or may not control in their acquired formal Spanish, but do not control in the local dialect.

Second, a lack of understanding of verbal art, and

Third, a lack of knowledge of border Hispanic folklore. As a result conventionalized tales are sometimes recorded as facts (Paredes 1977)<sup>109</sup>.

<sup>110</sup>.

#### 2.4 Discussion : Ethnography and Stimulus Translation<sup>111</sup>

If the ethnographer does not control the language, or if s/he communicates through a Pidgin, chances are that s/he maintains "field notes" in his or her own language perhaps with a sprinkling of native terms and occasional phrases, perhaps later in the course of field work<sup>112</sup>.

Nevertheless, *the source language and culture are both experienced in the language of the natives, which the ethnographer controls,*

*marginally at best. The final ethnographic report is thus based entirely on field notes and all analysis is undertaken entirely on texts in the ethnographer's language.*

Careful, systematic translation never enters the equation. There are no native texts, no transcriptions of interviews or conversation in the native language — only field notes in the language of the ethnographer<sup>113</sup>.

The experience of the native culture and language act as a stimulus — no matter how intensively the ethnographer participates — and the ethnographer's response is projective in his or her own language/culture (see 1.4 and Werner 1993:25). The life and ways of the natives become mere inkblots to be interpreted by the *ethnographer's psyche*. In the process we may find out more about the quirks of the ethnographer than what interests us most : an understanding of another culture.

The sprinkling of native terms in the ethnographic text is a step in the right direction, though it is still based to a high degree on projections based on the ethnographer's own biases. The reasons are simple : The ethnographer takes a successful first step, but fails to undertake the next step of systematic ethnography *in the native's language*. The translation process remains unsystematic. No intermediate native texts exist.

A strange post-modern critique leads Clifford to deny the most basic humanity of the natives, which lies in their ability to comment *in their native language* on native life as well as on the ethnographer's descriptions of it. He does this by taking Lowie to task for taking native languages seriously in the famous Mead-Lowie et al. debate (1939-1941)<sup>114</sup> on the uses of field languages. Clifford comments :

"Lowie (1940) [was] writing from an older Boasian tradition, more philological in orientation. But this was rear guard action; the point has been generally established that valid research could, in practice, be accomplished on the basis of one or two years 'familiarity with a foreign vernacular" (Clifford 1983:30)<sup>115</sup>.

Clifford is correct if we consider Pidgin ethnographies "valid research." I do not think any human language can be learned well enough for sensitive field work in one year<sup>16</sup>. Clifford contradicts himself in his next sentence. In his view.

"... even though as Lowie suggested, no one would credit a translation of Proust that was based on an equivalent knowledge of French" (Clifford 1983:30-31).

Clifford's statement reiterates the unacceptable position that Boas denounced two generations ago : French literature must be clearly superior to any "primitive" language text.

Yet this double standard is alive in post-modern ethnographic thinking. In this view, to comprehend "primitive culture" learning their language is superfluous or can be accomplished in a few months. Margaret Mead can do it speechless but with her "extraordinary powers of visual analysis" (Clifford 1983:31). She can understand the rules of a game and what she observes with such "great visual acuity" without consulting the natives' in their languages. It is not surprising that Clifford thinks that "we are seeing signs that the privilege given to natural language and, as it were, natural culture, is dissolving" (1983:95); Equally dissolving is the accountability of the ethnographer to produce a defensible account of another culture<sup>17</sup>.

But what is this privilege of natural language ? Human language is the most humanistic power tool that human beings use to talk about their cultural experience and pass much of it on to the next generation. Language is the vehicle for praise, for critique, for raising questions about the *Predicament of Culture* (Clifford 1983). Ultimately, Clifford denies that there is any need for translation. In his book mere casual travelogues can serve as ethnographies, based on reports of lurking, mute travelers<sup>18</sup>.

In the post-modern view it is not clear who "owns" the field notes (Clifford 1983:45). But that is only a problem as long as we speak of



"generalized field notes" and exclude native texts. Traditional field notes are clearly the result of stimulus/projective translation. The natives live their culture and language. The ethnographer records everything in his or her language. There are no native texts to translate. The description goes from native "reality" directly into English text recklessly out of control.

As soon as we separate "field notes" into the Journal (predominantly in the language of the ethnographer), from the verbatim transcriptions of native utterances (interviews or conversations) the problem disappears. A reliable ethnography emerges from the creative interplay of these two documents. That the relation of these two documents to each other is not symmetrical need not concern us here<sup>119,120</sup>.

Without extensive native texts it is impossible to collate definitions (constructed)<sup>121</sup> that explain how native terms are used in native *con-texts* — the *sine qua non* of the Malinowskian and less explicitly Boasian approach to ethnography. It may be old fashioned but if we want ethnographies that resemble native cultures there is no more fundamental approach<sup>122</sup>.

The process of verbatim transcription and translation is time consuming and expensive. It is well worth the accuracy that is based upon the proper understanding of carefully defined native terms or at least concepts that are exemplified within native texts. The fact that human cultures are complex and multiple interpretations are possible make this labor intensive ethnography even more imperative<sup>123</sup>.

Current ideologies in ethnography do not help ethnographic practice. Claiming that all cultural description is fiction invented by the ethnographer (Clifford 1983, Wagner 1975) denies the reality of the native's language and culture. It is a denial of their humanity. It negates the problem as well as the possibility of careful, systematic, translation and ethnography.

Pushed to its logical conclusion it negates the need for ethnographic field work. If all ethnography is "fiction" or is "invented" then why

bother with the inconvenience and indignities of doing field work ?

In the sense in which I use "stimulus translation" in this paper, as an imaginative re-creation of a text in another language/culture system, the "culture as fiction" view of ethnography is correct. But then the ethnography becomes analogous to the Italian folk tale about the "Cock and the Mouse" that Cushing told his Zuni Indian friends. A year later it was retold by a Zuni story teller (Cushing 1901:411-422) in transformed Zuni-ized form. The ethnography becomes a recreation (if not fabrication) of the other culture by fanciful stimulus/projective translation by an ethnographer who experiences the native's culture *without the benefit of language*. Simultaneously s/he is highly articulate in his or her own culture proclaiming the value of his or her description of the culture of the natives. While the ethnographer is presumably "enriching" the fictional literature (verbal culture) of his home culture the verbal culture of the natives is ignored. The asymmetry of this equation is grotesque.

But cultural description as a projective response as the *only* ethnographic alternative can only be maintained by denying the possibility of, or even the need for, controlled translation that transfers cultural knowledge from one culture/language system into another — the ethnographer's — *with some degree of fidelity*<sup>124</sup>.

Ignoring the native language and the translation problem may account for Naroll's (1962) disturbing finding that there is no difference between the quality of ethnographies written by amateurs and professional ethnographers. Since both are based almost entirely, or even exclusively, on stimulus/projective translation with no attempt at controlling the translation process, a convergence toward an unprofessional, common denominator becomes completely predictable<sup>125</sup>.

That this fact has not created a scandal in our profession represents a metascandal and a sad comment in itself on the state of the craft and also the art of ethnography.

### 3. Conclusions

I summarize my arguments on translation by the following graph, or flow chart of the ethnographic translation process.

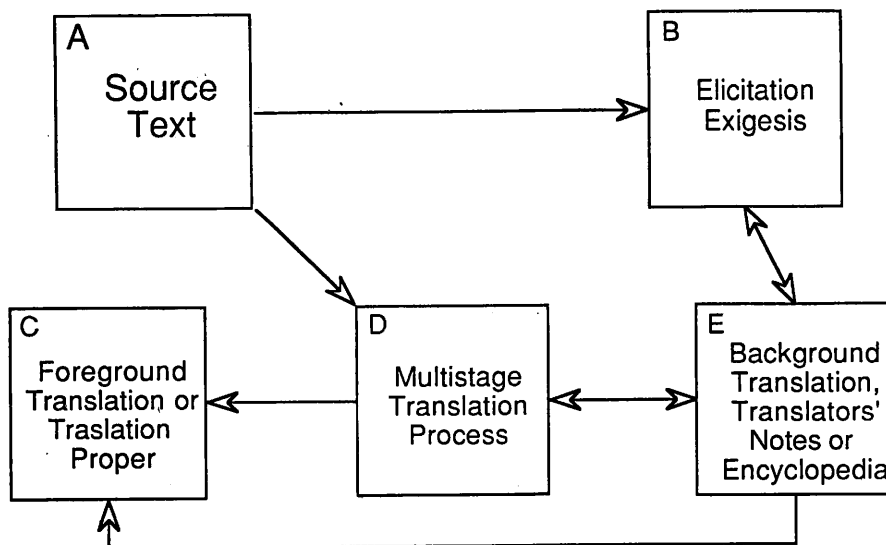


Figure 5  
Steps in Ethnographic Translation

Source text (A) and elicitation (C) contribute to an encyclopaedic background document (D) that is explicit and is used by the readers as a substitute for the cultural knowledge of the native. It aids in the interpretation of the "free" or target language "smooth", "foreground" or "front stage" translation (E) that was created through the multi stage translation process (B).

All translation is localized somewhere between morpheme-by-morpheme translation and stimulus or projective translation. Even in highly controlled multistage translation the final "free" translation requires a degree of creative, culture bound, target language imagination. That is, all "free" translation is culture bound to the target culture. How-

ever, as Figure 3 indicates, there may be an optimal point (or area) of accuracy and acceptable accessibility. If in doubt, it is better to err on the side of authenticity and minimize accessibility. Accessibility over accuracy can be considered seriously only for lay audience.

Ethnographers who eschew reliance on native texts, whose field notes are in the ethnographer's language while experiencing the natives in the context of their own language and culture, create unnecessarily culture bound ethnographies — or sheer fiction, that in final analysis requires no field work at all.

Finally, the legacy of the founders of our profession, Franz Boas and Bronislaw Malinowski, calls for a return to the collection of native texts and to giving the natives a voice in their own ethnographies. First in their native languages and then in careful translations of their texts.

The training of native ethnographers is an important and inevitable by product of this process. They must share the accountability as well as the prestige of publication. We cannot afford to wait until all host cultures of the world have produced their own equivalents to Doctorates in Anthropology.

## References

- Albisetti, C., and A.J. Venturelli, 1962, *Encyclopaedia Bororo : Vocabularios y Etnografia*, Publicacoes do Museo Reginal Dom Bosco.
- Bahr, D., 1992, Translating Papago Legalese, in Swann 1992:257-275.
- Bateson, G., 1932, Social Structure of the Itamul People of the Sepik River, *Oceania* 2:245-291.
- Bateson, G., 1943, Pidgin English and Cross-Cultural Communication, *Transactions of the New York Academy of Sciences* 6:137-141.

- Bateson, G., 1958 (orig. 1936), *Naven : A Survey of the Problems suggested by a Composite Picture of the Culture of a New Guinea Tribe from Three Points of View*, second edition, Stanford University Press.
- Berman, J., 1992, Oolachan-Woman's Robe : Fish, Blankets, Masks, and Meaning in Boas's Kwakw'ala Texts, in Swann 1992:125-162.
- Bernard, H.R., and J. Salinas Pedraza, 1989, *Native Ethnography : A Mexican Indian Describes His Culture*, Sage Publications.
- Berry, J., 1965, Introduction to Malinowski (1965:i-xx).
- Boas, F., 1909, *The Kwakiutl of Vancouver Island*, The Jessup North Pacific Expedition, Memoir of the American Museum of Natural History, vol. V., Stechert.
- Boas, F., [1911] 1966, *Handbook of American Indian Languages*, University of Nebraska Press.
- Boas, F., 1966, *The Mind of Primitive Man*, Macmillan Co.
- Bohannon, L., (Eleanore Smith Bowen), 1954, *Return to Laughter*, Golanz.
- Bohannon, P.J., 1954, Translation : A Problem in Anthropology, *The Listener*, May 13, pp. 815-816.
- Bohannon, P.J., 1973, Rethinking Culture, *Current Anthropology* 14:357-365.
- Bohannon, L., and P.J. Bohannon, 1953, *The Tiv of Central Nigeria*, International African Institute, London.
- Bohannon, L. & P.J. Bohannon, 1969, Source Notebook on Tiv Religion, Human Relations Area File.

- Brown, C., 1992, The Presentation of Translated Texts as Context in Ethnography, Northwestern University term paper.
- Burling, R., 1984, *Learning a Field Language*, University of Michigan Press.
- Chambers, A., and R. Bolton, 1979, *We All Do It, but How ? A Survey of Contemporary Field Note Procedure*, paper presented at the annual meetings of the American Anthropological Association.
- Clifford, J., 1983, *The Predicament of Culture : Twentieth Century Ethnography, Literature and Art*, Harvard University Press.
- Colby, B.N., 1966, Ethnographic Semantics, *Current Anthropology* 7:3-32.
- Colby, B.N., 1973, Comments on Bohannan 1973, *Current Anthropology* 14:366.
- Colby, B.N, and L. Colby,(and Sjas K'ow), 1981, *The Daykeeper : The Life and Discourse of an Ixil Diviner*, Harvard University Press.
- Conklin, H.C., 1962, Lexicographic Treatment of Folk Taxonomies, in *Householder & Soporta* 1962:119-141.
- Crawford, J.M., 1975, *Studies in Southeastern Indian Languages*, University of Georgia Press.
- Cushing, F., 1901, *Zuni Folk Tales*, G.P. Puttnam & Sons.
- Davidian, R.D., 1988, *Learning a New Language : A Creative Guide*, Center for Intercultural Relations, Andrews University.
- Eckert, J.K., 1973, *An Approach to Language Use by Anthropologists*, Department of Anthropology, Northwestern University.

- Duton, T., M. Ross, and D. Tyron (eds.), 1992, *The Language Game : Papers in Memory of Donald C. Leycock*, Pacific Linguistics.
- Edmonson, M.S., 1974, *Sixteenth Century Mexico : The Work of Sahagun*, University of New Mexico Press.
- Evans-Prichard, E.E., 1940, *The Nuer*, The Clarendon Press.
- Evans-Prichard, E.E., 1968, *Social Anthropology : Past and Present since 1900*, Cambridge University Press.
- Farrer, C.R. (and B. Second), 1991, *Living Life Circle : Mescalero Apache Cosmivision*, University of New Mexico Press.
- Fortes, M., 1945, *The Dynamics of Clanship among the Tallensi*, Oxford University Press.
- Franciscan Fathers, 1912, *An Ethnologic Dictionary of the Navajo Language*, Saint Michael's Press.
- Franklin's, K., 1992, On Language Learning Claims of Ethnographers, in Dutton et al 1992:589-597.
- Friedrich, P., 1985, *The Language Parallax*, University of Texas Press.
- Garvin, P., 1970, *Method and Theory in Linguistics*, Mouton.
- Geertz, C., 1973, *The Interpretation of Cultures*, Basic Books.
- Gingerich, W., 1992, Ten Types of Ambiguity in Nahuatl Poetry, or William Epton among the Aztecs, in Swann 1992:356-367.
- Goffman, E., 1959, *The Presentation of Self in Everyday Life*, Doubleday Anchor.

- Gudschinski, S.C., 1967, *How to Learn an Unwritten Language*, Holt, Rinehart and Wintston.
- Hall, E.T., 1959, *The Silent Language*, Doubleday.
- Hill, J.H., and B. Mannheim, 1992, Language and World View, in Siegel et al 1992:381-406.
- Householder, F.W., and S. Soporta, eds., 1962, *Problems in Lexicography*, Indiana Research Center in Anthropology, Folklore, and Linguistics, Publication 21.
- Hymes, D., 1970, Linguistic Method in Ethnography : Its development in the United States, in Garvin 1970.
- Jacobs, M., 1972, Areal Spread of Indian Oral Genre Features in the Northwest States, *Journal of the Folklore Institute* 9:10-17.
- Kinkade, M.D., 1992, Translating Pentlatch, In Swann 1992:163-175.
- Kluckhohn, C., 1949, *Mirror for Man : The Relation of Anthropology to Modern Life*, McGraw-Hill.
- Krupat, A., 1992, On the Translation of Native American Song and Story : A Theorized History, in Swann 1992:3-32.
- Larson, D.N., and W.A. Smalley, 1972, *Becoming Bilingual : A Guide to Language Learning*, William Carrey Library.
- Longacre, R.E., 1958, Items in Context : Their Bearing on Translation Theory, *Language* 34:158-194.
- Leach, E., 1954, *Political Systems of Highland Burma*, Beacon Press.
- Levi-Strauss, C., 1963, *The Raw and the Cooked*, Harper Torchbooks.



- Lowie, R., 1940, Native Languages as Ethnographic Tools, *American Anthropologist* 42:81-89.
- Lowie, R., 1935, *The Crow Indians*, Holt, Rinehart & Winston.
- Lowie, R., 1945, A Case of Bilingualism, *Word* 1:249-259.
- Malinowski, B., 1922, *Argonauts of the Western Pacific*, Routledge & Kegan Paul.
- Malinowski, B., 1935, *Coral Gardens and Their Magic : Account of Native Enterprise and Adventure in the Archipelagoes of Melanesian New Guinea*, Dutton.
- Malinowski, B., 1965, *Coral Gardens and Their Magic : Account of Native Enterprise and Adventure in the Archipelagoes of Melanesian New Guinea*, Northwestern University Press.
- Malinowski, B., 1967, *A Diary in the Strict Sense of the Term*, Harcourt Brace.
- Mead, M., 1939, Native Languages as Fieldwork Tool, *American Anthropologist* 41:189-205.
- Moore, H.T., 1922, Further Data Concerning Sex Differences, *Journal of Abnormal and Social Psychology* 4:210-214.
- Nadel, S.F., 1951, *The Foundations of Social Anthropology*, Cohen and West.
- Naroll, R., 1962, *Data Quality Control : A New Research Technique*, Free Press.
- Nida, E., 1957, *Learning a Foreign Language : A Handbook Prepared Especially for Missionaries*, Friendship Press.

Nida, E., 1964, *Toward a Science of Translating*, E.J. Brill.

Nida, E., 1975, *Language Structure and Translation*, Stanford University Press.

Nielson, K., and A. Nesheim, 1962, *Lapiske Ordbok-Lap Dictionary*, Volume 4. (systematic volume), Universitets Forlaget, Oslo.

Owusu, M., 1978, Ethnography of Africa : The Usefulness of the Useless, AA 80:310-334.

Paredes, A, 1977, On Ethnographic Work among Minority Groups : A Folklorist's Perspective, *New Scholar* 6:1-32.

Pinxten, R., I. van Dooren, and F. Harvey, 1983, *Anthropology of Space : Explorations into the Natural Philosophy and Semantics of the Navajo*, University of Pennsylvania Press.

Richards, A.I., 1939, *Land, Labor, and Diet in Northern Rhodesia*, Oxford University Press.

Rohner, R.P., 1975, *They Love Me, They Love Me Not : A Worldwide Study of the Effects of Parental Acceptance and Rejection*, HRAF Press.

Salinas Pedraza, J. and H.R. Bernard, 1978, *Rc Hnychnyu : The Otomi, Volume 1. : Geography and Fauna*, The University of New Mexico Press.

Sapir, E., (Mandelbaum, D.G., ed.), 1963, *Selected Writings of Edward Sapir in Language, Culture, and Personality*, University of California Press.

Sapir, E. and H. Hoijer, 1942, *Navaho Texts*, Linguistic Society of America.

- Schneider, D.M., 1968, *American Kinship : A Cultural Account*, Prentice Hall.
- Senft, G., 1986, *Kilivila-The Language of the Trobriand Islanders*, Moutont Grammar Library 3.
- Siebert, F.T., 1975, Resurrecting Virginian Algonquian from the Dead, in Crawford 1975.
- Siegel, B.J., A.R. Beals, and S.A. Tyler, 1992, *Annual Review of Anthropology*, Annual Reviews.
- Starchey, 1612, *The History of Travaile into Virginia Britannia*, in Swann 1992:xv.
- Swann, B., 1992a, *On the Translation of Native American Literatures*, Smithsonian Institution Press.
- Swann, B., 1992b, Introduction, in Swann 1992a:xii-xx.
- Voegelin, C.F., and F.M. Voegelin, 1967, Anthropological Linguistics and Translation, in *To Honor Jacobson* 1967:2159-2190.
- von Uexkuel, J.J., 1928, *Theoretische Biologie*, Gebrueder Paetel.
- Wagner, R., 1975, *The Invention of Culture*, Prentice-Hall.
- Ward & Werner, 1985, Difference and Dissonance in Ethnographic Data, *Communication and Cognition* 17.2/3:91-115.
- Werner, O., 1963, A Typical Comparison of Four Trader Navaho Speakers, Indiana University Dissertation.
- Werner, O., 1993, On Translation, manuscript.

- Werner, O. and K.Y. Begishe, 1975, The Taxonomic Aspect of the Navajo Universe, in Congreso Internacional de Americanistas, *Linguistica e Indigenismo Moderno de America*, Volume 5., Lima, Peru, pp. 107-164.
- Werner, O., A. Manning, and K.Y. Begishe, 1983, A Taxonomic View of the Traditional Navajo Universe, W. Sturdevant, (ed). *Handbook of North American Indians*, Volume 10:579-591.
- Werner, O., G.M. Schoepfle, et al., 1987, *Systematic Fieldwork*. Volume 1. *Foundations of Ethnography and Interviewing*, Volume 2.: *Ethnographic Analysis and Data Management*, Sage Publications.
- White, W.F., 1943, *Streetcorner Society*, University of Chicago Press.
- Whorf, B.L. (Carroll, J.B.,ed), 1956, *Language, Thought, and Reality : Selected Writings of Benjamin Lee Whorf*. MIT Press 1956.
- Young, R.W, and W. Morgan, 1942, *The Navaho Language : The Elements of Navaho Grammar with a Dictionary in Two Parts Containing Basic Vocabularies of the Navajo and English*, Education Division, United States Indian Service.
- Young, R.W, and W. Morgan, 1987, *The Navajo Language : A Grammar and Colloquial Dictionary*, University of New Mexico Press.
- Young, R.W, and W. Morgan, with the assistance of S. Midgette, 1992, *Analytical Lexicon of Navajo*, University of New Mexico Press.

## Notes

1. This paper has had several ancestral forms. The first was a presentation in a seminar on the philosophy of science at Northwestern University (The CISST seminar) in February 1993. I

presented a somewhat improved version in the Linguistics Department at Northwestern in April 1993. Next were two versions at a colloquium and in an open seminar at the University of Gent, Belgium. Finally, I presented a shorter version at a conference at the Janus Pannonius University in Pécs, Hungary, entitled "The Self, the Other and the Foreign in Anthropology" on November 13, 1993. All of these papers owe much to the seminars on translation I taught at Northwestern in 1990 and 1992 and the students who participated. I am specifically grateful for ideas from Mari Olsen, Cheryl Brown, and Julia Sheurr. Several colleagues have read various drafts and commented, among these I was particularly grateful for comments by Donald T. Campbell, Barbara Frankel, Phil Bock, Christina von Nolken, Kostas Kazazis, Bob Launay, Bill Nichols, Dan Strauss, Rik Pinxten and many others.

3. "Approximation" in both senses of getting closer and asymptotically getting to know better and better without ever reaching "total" knowledge, which may be inherently impossible. The severity of the problem of translation is underlined by estimates of the number of human languages on this earth that range from a couple of thousand to over five thousand. Beyond the less than half dozen world languages with hundreds of millions of speakers lies the universe of thousands of small languages that almost by default are the domain of anthropology and ethnography.
4. Some modern variants of ethnographic critiques (e.g., Clifford 1983:95) question the dependence of ethnography on language and on translation by implication.
5. This is not the place to discuss the shortcomings of Boas's and Malinowski's work.
6. In view of what has been said in recent years about ethnography it is important to remember that I view it as a description — first

and foremost.

Some may accuse me that this is "butterfly collecting." My answer is that we are or should be still at the natural history stage of our science and have not yet learned the best ways to collect our "butterflies".

To what extent it is a "fabrication" by the ethnographer depends on the quality of the ethnographer's work. First, I hope to show the importance of taking the native language and the translation problem seriously, and second, on doing something about it.

To some, my argument may give the appearance of beating a dead horse. However, ethnographers need to be reminded that taking language and translation seriously is neither self evident, nor is it to be taken lightly, nor does past practice provide a source of sanguine complacency.

The more seriously ethnographers consider the implications of language and the translation process, the more they approximate the other culture. The chances of gross ethnocentric and misleading interpretations decrease.

I hope to show later how the notion of "invention of culture" in ethnography is based on a flawed ethnographic methodology that neglects systematic translation, or even flaunts its absence.

7. Also called "textless translation."
8. Also called "texted translation."
9. This "movement" is not necessarily explicit. The strength of multi-stage translation is that it makes this process explicit (see below).
10. Malinowski's ethnography focuses a lot of energy on his three-step translation process : (1) Identify the general context of the situation in which the word is used.(2) Give the approximate English translation label. (3) Redefine that label through fuller paraphrase, which is related to the reader's knowledge of how land is cultivated in the Trobriands (Brown 1992:8). This

procedure could be viewed as a precursor of multi-stage-translation although it also includes the creation of a background document.

11. I am borrowing these terms freely from Goffman's (1959) "front stage" and "back stage" behavior. I use "front stage," "up front," "foreground translation" and "back stage," "background," and "back up translation" interchangeably.
12. My preferred usage is "front stage translation" for a translation that approximates the length of the original, and "background translation" for the long explanatory, encyclopaedic text.
13. There are many good reasons for selecting Navajo — A Native American Indian language — in addition to my familiarity with this language and culture. The main reason is that the architecture of the Navajo language, and the "strangeness" of Navajo culture maximize the cultural and language gap and thus highlight the translation problem more than more closely related languages or cultures could.
14. This example appears in Young & Morgan 1987:185.
15. Thus words can be translated by finding near synonyms in the target language — I call this Front Stage Translation. Most bi-lingual dictionaries follow this procedure. With culture-bound complex concepts, a better approach consists of using folk-definitions (in the native language) — I call this Background Translation (more below).  
Only in the case of sentences can a translator provide "free" or "smooth" translations. However, care must be taken — if the culture gap is great — that the "translation labels" used (Front Stage Translation) in any "freely" translated target language sentence are sufficiently explained by translator's notes or a background (translation) encyclopaedia. Otherwise culture bound, cross language, near synonyms can make the target language

sentence quite misleading.

16. Longacre (1958) suggests that the longer the text the easier it is to translate it.
17. The Navajo verb mode-aspect system is so closely intertwined with the subject marker that for the sake of this exercise and brevity there is nothing to be gained from breaking down this complex morphology any further.
18. This example is taken from Young & Morgan 1987:620.
19. Many more or less fanciful "free" translations of this sentence are possible. The "full" spirit of the Navajo original remains elusive, except for the multi stage translation process that shows how this sentence moves from the original to the "free" translations (ix), (x), (xi), and (xii). Ultimately, fidelity, accuracy of translation, and accessibility can be maintained only with side by side analysis showing the reader the entire multi-stage translation process.
20. Of course Boas used and demanded that his linguistic anthropology students use interlinear (at its best morpheme-by- morpheme) and free translation.
21. Several of the authors in Swann (1992a) recommend this procedure in one way or another. It is the most effective way of showing what "liberties" have been taken with the native text.
22. The reader can judge the adequacy of my editorial changes and comments on this text for her/him/self. Berman's restudy of a badly translated text by Boas is also instructive (Berman 1992).
23. In this example Malinowski (1935:194) talks about a repayment of yams. He starts with a word for word (rather than a morpheme-by-morpheme) translation which may be due to the unavailability of a Kilivila (Trobriand) grammar. He then offers a free transla-



tion not interlinearly, but separately following the original text and the literal translation. This translation appears below. It is wordy (more on that later) and therefore I have provided a free translation of my own that stays closer to the original text.

In the illustration BM stands for Malinowski's texts, OW for my translations — I have also added numbers to keep track of changes in word order :

- (xiii) Lowa(1) mina-Wakayse(2),  
 BM yesterday(1) people (a village)(2),  
 OW Yesterday(1) [it was the] Wakayse-people(2)  
 Yesterday the Wakayse-people [repaid them];
- (xiv) Lagayla(1) mine-Kabwaku(2) i-mapu-si(3) iwokwo(4);  
 MB today(1) people (a village)(2) they repay(3) he is over(4);  
 OS today(1) [it was the] Kabwalu-people(2) they repai[d  
 it/them](3) it [was] done (4);  
 Today the Kabwalu-people finished repaying them;
- (xv) Tuwayla(1) i-keula-si(2) kala mata(3).  
 MB still(1) they transport(2) his eyes(3),  
 OW still(1) they bring it/them(2) in excess(3),  
 Still they brought more of them.
- (xvi) i-sakay-se(1) mina-Wakayse(2).  
 BM they give(1) people (a village)(2).  
 OW They gave it/them(1) Wakayse-people(2).  
 They gave them [to the] Wakayse-people.

Now my complete free translation :

- (xvii)  
 OW Yesterday the Wakayse-people [repaid],  
 Today the Kabwalu-people finished repaying them;  
 Still they brought more of them,  
 They gave them to the Wakayse-people.

Malinowski's free translation follows (I provided the line breaks to follow the presentation of the sentences above) :

(xviii)

BM Yesterday the people of Wakayse brought the yams.  
Today the people of Kabwaku repaid them in full, and  
over and above they brought the excess contribution and  
presented it to the people of Wakayse.

The translation of Malinowski is verbose. The original is terse, for the native speakers the details are "self evident" and understood. His embellished long translation may be viewed as a combination of Front Stage Translation and translator's notes (or the background encyclopaedia). I prefer to give the explanation in translator's notes to preserve the stylistic terseness of the original. Nevertheless I had to introduce the notion of repayment (line 1.) which is implied only by line 2. in the original. My translation fails to mention the excess of the contribution. This may be an important omission.

Malinowski's free translation tries to combine foreground or front stage translation and background or back stage translation, creating an example of a stimulus/projective translation in the process. The native text stimulated, or more appropriately Malinowski's knowledge of the native culture stimulated his verbose response. This example seems to imply that there may be different types of stimulus/projective translation. This one is based on Malinowski's profound knowledge of Trobriand culture, other responses may range from a little knowledge to a total ignorance of the native culture. This translation then is a mixture of Trobriand culture and Malinowski's interpretation of it, including his assessment of how much background an English speaking reader may need.

Similarly in a recent reanalysis of one of Boas' Pentlach (Pentlach is a North American, Northwest coast Native American language) texts Kinkade observes that "... the most striking difference between the two versions stems from a lack of laconicism in the

German version. Jackobs' feature 19 [out of 21 classes of features found in Northwest myths and legends] notes that "...all the evidence points to an extreme of laconicism in depiction of action, movement, travel, feeling, relationships of personalities ..." (Kinkade 1992:172 quoting Jacobs 1972:16). This example and the above example from the Trobriands are instances of what E.T. Hall (1959) calls "high context" communication that inherently needs to be less explicit than "low context" communication. Ethnographic translation should attempt to preserve the laconicism of the original in the foreground version. However, a non native ethnographic audience/reader needs the source cultural context of the text. The necessary high context for terse translations can, of course, be provided only by copious translator's notes or a background encyclopaedia. A background encyclopaedia or extensive translator's notes can prevent, or at least ameliorate, the most blatant fabrication through stimulus/projective translation based on misconception or ignorance.

24. Bill Nichols pointed out to me that the shortest verse in the Bible "And Jesus wept," is significant because of its terseness that a target language version must preserve (personal communication). However it should be noted that Bible or Literary translation is different from ethnographic translation. Somehow the ethnographer must provide the context even for the shortest verse of a Bible-like document, but it may be done most effectively by a background encyclopaedia or copious translator's notes. I am grateful to Bill for convincing me that "front stage" (foreground) and "back stage (background) translation complement each other and both are needed by the ethnographer and her or his readers.
25. The front stage can be seen as a textual "figure," against the background encyclopaedia or translator's notes providing an ethnographically explicit textual "ground"
26. This term was suggested in discussion with Rik Pinxten at a colloquium in Gent, Belgium in the fall of 1993.

27. A classic example of stimulus/projective translation is the Italian fairy tale that Frank Cushing told his Zuni friends and then "collected" in Zuni-ized form a few years later (Cushing 1901). An Italian folk tale made into a Zuni folk tale without the benefit of a texted translation is precisely the kind of re-creation that the notion of stimulus/projective translation tries to capture. An extreme form of stimulus/projective translation is the case all Navajo ethnographers had occasion to observe. In a heated political discussion an old Medicine Man gives a 20 minute impassioned speech in forceful Navajo. After he is finished the interpreter gets up and states simply, "He says no."
28. I am grateful to Mari Broman Olsen for this example which she presented in the 1990 seminar on translation. I edited her version slightly. The other poems are my own and I take all responsibility for them.
29. The following examples are experiments. I have no pretensions of being a poet or concerning the value of my poetry — even as a translator.
30. This may be mostly due to my feeling awkward about "das mitlere Alter." My colloquial German is just not sufficiently up to date.
31. The experiment also prompted this response  
     The trouble with the verse of Nash  
     is that in translation it won't wash.  
 Of course this is not the poet's fault.
32. I would hesitate to title this version "Crossing the Border." A more appropriate title may be "Old Age" or some variation on that. Stimulus translation or projective translation is at best a variation on a theme that is loosely linked to the original. At the same time it is a creation or performance in its own right — a new text. But because *all translation* consists to some degree of

stimulus translation (as I demonstrated with multi-stage translation) this type of transmutation must remain, even though it may be a remote approximation of the source language original, within the concept of translation. Only the *degree* to which a text's translation may be stimulus or projective translation does vary. The separation of "true" translation from a translation by transmutation was suggested in the Gent Seminar mentioned in footnote 26. But since all translation is to some degree "transmutation" (see 1.3 on Multi stage translation) it is best kept as one extreme form of translation. On the other hand, of course, stimulus translation is not that much more extreme than morpheme-by-morpheme translation — the other pole of translation.

33. An analogy may help. A cubist portrait of, for example, a woman, may represent great art. However, no one would expect to recognize her based on this portrait. A good ethnography should be more analogous to a photograph. The natives and the readers should be able to recognize the culture depicted in the ethnography.
34. There may be four related reasons for this :
- First, we are all one species of *Homo sapiens sapiens*. Through our common genetic makeup we bring the same predisposition for human language with us.
- Two, all human beings have an innate capacity for *human* language. This capacity is related to point 1.
- Three, human languages are fundamentally similar in their deep structure. This is why we can translate and learn languages distant from our mother tongues.
- And four, all humans live in *Merkwelten* — perceptual worlds — that are very similar.
- Merkwelten* is the plural of *Merkwelt* (von Uexkuel 1928). This concept represents that aspect of the perceptual world of an organism (such as a human being) that it is capable of noticing or taking into account. *Merkwelt* can then be contrasted with

*Wirkwelt*, that aspect of the world that an organism is capable of affecting.

This discussion presupposes a weak version of the Linguistic Relativity Principle of Whorf (1956) and Sapir (1963). That is, the language a human being speaks predisposes toward a certain way of thinking but does not determine thought.

35. Different human languages may categorize the continuum of experience somewhat differently, but there remain the similarities in human sense experience (I am assuming that the similarities in human perception are greater than the differences. Such an assumption becomes much more problematic across species). There exists a considerable overlap even between unrelated languages or translation would be impossible.

Relatedness or unrelatedness of two languages represents probably the wrong criterion for judging conceptual overlaps between them. Much more important is the fact that the two languages share the same culture area. The very fact that vastly different languages (e.g., the West European languages and Hungarian) can share a common culture, and that such languages can easily adapt to a near common culture speaks for the flexibility of human languages. The adaptation does not have to take place in one generation. It is clear that any language is capable of entertaining any idea, no matter how abstract and outlandish. This is another reason for the intertranslatability of languages.

Human beings see the same spectrum, but uniformly fail to see electromagnetic rays beyond red and past violet. Human language may have few or many color terms but only within these limits : there exists no color terms for infra-red and ultra-violet in any language. Similarly, we cannot hear sound much below 10 and only a few can hear much above 15,000 cycles per second. There exists no musical notation for very low frequencies and very high ultra sound. These "sounds" do not even qualify for "noise" because we cannot hear them.

The empirical evidence is overwhelming : we have so far failed at interspecies communication, but have never encountered a

human language into which, for example, the Bible could not be translated.

36. Arguably, because of the great distance of the New World cultures and languages from the cradle of *sapiens* humanity in East Africa, we would expect Native American Indian languages to be most different from Old World languages. Yet Cortez and his *conquistadores*, or Pizarro and his comrades, and their interpreters, had relatively little difficulty learning Nahuatl, Quechua, or Spanish respectively and translate in and out of these languages (e.g., Fr. Bernardino de Sahagún's Aztec ethnographies, Edmondson 1974). Of course, we know very little about the quality of these translations. However, within a generation (or two) there came into existence a talented cadre of bilingual interpreters. While Native American Indian languages are formidable, ethnographers and folklorists have succeeded in making Native American Indian literature accessible, for example, in English (see Swann 1992).
37. On a more formal level, the Ethnoscience branch of cultural anthropology claims the universality of two relations between words or phrases. The first relation is called taxonomic (or T), is the hierarchic relation of *genus* to *species*. The most common form the taxonomic T relation takes in English is "A is a (kind of) B" (where A is species and B is genus; and the parenthetical expression is optional). In Navajo the most common form is "A B át'é," etc. The relation T derives from folk taxonomies. The relations M from componential analyses. There are, of course, other ways of deriving these two universal lexical/semantic relation (see Werner, Schoepfle et al. 1987). The second relation of *modification* (or M), which by adding modifiers (increasing intension) constricts the referent range of a naming unit (decreases extension). For example, a red house is a kind of house. The modifier "red" reduces the referent range of the genus "house" exclusively to the red members of the set. The implications for translation are far reaching. The universality

of the taxonomic and modification relationship entails the universality of Aristotelian definitions.

38. We can rewrite this in formulaic form using T for taxonomy and M for modification, the term (A) for *definiendum*, (B) for *genus*, and {C} for a set of *differentiae*.

(ii) (A) T ((B) M {C})

or stated more explicitly, "(A) is a kind of (B) that is modified by set {C}." Where "A is a kind of B" is one of a few possible manifestations of the taxonomic relation T in English (see footnote 29), and "B is modified by {C}" (where C is usually a set of attributes, simple or complex) is the English version of M. From this it follows that if we have a term in a source language  $L_1$  such that

(iii)  $(A_1) T ((B_1) M \{C_1\})$

then there also exists a similar expression in the target language  $L_2$  such that

(iv)  $(A_2) T ((B_2) M \{C_2\})$

for any  $A_2$ . This fact, in turn, implies that there is always some appropriate genus  $B_2$  (or a *set of genera*, see definition of the Tiv word *tsav*) and a set of attributes {C<sub>2</sub>} in  $L_2$ , such that the following definition can be also constructed :

(v)  $(A_1) T ((B_2) M \{C_2\})$

39. I cannot stress sufficiently the point which will become clearer with the Tiv definition of the concept *tsav* that ideally the encyclopaedic definition should be first elicited in the native language and the encyclopaedic definition in the target language should be constructed/translated second.
40. It is important not to confuse "translation label" or gloss for an appropriate definition in the other language. For example, the Navajo word *nahaghá* is often "translated" — read glossed — as "religion," while *nahaghá* seems to refer more appropriately to Navajo ceremonialism, for example *nahaghá nitsaatgíí* "big nahaghá" refers to the set of long Navajo ceremonies that last nine



nights. The gloss "religion" for *nahaghá* is misleading because of the associations it precipitates in its semantic field. Authors/ethnographers often refer to *nahaghá* as "religion" as a kind of front stage shorthand. Unfortunately, such short cuts, as misleading as they are, are difficult to avoid with a concept that recurs with some regularity in an ethnography (I am grateful to Kostas Kazazis for this insight). The alternative is, of course, to retain the native term as its own gloss, so to speak. The following example of the Bohannans's use of the Tiv word *tsav* does just that. After deciding to use *tsav* instead of a shorthand gloss the Bohannans then had to build up an new set of associations for the concept that is reflected in our constructed definition of the Tiv word (see Figure 2.)

41. I am using "scare quotes" because, of course, he does translate the term. However, he does not use a Front Stage Translation, but instead gives the reader a Background Translation of *tsav* exclusively.
42. I am grateful to Cheryl Brown (1992) for compiling this, as we call it, "constructed" definition of *tsav* from the Bohannans's (1953) monograph.
43. In Bohannan & Bohannan (1969) Source Notebook on Tiv Religion, the Bohannans use an entire volume (II. 288 pages) for discussing (defining) *Tsav*, unfortunately all of it in English.
44. We constructed the formalization of Bohannan's background translation as follows: every time he mentions *tsav* in his ethnography a reader should keep the definition (below) in mind. Cheryl Brown systematically collected all occurrences of *tsav* and constructed the systematized definition that appears in Figure 2.
45. The answer is at least as old as the introduction of taxonomies into ethnographies. Conklin (1962) argued against the confusion of *full fledged definitions* (Background translations) and *transla-*

*tion labels* (Front Stage Translations).

46. We could, of course, translate *tsav* as some sort of power, but Figure 3. demonstrates clearly the strength of constructed definitions and how the gloss "power" would be misleading indeed.
47. It is interesting to note in this context that bilingual dictionaries are almost devoid of definitions. They usually present only synonymous words or phrases exclusively. That this is possible even between languages such as Navajo and English is astonishing and further evidence for the conceptual overlap between human languages.
48. Such Background Translation is precisely what its name implies, a background document guarding against too facile interpretations of a foregrounded translation that by necessity must use "superficial" translation labels. I am grateful to Kostas Kazazis for this insight. However, he did not suggest the terminology I am using and should not be held responsible for it. Such responsibility rests entirely with me.  
The use of Background Translation is crucial when we are dealing with languages and cultures that are very different from our own.
49. The articles in a recent book on the translation of Native American literature (Swann 1992) bristle with evaluative statements. Terms such as "mistranslation," "accuracy," "better," "good," "quality," "authenticity," "fidelity," and "accessibility," abound. The importance of the evaluation of translation is sounded already in the introduction by Swann (1992:xv) who quotes Siebert's remarks on William Strachey's Algonquian translations from his early 17th century book (Strachey 1612). His mistranslations range from "minor deviations to unequivocal howlers" (Siebert 1975:292)

50. It is worth while recalling Robert Frost again, "What gets lost in translation is the poetry."

51. Dale Kinkade evaluates one of Franz Boas' Pentlach texts in which he "did embellish the German version of the Northwest [coast] texts, presumably to make them more acceptable [as folk art] to his German audience" (Kinkade 1992:165). This kind of embellishment, considered here negatively, is found, for example, in the Zuni translations of Frank Cushing.

Several of such documents originate from the turn of the century when adjectives such as "primitive" and "savage" were freely used as technical terms even within professional anthropology. Boas, Cushing, and others, saw the need for creating "respect," "appreciation," etc., for the literary traditions of Native Americans. Their embellishments mirror, if not parody, their perception of the literary styles of the day.

From my perspective "embellishment" represents stimulus/projective translation for making a translation accessible at the expense of authenticity. Authenticity always lies close to the pole of morpheme-by-morpheme translation and appropriate terseness (Figure 1.) "Embellishment" veers in the other direction of unbridled stimulus translation.

Boas's text is particularly vulnerable on this point since he "heard the texts in Chinook Jargon and translated them *directly* into German, without ever preserving the Chinook Jargon version" (Kinkade 1992:165, emphasis added). (The original story was in Pentlach, a North American Northwest coast language. The translation went through three languages : Pentlach, Chinook Jargon, and German. Though Kinkade does not mention it explicitly there was an interpreter at one point and English could have easily been the fourth language to confuse the equation). While it is true that stimulus translation cannot be avoided in any "free" translation (see 1.2 Multi Stage Translation, above) it is clear that the more, by nature and necessity, the ethnographer's biases are projected by stimulus translation into the text the lesser their authenticity. The fact that no source language text was used

further underlines the projective nature of this translation.

This, unfortunately, may be also the case with some recent attempts at introducing line, pause, meter, and other performance features into the translation. These are the "embellishments" of our era. The introduction of such "prosodic" features is an embellishment, that tends to view Native American Literature as poetry in the native language and in English translation. Friedrich (1985) is correct in his assessment that linguistic relativity is most prevalent in the poetics of a language. When we introduce the poetics of the *target* language into the translation we, by necessity, move further away from authenticity to perhaps greater accessibility and a much greater proportion of stimulus/projective translation.

52. In evaluating a translation the aesthetic dimension of the target version (the embellishments necessary for accessibility) is much easier to evaluate than the authenticity or fidelity to the original language and culture. In order to do that the evaluator must be steeped in the source culture and languages as well as in the target culture and language. Much of the aesthetics of the source version can be transferred authentically into the target language only by way of translator's notes or their Background Translation equivalents.
- The extreme form of my argument is reflected by the translation of poetry. Either we accept Robert Frost's statement that what is lost in translation is the poetry or we accept that to translate a poem is to write another poem. In the Frost case we have authenticity, which may be enhanced with translator's notes, in the second case we have problematic stimulus/projective translations : the original source language poem is the stimulus to a projective response that culminates in the creation of another poem in the target language.
53. Several authors in Swann's (1992) edited volume call for such a presentation of the entire translation process (e.g., Bahr 1992, Gingerich 1992, Berman 1992, and others).

54. Note the plural "translations."
55. These may include among others, institutions, beliefs, values, social organization, social control, customs, etc.
56. Kluckhohn (1949) said it well "in some way no human being is like any other human being, in some way some human beings are like some other human beings, and in some way all human beings are like every other human being." For an elaboration of this view of culture and cultural knowledge see Werner, Schoepfle, et al. 1987.1 :96-100. It is notable that in this view there are no sub-cultures. Every human group has a unique culture that may be more or less similar to other groups. A further corollary is that every human being must be viewed as multi-cultural, or that every social context requires its own set of cultural knowledge.
57. In *Systematic Fieldwork* we start with this point of view adding our own theoretical notions concerning ethnography. Our (Werner, Schoepfle, et al. 1987) two volumes are based on the notion that the M (modification) and T (taxonomic) relations provide a rich enough structure and are adequate for creating a theory of ethnography. This theory's goal is to select from available alternatives those that are methodologically and epistemologically justifiable and lead to reliable results and can be subsumed in the MT theoretical schema. Translation represents an important application of this schema (see especially Volume 1., pages 354-379). To the best of my knowledge ours is the only ethnographic methods book that deals systematically with the problem of ethnographic translation.  
Here we cannot go into detail but the view of translation I present in these pages is completely compatible with the MT schema (see section 1.5). Finally, I see a theory of ethnography as playing an analogous role in the social sciences as measurement theory does in physics and related sciences.  
"The ethnographer's task includes collecting data in the language of one's consultants and producing an ethnographic report in the

language of the reader of the report."

"Traditionally, ethnographers started translating the moment they arrived in the field, and ethnographers still do the same today. However, we advocate postponing formal translation until many, or most lexical/semantic fields [in the source culture] have been worked out (Werner, Schoepfle, et al 1987:354).

Stated another way, the ethnographer should not put too much faith in his or her *translation labels* (Conklin 1962), especially during early parts of fieldwork. Translation labels are the first rough and ready equivalents for native terms. Their only use should be to function as "handles" to facilitate further analysis. These labels acquire ethnographic standing only after the approximations are expanded through full fledged definitions, that is, confirmed through lexical/semantic analysis.

Such healthy distrust of early word or phrase equivalents should lead inevitably to extensive encyclopaedic work before progressing beyond the set of provisional "translation labels".

In spirit we are with the Bohannans (1953) and his definition of *tsav* (Figure 2.). In practice we would prefer, first, definitions of key terms *in the native language* and only then translation as a second step. The Bohannans do not show us their first step.

58. It is interesting that Malinowski is sometimes taken to task (e.g. Clifford 1983) because he never wrote the definitive Trobriand monograph. Clifford's fallacy lies in the fact of seeing ethnography as "fiction" rather than an encyclopaedia. To me seeing ethnography as encyclopaedic implies that Malinowski "understood" the limitations of his ethnography. If we conceive of ethnography as essentially encyclopaedic then it follows that the ethnographer/encyclopaediographer's job is "never done." There exist no definitive monographs, the supplements have to arrive with annual regularity (e.g., the *Encyclopaedia Britannica*).
59. Native texts can be viewed as equivalent to encyclopaedic definitions in context, especially if they are collated into constructed definitions as I did in the case of the Tiv word *tsav*.

However, the construction of definitions is, at least first, for the benefit of the ethnographic analyst and not the reader. The presence of extensive native texts is primary. Even without collation into definitions these texts represent background documents anchoring ethnographic observation, interpretation, etc., within the lexical frames that represent the realities of the native's language.

60. There are notable exceptions — not counting linguistic anthropologists such as Edward Sapir — Paul Radin (who preferred near word-for-word translations), Robert Lowie, and others. Most of them American Indianists. Africanists never seemed to have warmed up to the idea of collecting native texts. I do not have sufficient information on other parts of the world. Starting with Shagún an amazing number of more or less amateur ethnographers were priests, Father Berard Haile among the Navajo, Father Sebastian Englert on Easter Island, The Dominicans Albisetti and Venturelli (1962) who wrote the *Encyclopaedia Broro*, and others. All of these had life time exposure to the culture of the natives and were anything but *hit-and-run ethnographers*.
61. Malinowski's diaries (1967) make one believe that while he evaluated "informants" as "excellent" or "poor", he never trusted native capabilities sufficiently to think of the possibility of training native researchers. His diaries seem quite explicit though one can read more into them than is warranted. For example, I do not know how to say "nigger" in Polish (the language of the diaries) and do not think there is an equivalent in Polish to the heavy derogatory connotations of the English term. More telling is his reaction to the native elder who takes issue with his using "rough language" in the company of native women (1967).
62. In Boas' case we should probably count Mrs. Deloria in this category as well.

63. For example, Salinas & Bernard (1978), Bernard & Salinas (1989), Werner & Begishe (1975), Werner et al 1983, Colby and Colby (1981), Pinxten et al. (1983), Young and Morgan (1942, 1987, 1992), Farrer & Second (1991) and a few others. It is interesting to note that a majority of these men and women had a linguistic bent or are anthropological linguists.
64. The grant support structure of ethnography in the United States is rarely flexible enough to provide funds for training long term native collaborators (as contrasted with temporary consultants) or longer than one year stays in the field. Longer support periods may encourage more natives to seek ethnographic training.
65. Berman continues," Literature is one of the ways people talk about their experience. We may no longer agree that texts without significant commentary or annotation, like Boas's, are terribly useful. Still, long after Boas and George Hunt and the Kwagul they talked to are gone, we have some words that were said by someone, instead of a record only of what Boas thought those words might have meant" (Berman 1992:157).
66. Boas mentions casual visitors and should have included ethnographers who do not collect native texts.
67. ..."and what no layman, however conversant with the culture, can perceive is its basic structure. This structure cannot be seen. It is a set of abstractions, each of which, though derived, it is true, from the analysis of behavior, is fundamentally an imaginative construct of the anthropologist himself." (Evans Prichard 1968:51, emphasis Owusu's 1978:316-17). The natives are just too dumb. For a more balanced view see Schneider 1968:vi). In my own view there is no ethnographic concept that cannot be explained to the native if one speaks their languages with sufficient expertise. Evans-Prichard also seems to feel that the quality of ethnography and the inconvenience of the ethnographer's suffering are somehow related (Evans-Prichard 1940). It is worthwhile to quote



this remarkable passage in full : "A man must judge his labours by the obstacle he has overcome and the hardships he has endured and by these standards I am not ashamed of the results" (Evans-Prichard 1940:9).

68. "Levi-Strauss once claimed that it was unnecessary to read mythology in their original language, or even to have good translations, because the underlying structure emerged no matter what. Not to beat a dead horse to death, as a professor once phrased it, but it just ain't so" (Berman 1992:156).
69. According to Gunter Senft (personal communication) Malinowski's knowledge of Kilivila, the language of Kiriwina Island of the Trobriands, was indisputably excellent. His transcriptions of native texts are also excellent — in spite of Jack Berry's (1965) critique of his primitive phonology.
70. It would be interesting to compare the attitudes about the uses of language in fieldwork between ethnographers who control at least one other language well and monolingual ethnographers. I have, for example, no evidence that Margaret Mead ever spoke any language beside English well. Many of these ethnographers simply did not realize what it takes to be a competent bilingual, or to what extent competent bilingualism opens cultural doors that otherwise remain closed.
71. "Language is not just a means to an end. It stands in a definite relation to the life of the people who speak it and their mental habits and attitudes" (Malinowski 1935.2:6) and "Meaning should be defined in term of experience and situation. [Translation] is never the substitution word for word, but invariably the translation of whole contexts." (Malinowski 1935:9-11).
72. see example in footnote 23.

73. We will see later that sometimes "pidgin ethnographies" are used by natives as authorities on traditional life (Owusu 1978). Collections of native texts serve future generations of natives better by providing them with a more reliable guide to their traditions.
74. At least some of the blame must be laid at the feet of publishers who often consider printing native texts frivolous. How much to blame them is another interesting historical investigation. Ethnographers seemed to have come to believe, that first, because translation is difficult and misleading when it is done poorly, it is not worth doing systematically at all. It is easier to invent the other culture. Second, that no matter what an ethnographer does, "textualization" of the other culture does irreparable damage to it : you may just as well invent your own version. This overlooks the fact that by speaking their own language natives "textualize" their own culture all the time.
76. Perhaps *because* his best field language was probably Chinook Jargon. He was aware of its limitations for full ethnographic elicitation.
77. Hymes goes even further "...if Malinowski persuaded British anthropologists to think functionally and contextually about language, he did not lead them to learn linguistics" (Hymes 1970:253). This critique of Malinowski is serious especially noting Jack Berry's introduction to a new edition of *Coral Gardens*. Malinowski's phonology is minimal, according to Berry [1935] 1965:xx) "...the vowels are pronounced as in Italian and the consonants as in English." And that is it. The only thing that can be said in defense of Malinowski is that Melanesian phonologies tend to be "simple." Usually five vowel systems (as in Italian) with a relatively small number of consonants. However, so called Papuan languages tend to be phonologically more complex. While Malinowski refers to "Papuan" (e.g., 1967) he

dealt primarily with Melanesian languages and their derivative Pidgins.

The fundamental question is, of course, how much linguistics does an ethnographer need? Today s/he rarely needs to construct his or her own orthography. Nevertheless some phonological training is helpful because articulatory phonetics is useful for language learning, especially pronunciation, and for learning and teaching transcription of field languages. Such training may also help in transcribing dialects of the ethnographer's language when working close to home. Trained native speakers can eventually transcribe with far greater efficiency than any foreign ethnographer.

Working with "exotic languages" an ethnographer needs to be able to read and interpret grammars. A course in how to learn a foreign language could also be useful (Nida 1957, Gudschinski 1967, Larson & Smalley 1972, Burling 1984, Davidian 1988, and others). I know of no graduate program in anthropology in the US that includes such a curriculum.

78. It is worthwhile reading Bateson's honest statement verbatim. (see below).
79. The basis for the tabulation follows Nida's (1957) five point scale for evaluating language proficiency. This is not an ideal scale because capturing all varieties of language competence is difficult. First, language competence is a multi-dimensional, more-or-less skill on each dimension. Nida's is a linear scale. It cannot capture, for example, that one can have an enviable pronunciation, but a limited vocabulary, and marginal grammatical competence — or any other combination of these skills. At the same time, Nida's scale is accessible and adequate for an estimate of the language facility of these ethnographers. Any problems with the scale are contained in my commentaries.
80. Franklin's (1992) evaluation of ethnographers' work in Oceania could also be included here. The only reason for excluding these is that most of them are little known outside of Oceanian

specialists. The renowned students of Oceania appear on my list. Franklin does not rate these ethnographers and he is unaware of the Mead/Lowie controversy from the late 1930s to early 1940s. Hence he seems to overrate Mead's language competence. I am grateful to Gunter Senft for bringing Franklin's article to my attention.

81. Franklin (1992) recommends the use of the language competence scale designed by the Foreign Service Institute of the United States, State Department. Using that scale would not significantly alter the tabulations of Figure 4.
82. I would rate my own proficiency in Navajo in this category. I know several thousand Navajo words but have difficulty putting them in acceptable sentences. I have often constructed Navajo sentences to the merriment of my Navajo friends whose response is usually, "Ossy, you could say it like that, but we don't." Today the better command of English by Navajo collaborators actually impedes language learning by the ethnographer. This makes the use of well informed interpreter/translators the more imperative.
83. see Lowie's language testament 1945 — a unique document for any ethnographer.
84. There is an immediate problem with Bateson's (1943) phonology. How should we pronounce "Itamul," or "Itamül" in some instances. Since no orthographic or phonemic inventory is given it could be [itamul]/[itamül] (with [i] a high, front, unrounded vowel, and [ü] a high, front, rounded vowel) or the way it is usually pronounced in anthropology, following a popular English orthographic convention, as [yatamul]/[yatamül]; even though the pronunciation based on English "it" [it], or [italian] — except for those who say [aytalyan] — that is, [itamul/itamül] seems more reasonable. It is, of course, not clear what the natives, or those who gave them this name, use.

85. However, more than a decade later Bateson becomes more sanguine about using Pidgins for ethnographic field work of which his "miserable jargon" was but one example. Pidginized language constitutes a third culture, neither native nor white, "... and with the conversation of this third culture the white man and the native can meet happily, though the culture is germane to neither of them" (Bateson 1943:139 in Eckert 1973:25).  
Bateson's third culture conveniently overlooks the limitations of Pidgins, especially their restricted domains of discourse. Of course, by this time both Boas and Malinowski were dead, and the *Zeitgeist* of anthropology has shifted. The decline of the need for proficiency in field languages has begun.
86. It is with some admiration that one reads in Lowie's "language testament" (1945) how diligently he maintained his colloquially correct German throughout his life. He was painfully aware how rapidly an unused language becomes archaic and how rapidly one can lose proficiency.
87. It is significant that of the ten ethnographers whose language familiarity is rated by Rohner [1975:252-53], only one, Ashton (Sotho) had fluency in the language. Herskovits (Fon) had little or no knowledge of the language, and neither had Evans-Prichard (Nuer), nor LeVine (Gusii) was rated as having some understanding of the languages, and Fortes (Talensi) received a zero score (Owusu 1978:330 n5)
88. "My main difficulty at this early stage was inability to converse freely with the Nuer. I had no interpreter. None of the Nuer spoke Arabic. There was no adequate grammar of the language and, apart from three short Nuer-English vocabularies, no dictionary. Consequently the whole of my first and a large part of my second expedition were taken up trying to master the language sufficiently to make inquiries through it, and only those who have tried to learn a very difficult tongue without the aid of an interpreter and

adequate literary guidance will fully appreciate the magnitude of the task" (Evans-Prichard 1940:15).

89. Considering that "...distinct mother tongues are significant in maintaining group solidarity in [highland Burma's] linguistically jumble area. Jinghpaw and Thai are regarded as 'upper middle class' languages in the sense that they can be used as a badge of social class" (Leach 1954:47 in Eckert 1973:18) it is hard to see that speaking a prestige language would have no effect.
90. The limitations of Pidgins, with limited cultural domains and limited registers of discourse, make poor vehicles for sensitive ethnographic research. Eckert's question : "Can the use of Pidgin languages lead to Pidgin ethnographies ?" (1973:36) is well justified. I will demonstrate below that given contact Pidgins, incompletely learned native languages, and the translation problem confirm Eckert's apprehension.
91. See, for example, Nida's (1957) anecdotes about the "howlers" perpetrated by missionaries with their marginal language skills. Ethnographers are not exempted.
92. That is, native collaborators need "time off" to retool in domains that are unfamiliar to them — do field work on their own in these domains. In the case of esoteric information re-tooling may take time. One can easily imagine how much a marginal speaker-ethnographer can pick up in such domains in which the native collaborator is useless until he learns the technical terms and styles of speech.
93. By *ad hoc* Pidgin I mean a pidginized version of a natural language developed by a foreign, isolated individual in contact with native speakers. My best examples are White traders in trading posts on the Navajo Reservation. Another example may be "Kitchen Swahili" that was recreated by each household that used it between white masters and Swahili speaking servants.

94. Bronislaw Malinowski's language competence in Kilivila is attested by Gunter Senft, who has recently visited the islands and is the author of a Kilivila Grammar (Senft 1986). However, learning this language did not come to Malinowski easily. As late as 1917 (though admittedly early in his second expedition) he writes of encounters with natives where he could understand very little of what was said (e.g., Malinowski 1967:145,146,147). He himself does not claim great efficiency until after the middle of his second field trip (Malinowski 1935:xi)
95. One of the reasons of rating Henry highly is that he is one of the very few ethnographers (Malinowski did not, Boas did) who has published the phonemic (or at least orthographical inventories) of the Kaingang. As far as I know he has not collected many texts. The standard of a Boasian dissertation in linguistic anthropology required a phonology, grammar and a text with dictionary that showed the application of the grammar to the text and to translation (C.F. Voegelin, personal communication).
96. It is well to distinguish between a gifted polyglot, one who learns new languages with ease (or one with more perseverance than others ?), and linguists who study the structure of languages. Few people are both (e.g., Kenneth Hale of MIT and Stephen Wurm, Emeritus at the Australian National University). The language learning skills of Hale and Wurm are legendary. I know of no anthropologists/ethnographers with a similar documented genius for language learning.
97. Compare this to A.I. Richards, "I worked through the native language [Bemba] and this was essential in this particular area. I therefore had to give up a month entirely to linguistic work on my arrival, and spent at least three before I was able to question informants with any success (1939:11). Or Nadel's assertion that "I used Nupe (his toneless version) exclusively after six month study, and spoke it fluently after nine") Nadel 1951:46). Were Richards and Nadel so much more talented polyglots than

- Malinowski ? (I doubt that African languages are that much easier for an English speaker than Kilivila on the Trobriands).
98. What is the status of early field notes in a situation like Malinowski's ? Are these a reliable guide to the culture of the natives ? Should early notes be thrown out ?
  99. It is interesting that Bronislaw Malinowski's first full sentence in Motu (I assume the simplified Police Motu) appears on February 9, 1915 not quite five months after leaving Australia. Interestingly the subject matter of the sentence is sexual intercourse and he may have used the Motu the way, for example, the Franciscan Fathers (1912) use Latin when it comes to matters that are sexual.
  100. "I dispensed with the services of an interpreter very early" (Leach 1954:44). I can think of only some strange notion of science and observation, coupled with a superior attitude toward the natives, or an inflated notion of one's language skills, that can explain "dispensing with" interpreters at any time during brief (one year or less) field work.
  101. I met Gabor Klaniczay at a conference in Pécs, Hungary (Fall 1992) where he presented a paper on "The Signs of "Otherness" in the Middle Ages." In it he discussed language use at length. Subsequently we had a long discussion on the use of interpreters, especially during the Crusades. Without exception they were not trusted. His assertion is based on his extensive collection of data on the uses of interpreters in the Middle Ages.
  102. It is amazing how few ethnographers draw the necessary conclusions from this utter dependence. The only alternative is to include trusted natives in their ethnographic research process. Almost all ethnographies mention significant ethnographic helpers — a long list of these can be extracted from the literature — but they remain most of the time anonymous "well informed informants" rather than identifiable collaborators in a common



undertaking of interpreting the subtleties of the native culture. It appears as if ethnographers could not stand the idea that they did not achieve their herculean effort on their own, without native help. In addition, some ethnographers claim that natives cannot be trusted anyway. Among others, Ethel Albert often expressed this attitude to me in private conversations. But if we cannot trust at least some of them, who can we trust ? Does the ethnographer always know best even when he can barely communicate with the natives ?

One also wonders why the Bohannans have not collected more Tiv texts. There are several disturbing features in their Tiv fieldwork (Bohannan & Bohannan 1969) : For example, in their 287 page source notebook on the concept *tsav* there are Tiv words and phrases, but not a single sentence of Tiv text. The notes are in English.

In Bohannan & Bohannan (1969) the only native language texts appear in one facsimile drawing. All other texts appear in English translation only. Nevertheless, this is a remarkable book. The rich contextualization of native terminology, even though in English, by its volume counteracts possible distortions in the, apparently, *ad hoc* translations.

In Laura Bohannan's (1954) *Return to Laughter*, she records, presumably verbatim, complex conversations very early in her fieldwork. The other item she fails to report is the feeling of tremendous isolation and intellectual frustration (cf Malinowski 1967) that one usually feels being by oneself in a strange place, with a strange culture, speaking a strange language in which one can barely express elementary needs. Perhaps this was due to the fact that she was in the field with her husband but wrote *Return to Laughter* as if she had been alone. Malinowski's (1967) diaries offer a sharp contrast and ring more true.

103. There is an interesting anomaly here. Herskovits did speak very little Fon, even though he was Boas' student. On the other hand, Herskovits' student Greenberg became an eminent, though lately controversial, linguist.

104. He also mentions the horror of such ethnographies later becoming pidginized source books for the natives on their own traditional culture. At least native language texts talk to the younger generation in a language that they can trust to be authentic.
105. "We can monitor the interplay between fact and theory where American kinship is concerned in ways that are simply impossible in the ordinary course of anthropological work." and ... we are able to achieve a degree of control over a large body of data which many anthropological fieldworkers hardly approach, even after one or two years in the field. Hence the quality of the data we control is considerably greater, and the grounds for evaluating the fit between fact and theory is correspondingly greater" (Schneider 1968:vi in Owusu 1978:320)
106. "It is true that [the ethnographer] can never feel himself completely at one with the people he is studying, however gifted he may be, linguistically or psychologically. He may make some real friends among his hosts; but he can never adopt their cultural values. If he did, he would lose that detachment without which anything he wrote would be of no scientific value. (Fortes 1945:vii)
107. Owusu answers Eckert's (1973:36) question in the affirmative : "Research conducted in Pidgins or *ad hoc* Pidgins leads to pidgin ethnographies ?"
108. [Ethnographers] may need to re-examine the arguments that they can give us substantially true pictures about a culture by following time-honored methods. It is one thing to publish ethnographies about Trobrianders and Kwakiutls half a century ago; it is another to study people who read what you write and are more than willing to talk back (Paredes 1977:2).  
The evidence seems to indicate the Trobriand ethnographic fragments and Kwakiutl ethnographic sketches are among the best, because we know something about the language competences of

their authors and we have native texts to back up their claims. The picture is considerably darker for successive generations of ethnographers.

Clifford (1983) takes Malinowski to task for never writing a "definitive ethnography" of the Trobriands. Malinowski must have known the complexity of Kiriwinian culture that seems to escape Clifford. There cannot exist anything resembling a "full" ethnography. The best we can hope for are encyclopaedic descriptions with yearly supplements (see also footnote 58).

109. Paredes' examples are instructive and should be studied by every budding ethnographer. Just one example will suffice. [American] social scientists have remarked on the Mexican's alleged sensitivity to any reference about his womenfolk. A simple remark concerning a man's mother or sister may be taken as an insult, a tendency that has often been seen as a pathological condition of the Mexican. After all, why should a youth take it amiss if a friend asks in the politest of voices, "How is your sister this morning?" For quite good reason, we would agree, if we know that in the verbal art of both young men the phrase is a stereotyped euphemism for, "What is your sister's condition this morning after the rough riding I gave her last night?" What is remarkable here is not the Mexican's degree of sensitivity to insult but his virtuosity in its practice.

Mexicans and Chicanos alike are familiar with the story about the two *compadres* from Alvarado, Veracruz, who say to each other on parting :

*No se olvide, compadrito.*" (Don't forget, my dear *compadre*.)

*Ni usted tampoco, compadrito*" (You neither, my dear *compadre*.)

A touching example of the respect and affection that goes with *compadrazgo*, but what the two ritual brothers are saying to each other is "Don't forget to fuck your mother, *compadre*," "Don't you forget to do the same." (Paredes 1977:10).

110. It is difficult to see why an ethnographer would eschew the use of trusted interpreters, who may have a stake in the quality of the work and therefore help the ethnographer to prevent major disasters of interpretation. Some more recent ethnographers have collected even fewer texts than their forefathers. True, granting agencies do not encourage the collection of texts, as if one could access a human mind and human culture somehow by a science fiction's Vulcan melding of minds.
111. Hill & Mannheim conclude a recent review article on World View :
- "... the relevant units for analyzing [meanings] can only be worked out through their [the natives'] language. The entire intricate calibration is undertaken by the ethnographer in the field, often in an intuitive way. The process finally yields a report (usually) in the ethnographer's native language" (Hill & Mannheim 1992:382).
- But if meaning can be worked out only in the native language and if this is often done in an "intuitive" way, what are the implications for ethnographic translation ?
- Of course, it is not my intention to deprecate the role in any creative enterprise, including the ethnographic process and the writing of ethnographies. But if we use intuition without constraints there is no point in fieldwork. We are better off writing fiction. That many critics of ethnography (e.g., Clifford 1983) want to consider all ethnography as fiction hardly contributes to the solution of the problem.
112. Malinowski maintained his diary in Polish (Malinowski 1967), the first phrase in Motu appears almost five months into his New Guinea field work.
113. We emphasize throughout our *Systematic Fieldwork* (Werner et al 1987) that native language texts, the products of the native consultants' minds and "field notes," the product of the ethno-

grapher's mind have different epistemological statuses and should not be mixed, as they tend to be in traditional field note taking.

114. Lowie (1940) advocates the sophisticated control of field languages, while Mead (1939) claimed an ethnographer can *use* a language while speaking it minimally. She decried language competence as "unnecessary virtuosity."
115. Very few ethnographers can boast having spent more than a year in the field. Most restrictions on funding do not allow longer stays.
116. See Malinowski's quote above. He did not become proficient in Kilivila until the middle of his second field trip, or in about 18 months. Malinowski has a reliable track record as a talented polyglot. By all accounts polyglots seem to learn new languages with greater ease than monolinguals. There is no evidence that, for example, Margaret Mead spoke any language well besides English.
- I estimate, retrospectively, that it took me (perhaps a slow learner) about seven years of living in the United States in order to understand more than 50 per cent of the *New Yorker* magazine's cartoons. Most of these deal with subtleties of issues of the day. I acquired the languages I speak in the following order : Hungarian, Slovak, German, Russian, English, Navajo, and Spanish. My proficiency in them is as follows (from best to worst) : English, Hungarian, German, Slovak, Spanish, Navajo. Instead of Russian I may use today a kind of generalized Slavic," or a Slavic Pidgin. My Navajo is firmly in column 1 of Figure 4. even though I know several thousand Navajo words.
117. Of course, the ethnographer's account should be defensible before native critics. Minimally, they should be able to accept this account as a plausible description of their cultural world or some part of it.

118. Lurking has been declared an acceptable ethnographic technique by Moore (1922).
119. Suffice to say that in my view the recorded, transcribed utterances of the native have a privileged position vis-à-vis the Journal. The best use of the Journal, a product of the ethnographer's mind and biases, is to lead to the asking of new and interesting questions (see Werner, Schoepfle, et al 1987).
120. "Anthropologists will increasingly have to share their texts, and sometimes their title pages, with those indigenous collaborators for whom the term *informant* is no longer adequate, if it ever was" (Clifford 1983:51). Apparently, Clifford is unaware that many of us have been doing this for years. Clifford only grudgingly admits what his "positivist" ethnographer friends have been doing for years : publishing with their consultant's name on their publications. Because natives are rarely asked to fully collaborate they are even more infrequently asked to explain the meaning of native terms. Such (elicited) folk definitions can be subsequently, first transcribed and second, carefully translated *via* multi stage translation.
121. My example of the definition of *tsav* is a constructed definition. A constructed definition in the native language and then translated would be preferable. An encyclopaedic definition (following Longacker (1958)) is easier to translate well than isolated words or even sentences.
122. An analogy might help : We can paint a cubist picture of a woman, or take a photograph of her. The photograph (i.e., the ethnography) bears resemblance to her and we may be able to recognize her on the street. The cubist portrait may be great art, but recognition is impossible. In my view ethnography's task is to be more like a photograph than a cubist painting.

123. Discrepancies in the ethnographic record are invariably opportunities to learn more. We (Werner, Schoepfle, et al 1987:1.60ff) have, after struggling with what "thick description" (Geertz 1973:3-30) means in terms of practical steps that an ethnographer can take, come to the conclusion that being attuned to discrepancies and differences of opinion in all ethnographic texts that an ethnographer collects (Journal, Transcription, documents, etc.) represents the best way to learn from discrepancy and anomaly and thus "thicken" the description. We have called this utilization of discrepancy and anomaly "epistemological windows" (Ward & Werner 1985).
124. Today an ethnographer can do anything he or she wants to including ignoring the language of the natives — we have no standards of performance or worse, we deny the possibility of such standards. Unfortunately, many ethnographers do just that as documented by Chambers and Bolton (1979). While field notes are mentioned by the respondents to their survey, these vary from 200 to 20,000 pages for a year to 18 months long field tenure. The phrase "transcription or "native texts" is not mentioned by any of the 50 odd respondents to Chambers and Bolton's questionnaire. The responders are all ethnographers who had recently returned from extensive fieldwork abroad.
125. The bottom line of this argument is that we have to teach anthropology graduate students that there are better, more systematic ways of learning a culture than the casual learning by *ad hoc* field methods. The situation is similar to learning a language casually. It is easy to remain completely fluent in a pidginized version of the language. The result of unsystematic learning of a culture can only result in a pidgin ethnography.





## LAUDATIO MARC DEPAEPE

*Frank Simon*

Marc, your presence here as the Sarton Medalist provides once again proof of the fruitful collaboration between the historians of education of the University of Ghent and the Catholic University of Leuven. This close collaboration began in 1969 with the pioneering project in our sector on the Belgian educational journals that, under the direction of your promoter, Professor emeritus Maurits De Vroede, the 1989 Sarton Medalist, resulted in the impressive, four-volume *Bijdragen tot de geschiedenis van het pedagogisch leven in België. De periodieken, 1817-1940* [Contributions to the history of educational life in Belgium, the periodicals from 1817 to 1940] (Leuven-Ghent, 1973-1987). I would go so far as to say that we both learned our trade with this project. In the meantime, we have spent many research hours together with other projects. I have come to know you as an extremely loyal and unselfish colleague, a frank colleague who doesn't hesitate to accept full responsibility. I sincerely hope, and I am convinced, that this collaboration can continue for years yet on the same basis.

Ladies and Gentlemen, these qualities of themselves are not sufficient for being honored today. The naming of the Sarton Medalist has nothing to do with cronyism. Our colleague, Marc Depaepe, is one of the top international figures in the field of the history of education. His curriculum vitae and his publications, which I will not go into in detail, provide more than ample proof of this.

Professor Depaepe obtained the diploma of educator at the Catholic University of Leuven in 1977. He was able to commence work immediately as an aspirant of the National Foundation for Scientific Research. He moved up through the entire hierarchy and is now research leader. At the same time, he held a teaching position at the Catholic University of Leuven and, since last year, has been working as part-time

professor. In the unfortunately too small club of historians of education, Professor Depaepe occupies at present the position of chairman of the International Standing Conference for the History of Education, in which he previously saw to the operation of the secretariat. At the same time, he has placed his scientific expertise at the service of *Paedagogica Historica : International Journal for the History of Education, New Series*, of which he has been a member of the editorial board since 1990.

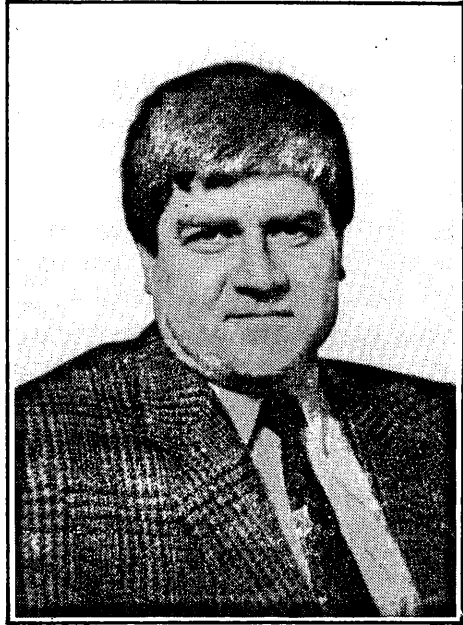
*Grosso modo*, one could say that the scientific work of Professor Depaepe is being conducted on three levels.

First, the history of primary education, in a certain sense an extension of his licentiate thesis, which dealt with the internal organization of the Belgian primary school, a theme that has lost nothing in topicality. He collaborated in the formation of a number of basic tools for the sector, such as the *Contributions*, which I have already cited, a bibliography of sources, and the publication of the Belgian educational statistics from 1830 on. He is also the co-author of the just published book, *Geen trede meer om op te staan. De maatschappelijke positie van onderwijzers en onderwijzeressen tijdens de voorbije eeuw* [No longer a podium to stand on : The social position of teachers in the last century] (Kapellen, 1993).

Then there is the history of science — and here, of course, we are in Sarton's area — in which Professor Depaepe has succeeded in acquiring a solid international reputation. In his dissertation, he examined the theoretical and methodological aspects of the history of education, which resulted in the publication of *On the Relationship of Theory and History in Pedagogy : An Introduction to the West-German Discussion on the Significance of the History of Education, 1950-1980*, (Leuven, 1983). His special doctoral thesis (1989) bore the title, *Meten om beter te weten ? Geschiedenis van de experimenteel-wetenschappelijke richting in de westerse pedagogiek vanaf het einde van de 19de eeuw tot aan de tweede wereldoorlog* [To measure in order better to know ? The history of the experimental scientific trend in Western pedagogy from the end of the 19th century to the Second World War]. It is a comparative-history

study on the evolution of pedagogy and psychology as a science, primarily in the USA, Great Britain, Germany, France, Switzerland, The Netherlands, and Belgium. This study has just been translated into German and published under the title *Zum Wohl des Kindes ? Pädologie, pädagogische Psychologie und experimentelle Pädagogik in Europa und den USA, 1890-1940* (Weinheim-Leuven, 1993), which is, by the way, the basis for his lecture today. This work is the expression of the present, new kind of self-reflection in the field. It is highly recommended for psychologists and certainly for educators, and it illustrates very well the two faces of pedagogy and psychology at the time. One was, like Decroly, for example, a pedagogue because one was first and foremost a psychologist and vice-versa. The work clearly conveys the evolution in the relationship between pedagogy and psychology and exposes the differences in scientific status. It is sobering, particularly for experimental pedagogy, and shows that this pedagogy served more the professional ethos of the pedagogues than a fruitful interchange between theory and praxis. The book is a challenge for empirically and analytically oriented researchers and also provides one more proof that, as Bourdieu, the French sociologist, has stated, the intellectual field is not an aggregation of isolated elements but a configuration, a network of relationships. It is, in other words, a distribution of power.

Finally, there is the field into which Professor Depaepe has recently entered, the history of education in the former Belgian Congo and more specifically the agogic project of the missionary work. He acquired a taste for it with the critical edition in 1992 of the letters of his Great Aunt, Sister Adonia, who was a missionary. A neat piece of the history of mentalities. Marc, I read in it that your family apparently has the habit of being awarded medals. Your Great Uncle Julien, *primus* of a School in Ghent, was given a gold medal. The congratulations from Aunt Adonia to Uncle Julien I want to make my own and pass them on to you : "Dear Marc, my warmest congratulations : it is the prize for long years of self-sacrifice and diligence ! Had you, like some others, spent your time on Sundays going here and there, this honor would not now have come to you, and you would not have harvested the fruits of your labor. You have made good use of your young years."



## EDUCATIONAL PSYCHOLOGY IN THE UNITED STATES AND GERMANY DURING THE INTER-WAR PERIOD

*Marc Depaepe*

Perhaps it is rash of me as a Belgian researcher to deal with the development of educational psychology in Germany and in the United States. One must recall, however, that the intellectual life in our country has always been, and still is, subject to foreign influences. This is certainly the case for the history of education. Already at the beginning of this century, Ernst Meumann considered that little Belgium, because it was situated at the intersection of French, German, and Anglo-American culture, had grown to become the center of the scientific study of the child (1). Today, too, for the construction of the educational sciences at, for example, the Katholieke Universiteit Leuven, where I work, one still looks to a large degree to the developments in Germany (particularly as regards fundamental, philosophical and/or theoretical pedagogy) and to those in America (this is obviously the case for didactics, educational psychology, administration, management, and innovation theory) (2).

Between these two traditions, the German and the American, what particularly strikes an outsider are their differences. While pedagogy in Germany after the end of the eighteenth century had the characteristics of an autonomous scientific discipline — with its own formal and material subject, to put it in old-fashioned terms — education in the Anglo-American culture, and also the French culture, for that matter (3), has much more the look of research done by philosophers, psychologists, sociologists, historians, and the like, each with their own scientific methods.

This duality in the development of the educational sciences in general naturally had repercussions on the development of educational psychology as such. In general, one may state that the educational

psychology in America in the period before the Second World War was more of an extrapolation of findings and data from "pure" psychology, while in Germany it was considered more as an autonomous science with its own problem definitions and methods.

Moreover, there was still another dividing line between the German and the American educational psychology that had to do with the development of general psychology in East and West (4). While psychology in America, educational psychology included, was marked by a rigid development of behaviorism, the German psychology, pedagogical psychology included, was affected by the more nuanced approach of the Würzburger school and of Gestalt psychology. In America, where one proceeded from the linear stimulus-response theory, attention was devoted primarily to the strictly "objective" study of externally perceivable behavior, while in Germany, the stress was primarily on the internal processes and cognitive structures at the foundation of the externally perceivable behavior.

With the present article, however, I want to demonstrate that there was not necessarily a consensus regarding the nature and identity of educational psychology in these two cultural entities so that thinking in terms of contrasts about the German and the American development must be qualified somewhat. This need not be surprising in view of the German influence that began to be felt in the United States after the end of the last century with Wilhelm Wundt as a centrifugal force for what concerns the development of psychology and Herbart as the point of reference for the construction of American education. However, what we do have to keep in mind is that, in the history of psychology and education, the mutual influences for the period of the interbellum we are dealing with here have by far not been unraveled exhaustively, so that this contribution is inevitably juxtapositional. In the recent research in the history of science, for that matter, international comparison seems to be a weak point (5). Nevertheless, and this may appear from this contribution, there were very obviously similarities between the psycho-pedagogical scientific development in Germany and in the United States, but they are not always situated on the level of conceptual development. They could also and primarily concern the manner in which socio-historical determinants influence the scientific discourse and the way in which one

tried to apply this scientific discourse in the social context (6).

## 1. Background and previous history

In Germany since the eighteenth century, philanthropy and later also the hygiene movement, experimental psychology, and the theory of evolution aroused interest in the study of the child (7). Nevertheless, it still took some time before this new scientific shoot came into full bloom. The first initiatives date only from around the turn of the century. Thus, in 1896 the publication of Die Kinderfehler commenced in Jena and, in 1899, the "*Allgemeiner deutscher Verein für Kinderforschung*" was formed there around it. Also in 1899, the "*Verein für Kinderpsychologie*" appeared in Berlin, which published the Zeitschrift für Pädagogische Psychologie. That this latter journal would have a significant effect on the development of German pedagogical psychology (8) is obvious.

One of the pre-war trends that could be derived from this was, meanwhile, that youth research succeeded in acquiring a more prominent position in child psychology. The contribution of experimental pedagogy, for which Wilhelm August Lay and Ernst Meumann (a former assistant of Wundt) had laid the foundation in 1905 with the journal Die Experimentelle Pädagogik was certainly not alien to this. Partially as a consequence of a dispute between them and partially because an experimental pedagogical journal as such did not appear to be viable, Meumann merged in 1911 with the Zeitschrift für Pädagogische Psychologie, so that the development lines of child psychology and of experimental pedagogy in Germany flowed together already before the First World War.

In Germany, the infrastructure for experimental research of the child and youth was relatively well developed on the eve of the First World War, certainly in comparison with most other European countries (9). Around 1912, eye witnesses counted no fewer than twenty-five journals, eight monograph series, and thirty-seven institutions and associations in the area of "*Jugendkunde*" (10). According to more recent research, twenty-one new periodicals and twenty-nine associations for child psychology, "*Jugendkunde*", pedagogical psychology, and experi-

mental pedagogy were established between 1880 and 1914 (11). The predominant role the teachers played in the development of the organization of science is striking, and it certainly was related to their desire for professionalization and academization of the profession of education. Indeed, it was not easy for child psychology, "*Jugendkunde*", pedagogical psychology, and experimental pedagogy to develop into full-fledged courses on the university level (12). In the framework of academic pedagogy, empirical research was far from dominant. Traditionally, the preference in university education went to "*geisteswissenschaftlich*" and normative pedagogical thought, which unfolded in close relation to philosophy.

After the First World War, experimental pedagogy had increasing difficulty in rowing against the historical-hermeneutical mainstream. Not only did the experimental school lose its most important proponent, Meumann, in 1915, but Germany was also virtually entirely isolated from international developments because of the War. More and more, people entrenched themselves into their own pedagogical tradition, which ended in "*eine Abkehr von der Naturwissenschaft*" and "*eine Auferstehung der Metaphysik*" (13). It is said it was not until the 1960s before contact was made again with the international — primarily American — developments in empirical-educational research (14).

In the meantime, educational research in the United States began to flourish. In the 1880s, what was called "child study" was launched under the impetus of Granville Stanley Hall, who has studied in Germany (under Wundt, among others) (15). After a professorship of four years in psychology and education at Johns Hopkins University in Baltimore, Stanley Hall became president of the newly founded Clark University in Worcester, Massachusetts, in 1888. Almost immediately after his appointment, he set up an institute for child psychology that later on also took up the study of experimental didactics (16). Moreover, in 1891, he began to publish *The Pedagogical Seminary*, which played an eminent role in the spreading of the "gospel of child study".

In American education itself, an empirical tradition was present already in the middle of the nineteenth century, and, at the end of this century, it resulted in the first forms of "objective scientific" research (17). Joseph Mayer Rice of Philadelphia, for example, investigated, albeit



with very rudimentary tests — this magic word was reported to be used for the first time in the sense that it still has by one of Wilhelm Wundt's students, James McKeen Cattell, around 1890 — school progress in spelling (in 1897), arithmetic (in 1902), and language (in 1903) of a total of more than 100,000 pupils (18).

Although his influence is often exaggerated, it cannot be denied that Rice inspired the rising generation of researchers. This has been confirmed, for example, by Edward Lee Thorndike, whose star was beginning to outshine all others in the firmament of educational research (19). The story of his success definitively commenced in 1899, when he was associated with the Teachers' College of the famous Columbia University in New York. Building on his experiments with animals, he developed there the "connectionist learning theory", which also seemed to be valid in the domain of human cognitive activity. In his book Educational Psychology, which was first published in 1903, Thorndike sought, among other things, to apply general psychological insights to education (20). Together with his statistical and methodological handbook of 1904 (21), this book was at the basis of a style of research that would continue to dominate all of international educational psychology until well after the Second World War. In the United States itself, this school of thought was expressed in such publications as The Journal of Educational Psychology, which was launched in 1910.

In his striving to formulate educationally valid statements on the basis of psychological research, Thorndike, of course, did not stand alone. Already before he was ready for it, a few others in addition to the former students of Wundt I have already mentioned, Cattell and Hall, had ventured to do so. Among them were Titchener, Münsterberg, and James. But the last two, who, like Thorndike himself, fulminated against the pseudo-scientific nature of "child study" (22), apparently did not, as academically trained psychologists, wish to be contaminated directly with the lower status education. For Thorndike, it was different. Without having to yield his identity as a psychologist, he succeeded in creating a well-defined form of educative technology that would form part of the foundation for the flourishing educational research in the interbellum.

## 2. The Thorndike Model

Entirely in the spirit of the late-nineteenth century positivism, Thorndike had an enormous respect for the "hard sciences". This is shown not only by his predilection for "facts" (23), but also by his faith in the omnipotence of quantitative approaches. He fervently defended the position that "objective" measurements within the scope of the human sciences are both possible and necessary. "Whatever exists at all, exists in some amount", so ran Thorndike's simple reasoning on the subject, and "to know it thoroughly involves its quantity as well as its quality"; "to measure is simply to know its varying amounts" (24). Measurement for him need not be in conflict with the existential character of human existence. Mothers who weigh their babies, according to Thorndike, do not thereby love them less, and the development of quantitative methods in botany also had not led humanity to treat flowers with less love than previously. "Of science and measurement in education as elsewhere, we may safely accept the direct and practical benefits with no risk to idealism" was the conclusion (25).

With this another important characteristic of Thorndike's concept of science is indicated, namely his unconditional faith in science as the basis for social progress. Science meant for Thorndike "a panacea for all the ills of human society" (26), which meant that science should preferably be applied science, in service of the scientific management of the life of society. As for the optimization of education, the key was the study of human behavior. As is known, Thorndike had developed a general model of behavior modification on the basis of experiments with animals. He saw behavior primarily as a response (R) to a well-defined stimulus (S). The connection that existed between the stimulus and the response or that had to be established (the S-R bond or Sarbon theory) could, he thought, be reinforced by exercise (the law of exercise) and by the effect that the response produced (the law of effect) (27).

Educational psychology for Thorndike, therefore, meant little more than applied psychology, "the knowledge of human nature which psychology offers to students of educational theory" (28). Meanwhile, four fields came into consideration for the content. First, there was the general knowledge of the psychological functioning of the person — his

instincts, habits, memory, attention, interests, intelligence, and so on — which had to be fitted into the framework of education. Second, there was the more specific knowledge of the child's feelings, thoughts, and behavior during the various developmental phases, as it had developed in such things as child study and child and genetic psychology and from which interesting "lessons" could be drawn regarding education. Third, Thorndike found that more specific knowledge could be obtained from psychology for education in the individual subjects as well as for the teaching methods to be used. Finally, and this was also the subject of his 1903 book, a kind of "dynamic" psychology had to be devised in which laws and patterns could emerge that were also applicable to learning and teaching in schools.

In the concrete, Thorndike achieved success primarily with his studies on the transfer of training, his efforts in specific course didactics, the psychological analysis of curriculum contents and teaching methods, and, last but not least, with the development of standardized school achievement tests and all sorts of educational measurement scales (29), for which he, in analogy with the intelligence quotient, introduced the idea of accomplishment quotient (30).

Thus, the involvement of psychology in education was, therefore, primarily on the level of means and methods. In the line of the experimental tradition, which was maintained in Germany by such people as Ernst Meumann (31), Thorndike initially thought that the determination of the objectives of education was beyond the limits of the scientific method. Values, norms, ideals, and the like were food for philosophers and religious and political leaders but not for scientists.

Thorndike somewhat qualified this position later on (32). Another qualification Thorndike introduced in the course of time concerned the reciprocal relationship of education with psychology. "Not only do the laws derived by psychology from simple, specially arranged experiments help us to interpret and control action under conditions of school-room life", commented the psychologist of Teachers' College in the first volume of The Journal of Educational Psychology, "school-room life itself is a vast laboratory in which are made thousands of experiments of the utmost interest to pure psychology" (33).

That with this, notwithstanding mother fixation, a step was taken

in the direction of a certain autonomy for educational psychology is obvious. But this autonomy, however, has to be clearly understood. In contrast to what is generally accepted in contemporary educational psychology, the argument of that time for relative independence did not yet mean that, proceeding from the complex educational-didactic situation, a fully autonomous discipline had to be developed with its own concepts and theoretical foundations. Thorndike and his colleagues certainly were not yet ready for such a "first principles" position. At most, they arrived at the observation that, instead of direct applications, all this had to be cast in the form of hypotheses that had to be tested in the educational context (34). Ultimately, Thorndike described the relationship of psychology to education as that of botany and chemistry to agriculture. In agriculture, too, a more or less coherent set of rules and laws had to be compiled, but that did not mean that physical research would not continue to be its basis (35).

The development of such a relatively autonomous educational psychology certainly did not do Thorndike any harm. Not only did this discipline through his efforts become the motor for the professionalization of teacher training in the United States, it also gave Teachers' College unparalleled renown (36), so that Thorndike could say for himself that he was one of the best-paid professors in the world (37). From this perspective, it caused, therefore, little stir when the lion's share of what presented itself as educational psychology in America before the Second World War was largely under Thorndike's influence.

### **3. American educational psychology and research in the footsteps of Thorndike**

A selection from the interbellum handbooks for educational psychology suffices to illustrate how much one was obsessed in the United States by the example of Thorndike. Most authors, including Stroud, Eurich and Carroll, Cuff, Trow, and even Starch and Bagley, held, in spite of all sorts of lesser or greater divergences, to similar basic assumptions (38). What is striking, for example, is that most American authors continued to share the orthodox extrapolation position of the

young Thorndike or the more moderate translation position of his later career. For them, too, educational psychology was nothing more than a kind of application and/or translation of general psychological patterns to the domain of education.

For education itself, this was ultimately a precarious situation, for it confirmed the widely held opinion "that there may be science in education, but [that] there is no science of education" (39). "The educational psychologist", said the Vice-president of the American Association for Applied Psychology in 1939, "is the new craftsman and technologist applying psychology to education" (40), which implied that educationalists had to be informed of advances in educational psychology but that the spade work was to be done preferably by (school) psychologists, middlemen between science and technique. In the competence debate, the educationalists apparently were defeated by the psychologists.

Already in 1921, the term "experimental pedagogy", a discipline for which, for that matter, Thorndike's student William McCall stood for and that was defined by others as the "experimental branch of educational psychology" (41), had disappeared definitively from the title of The Journal of Educational Psychology.

Moreover, one can derive from this same periodical how much Thorndike had succeeded in setting the content agenda for educational psychology. From 1921 on, according to the declaration of objectives (42), one would be concerned primarily with the scientific study of problems of learning and teaching. It was thus not by chance that Frank Nugent Freeman, assistant professor in educational psychology at the University of Chicago, noted a true explosion in research in the psychology of learning and that handbooks continued to appear up to the Second World War in which the psychology of learning and teaching was conceived as the hard core of educational psychology (43).

Methodologically, educational psychology, and ultimately all of educational research, was dominated by the use of tests. As is well known, the blind confidence in the test movement and the psychology of intelligence — to which, by the way, the victory in the First World War was ascribed (44) — rested in large part on the fact that the underlying principles fit perfectly into the meritocratic world view upon which the American society was built (45). Thorndike, too, certainly contributed to

the concrete spread of the testing technique and the often uncritical use of all kinds of test scales. At Teachers' College he, and after him McCall, developed test scales for virtually all basic subjects in the curriculum. Measurement had become the new magic word in education, a word that apparently stood surety for the increasing professionalization of the field. "More than anything else", wrote McCall in 1923, "it has been the absence of exact measurement which has kept education from the rank of Science" (46).

Partially because of the stimulating example of Thorndike, the empirically oriented, American educational research gained true momentum in the period between the wars. Between 1918 and 1927, no fewer than 986 doctorates in education were awarded and some \$5,000,000 was allocated annually to empirical research (47). Around 1927, three quarters of the American states had one or more Bureaus of Educational Research — the total number of these institutions being well over a hundred (48) — and, at the end of the 1930s, the number of abstracts in The Review of Educational Research varied from 1,500 to 5,000 per year (49). Further, between 1925 and 1936 no less than eighteen handbooks were published that were concerned with the methodology of educational research and the American Educational Research Association (AERA), which originated from the National Education Association (NEA) in 1930, already had about a thousand members around 1940 (50).

In spite of the great financial investment and the methodological refinement of the experimental design, which was brought about in the comparative research of teaching methods by working with control groups, multiple cases, and factor rotation (51), the high expectations from psycho-educational research could not be realized. In comparison with physics and chemistry, which manifested a high degree of corroboration, there was very little verification and replication in empirical research in the educational sciences, which was reported to be an indication of its low status (52). Not only could most findings not be generalized, but the coordination and collaboration between the often antagonistic researchers also left much to be desired. This is why, in the framework of the education, opposition arose against the small-mindedness and the one-sidedness of the measuring and that resentment arose in educational psychology as such about the monopoly of the Sarbon theory.

#### 4. Criticism of the quantitative approaches and the theoretical backgrounds of associationism, connectionism, and behaviorism

One of the first who, in the mid-twenties, cast doubt on the relative consensus on the applicability of the S-R model was H. Gordon Hullfish. In his book Aspects of Thorndike's Psychology, published in 1926, he stated that the psychologist of Teachers' College could not be a reliable guide for educationalists because that which it really came down to in education necessary fell outside the scope of connectionism and, ultimately, of any form of behaviorism (53). Human behavior and higher cognitive operations could not, Hullfish contended, be placed on the same level as the mechanical habits that were mapped by experimental research with animals.

In the 1930s, such insights also seeped through into The Journal of Educational Psychology, which, nevertheless, clung in a quite orthodox manner to the Thorndikeian conception. In 1932, D.E. Philips, for example, argued for more tolerance in educational psychology. In his opinion, one had to be done with the prejudice that only mathematically acquired knowledge produces true science, and he concluded his warning against "an over-passionate worship of mathematical scientific accuracy" with the position "that we must view life and knowledge in its totality and not in isolated parts" (54). Incontestably, this was a concession to the Gestalt trend, which was rising since the 1920s in Germany through the agency of Max Wertheimer, Wolfgang Köhler, and Kurt Kofka, all three of whom settled in the United States, two out of dissatisfaction with National Socialism (55).

In 1936, the influence of this new trend on American educational psychology manifested itself much more clearly. With an ironical undertone, P.F. Valentine of San Francisco sketched the decline of the "Sarban theory" in The Journal of Educational Psychology. His autobiographically colored story essentially told how the completely satisfying Euclidian design of the S-R Bond had collapsed like a pudding: "The psychologist in education is not the deus ex machina that he used to be", Valentine said. "That exalted rôle, it would seem, has flitted away with our S-R entities, and disappeared in an orgasmic haze. The psychologist will have to content himself with the humble part of experimenter,

pursuing and compiling disparate facts and findings . . . the all-inclusive design is no more. Things are at odds. There is no educational psychology!" (56).

Perhaps, as some commentators insinuated afterwards (57), such a disillusion could have been avoided in America if one had followed not so much the line of Thorndike but rather that of Charles H. Judd. A former student of Wundt, Judd, who harvested considerable renown with the translation of the work of his teacher, conceived behavior as a complex given that could not be reduced to a set of simple patterns. Therefore, he placed considerable importance on the process analysis of mental operations, which was illustrated in his psychology of the various school subjects.

However, this did not mean that Judd was simply negative toward the use of measurement techniques à la Thorndike — indeed, Judd had cast himself previously as a defender of experimental laboratory research in Chicago — but that he perceived its relative value (58). For him, the question was to construct an autonomous educational science in which diverse approaches, psychological as well as others, could be integrated and thereby greatly advanced the professionalization of education. In this sense, his concepts of education were by far not as progressive as that of his socially committed predecessor, John Dewey. And no more than Thorndike did Judd oppose efficiency thinking, Taylorism, and the notion of education as technology in service of the existing socio-economic structures. Thus, he placed himself, in the tradition of Hall and Thorndike (59), within the meritocratic and sexist colored mainstream of educational psychology (60).

As long as the fundamental philosophical questions were avoided, apparently little could be expected from the future of educational research. According to Harold Rugg, the "orgy of quantitative tabulation and measurement" missed its target because it lacked an integrative principle, "a unique body of established primary concepts" (61). Such primary concepts could, for example, be found in progressivism, the founder of which himself had challenged the separation of philosophy and empirical research (62). For Rugg, the criticism against measurement in education coincided with his dissatisfaction with the capitalistic model of society. "Assuming private capitalism, rugged individualism, and



competition", he wrote in 1934, "the leaders of the mass-school carried the competitive climate into education as well as into family and neighborhood and economic and social organizations in general" (63). Hence, the need to constantly compare children and their progress. As criterion, one invariably took the average of the age group, but that was, according to Rugg, an external norm, completely alien to the internal capacity of each child separately.

Apparently, with this, already before the Second World War in the United States, the limits were exposed of the behavioristically inspired psychology of learning, which until then had buttressed the American test and measurement culture and would continue to set the tone even after 1945 (64). Within science, this model of educational psychology raised questions because it turned out to be incompatible with paradigms developed in Europe, such as Gestalt psychology and, actually, also Freudian depth psychology (65). Outside science, because the IQ ideology and everything that was associated with it, seemed to lead to socially untenable positions that, moreover, could form the seed bed for the new racism that threatened to surface not only in Europe but also in the United States (66).

In this regard, moreover, I would point out with respect to the German development, that "die vulgärbiologische Verkehrung der Gattungsmerkmale zu rassistischen Merkmalen, wie sie insbesondere in der nationalsozialistischen Pädagogik Ernst Kriecks betrieben wurde, durch die Begründer der experimentellen Pädagogik nicht intendiert, aber durch ihre biologische Einseitigkeit in Ansätzen angelegt (war)" (67). That people like Meumann were ultimately unaware of any harm does not seem to be so implausible. As was argued in England with respect to the work of Winch, most experimentalists, whether they were active in Germany or in the United States, had a "rather narrow view of educational research which took only immediate classroom variables into account and ignored wider sociological and political views which would have generally affected the implementation of some of their conclusions" (68).

## 5. Towards an integration with *Geisteswissenschaftliche* trends in the German models of educational psychology

In Germany, the experimental trend in education was overcome in principle already with the critique of Max Frischeisen-Köhler. In his analysis of 1918, this theoretician stated that the real educational problems fall outside the scope of experimental education. The experiment, "eine Schöpfung des naturwissenschaftlichen Geistes", tried "den Schein der naturwissenschaftlichen Exaktheit noch dort aufrecht zu erhalten, wo die Voraussetzungen der Naturwissenschaften bereits längst aufgegeben sind" (69). This applied particularly to education, which, above all, turned out to be a cultural science.

Generally sharing this position was Aloys Fischer, who, from 1911 on, worked with Meumann on the publication of the Zeitschrift für Pädagogische Psychologie and also continued to work as editor after Meumann's death. In origin as well as in its objective, pedagogy was for him just as much philosophical in nature, and the empirical research methods could only fully come into their own in conjunction with the philosophy (70). Very obviously, this had important consequences for the conception of pedagogical psychology in Germany. According to a programmatic article of 1917 in the Zeitschrift (71) Fisher himself wanted to produce a science that was not directly relevant in practice but that stressed primarily knowledge, insight, the *verstehen* of pedagogy. In the concrete, in his opinion, pedagogical psychology had to be concerned with the analysis of the psychological side of pedagogy. This implied, for example, the construction of a psychology of space (How does a child experience the space of the home, the school, the class, etc.?), a psychology of time (How does a child experience time in school, during the class, the seasons, the vacation, etc.?), and a psychology of the community (How does a child experience himself in the peer group, the youth organization, etc.?). All this, however, was wishful thinking, because, as Fischer himself had to admit, there were few signs of such a theoretical pedagogical psychology in Germany at the time. In his opinion, that which had been presented as pedagogical psychology up to the First World War could be divided into some seven categories, all of which were still conceived too much as linear applications to, or

translations of, psychological research in pedagogy and also clung still too much to the naive *a priori* of "reine empirie" (72).

Nevertheless, because of the developments in general psychology, the "*Abkehr vom Dogma der Psychologie ohne Seele*" would have a permanent effect on pedagogical psychology in the interbellum period (73). In addition to the expansion of the title of the *Zeitschrift für Pädagogische Psychologie* in 1925 and the rehabilitation of Lay in 1924 (74), the search for a redefinition of the sector in the journal for pedagogical psychology was certainly indicative for the changes in the offing, that is, expansions. In 1929, Arthur Kießling, lecturer at the pedagogical academy in Frankfurt, wrote that there were five trends active in psychology that ever increasingly amounted to a departure from experimental research and that could also be made fruitful for psychopedagogical research as such (75). They were, in turn, the Gestalt trend, which abandoned the splintered and overly detailed character of experimental research; the biological trend, in which the dynamics of the unconscious contrasted sharply with the mechanics of rigid laws and blind rules of the *naturwissenschaftliches* thinking; the "*Werttendenz*", which was essentially an appreciation of the "*Wert*" and "*Seinbegriff*" in psychology as a cultural science and thereby broke through the closedness of an experimental science that concentrated on exactness; the "*Deutungstendenz*", in which experience and interpretation surpassed the reflexive explanation of behaviorism; and, finally, but certainly not least, the "*personalistische Tendenz*", which stressed the complex, individual personality.

Apart from the *Zeitschrift*, Gustav Deuchler was one of the first to call attention to the importance of the new trends in research from a theoretical point of view (76). In his opinion, there was not only a need for a "*Psychologie der Erziehung*" but also for a "*Psychologie der Bildung*". In this regard, the "*Bildungskonzept*", which referred to the "*Geist der Erziehung*", must be understood as "*Wesenserfüllung, Wesensformung und Ausrüstung der psychologischen Person*" and must be pursued rather with an "*ideelle Einstellung*" than empirically. More or less on the same wavelength were also August Riekel, with his plea for a "*Psychologie des Erlebens*" and Julius Wagner, who also wanted to create space in pedagogical psychology for the psychology of the "*Bildungsgeist*", which

was, indeed, partially achieved by Waldemar Döring and Werner Straub, although the latter, somewhat misleadingly, argued for an "experimentelle *Bildungspsychologie*" (77).

In the reality of psycho-pedagogical research on children and youth, an "*Ausdifferenzierung von Wissenstrukturen und Theoriekonzepten*" became, indeed, visible, which gave rise to a large number of new paradigms. In a recent study on the history of German-language youth psychology, Peter Dudek, with whom Christoph von Bühler largely concurred, distinguishes eight divergent research models for the 1916-1933 period (von Bühler distinguishes six) (78). To them belonged the attempts, already noted, of Aloys Fischer to achieve a synthesis and the striving for an integrative pedagogical "*Jugendkunde*" by Julius Wagner.

Much more important as regards adherents and significance, however, was the personalistically colored "*Jugendkunde*" of William Stern, which was developed in Hamburg (79). It was presented as an attempt to bridge the duality between an interpretative "*geisteswissenschaftliche*" and an explanatory "*naturwissenschaftliche*" psychology on the basis of the concept of finding identity. This process was conceived as "introspection", that is, as a convergence or integration of objective values from the environment into the personal life sphere. Stern tried to support his child and youth psychology with numerous empirical studies in the area of intelligence and talent and with it laid the basis for differential psychology, which he conceived as an essential link of the "*vaterländische Menschenökonomie*". In this respect, for that matter, he looked with some admiration on the flexibility with which the Americans, thanks to their pragmatic philosophy of life, which he had learned to know and appreciate during a study trip in 1909, constantly succeeded in adapting themselves to the demands of the culture.

Another dominant model of pedagogically relevant youth psychology was provided by the Vienna school under the direction of Charlotte Bühler (80). Although this Austrian researcher was influenced by behaviorism, she developed a psychology of adolescence that was clearly a reaction to the physiological-natural science tradition but still did not break with it completely. Essential for her was the concept of biological maturing, which seemed to proceed according to immanent and sex-specific patterns and which resulted in a number of distinguishable

psychological phases. This is why her psychology of the course of human life recalled to a certain extent that of Stanley Hall, all the more so because diaries of children and youth constituted its empirical foundation.

The idea of maturing and developmental phases is also found in the so-called characterological experience psychology of Otto Tumlirz from Graz in which development was conceived as a conquering of the inner world by the construction of the individual's own value system that succeeds in integrating simultaneously the interior drives and the objective values of the outer world. Pedagogical psychology was, for him, the science on the border between psychology and pedagogy that exposed the difference and the relationships between the child and the adult and thereby was, in many respects, dependent on characterology, psychoanalysis, and "*Individualpsychologie*" (81). The conceptual path of psychoanalysis as the foundation for psychological and sociological youth research was travelled in a much more extreme form by Siegfried Bernfeld, who thus became, as it were, a maverick of German-language pedagogical psychology. Moreover, Bernfeld's own life, which had much of a constant flight about it and which ended in San Francisco (82), had contributed to this. Finally, completely of a "*geisteswissenschaftliche*" nature and conceived as a theoretical and methodological alternative to experimental psychology was the "*Psychologie des Jugendalters*" of Eduard Spranger. Spranger conceived the development of child and youth as social maturation, as the growing into the objective and normative spirit of a historically-determined cultural period (83).

With Adolf Knauer, who tried to list all the achievements systematically in 1934, it may be concluded that pedagogical psychology in Germany had become less practical and more theoretical (84). In its discourse, it had succeeded in involving the normative moment and so had become a psychology of pedagogy rather than a psychology for the educator. It was assumed that such a systematic approach of the "psychology of pedagogy" would lead to unity and would indicate the essence and the totality of the pedagogical act.

## 6. On the National-Socialist path and the discussion about the continuity and discontinuity in German pedagogical psychology

In 1933, the notion of totality, which started to dominate German psychology in the 1920s, came to stand in another light. Together with still other elements that had already surfaced in the beginning of the thirties — characterology and ethnology, for example — totality thought was integrated into the totalitarian ideology of National Socialism, and it even became dangerous through its immoral application in the direction of subjectivity and diagnostic arbitrariness (85). This development was reflected on the institutional and on the paradigmatic level. The once so famous "*Institut für experimentelle Pädagogik und Psychologie*" of the "*Leipziger Lehrerverein*" was closed and replaced by the "*Pädagogisch-psychologische Institut der Kreisfachschaft Volksschule Leipzig*", one of the most important centers for the scientific legitimization of National Socialism. Among other things, it conducted research on the characteristics of leadership.

In Tübingen, nobody less than Oswald Kroh taught pedagogical sciences. This professor, who replaced William Stern, who had emigrated to America, as editor of the *Zeitschrift für Pädagogische Psychologie*, would occupy the prestigious chairs for psychology and pedagogy at Munich and Berlin in 1938 and in 1942, respectively. Kroh, who is reported to have taught in uniform, developed a doctrine on the phases of youth and worked this out into an organological total concept of the developmental phases of the human emotional life of which pedagogy had to take advantage. In a programmatic article on the role of pedagogical psychology in the light of the "revolutionärer Neugestaltung des gesamten Lebens", it was stated that the question for this *Geisteswissenschaft* was to penetrate into the whole "der inner- und ausserschulmäßigen Bildung und Erziehung, des absichtlichen und unabsichtlichen pädagogischen Geschehens unter der Idee des organisch gestalteten und zu gestaltenden Totallebens vom Individuum und Volk im Kirche und Staat, Kunst und Wissenschaft, Recht und Schule" (86). The central task of pedagogical psychology consisted, in other words, of the study of the "*Bildungs- und Erziehungsprozessen*" in function of the "*völkerische Erziehung*" (87). Essential to this was the normative moment. Rather than

bringing in only empirical material, pedagogical psychology had the task of contributing to the achievement of a "*völkische Menschenkunde*" by interpreting its material "*weltanschaulich*". As an organic structure within the larger biological-intellectual whole, science had to study the problems that touched the people in its essence and to expose their truth value.

That Kroh's draft of pedagogy as the fulfillment of the human ideal of community, which would be placed in the perspective of socio-ethical responsibility after 1945, actually did offer occasion for National-Socialistic interpretations is shown by the theoretical methodological articles of Jaensch and Hische in the same journal. The former, a professor at Marburg, who already in 1928 had called for a rapprochement of "ideal" and "reality" (88), stated in 1938 as a desideratum for practical psychology that it should stand in service of the "*bevölkerungspolitischer Eugenetik*", including by means of the "*Berücksichtigung typologischer und rassischer Gesichtspunkte*" (89). By the way, the irony of history willed it that this article by Jaensch be an "improved" and "expanded" version of an article in the fiftieth volume of the American Journal of Psychology, with which the fiftieth anniversary of the journal was celebrated at Cornell University in Ithaca, New York. In the new "*Reich*", psychology, according to Jaensch, psychology, as a subdivision of anthropology and eidetics, had to contribute to the "curing" and institution of the "*einheitliche Kultur*" (90). As Hische would also state further, there should be no distinction between pure and applied psychology. The needs of *Volk und Leben* were the only starting points for psychology and pedagogy. "*Deutsche Wissenschaft dient dem deutschen Volke!*", it was proclaimed, and this applied especially for pedagogical psychology "*die — ihrem Wesen nach — nicht international, sondern nur völkisch gebunden sein kann*" (91).

In the concrete, this implied that "race" was promoted to the most psychologically relevant category and that "racial purity" had pre-eminently become the psycho-pedagogical ideal (92). In his speech on the "day of science" (sic), Gerhard Pfahler, one of the new staff members of the Zeitschrift für Pädagogische Psychologie, stated the following to the members of the National-Socialist student unions of the normal school of Esselingen and of the University of Tübingen: "*nichts im Lebensvollzug eines Menschen geschieht ausserhalb des Rahmen seiner Erbwesenamt;*

alles ist von seiner Rasse" (93). In conclusion, he added that the racial makeup of the person is comparable with a musical instrument, while the racial makeup of a people constitutes a great orchestra with millions of instruments that have to be tuned to each other. In a Mozart symphony, let's face it, there fit no saxophones or negroes! "Wo aber das Schicksal einem Volk den Führer schenkt", Pfahler continued, "hat jeder sein Letztes herzugegeben, aus seinem Instrument und Fügung das Edelste herauszuholen. Dann darf man getrost hoffen, daß das große deutsche Orchester sein Schicksalslied stark und sieghaft aus dem Heute ins Morgen hinübertragen wird" (94). That pedagogical psychology in Germany had thus degenerated into pure propaganda goes without saying.

Recently in Germany the question has also been raised about the continuity or discontinuity in psycho-pedagogy from before and after the National Socialist takeover. As I have already suggested, the answer has to be qualified. It is true that the Nazi position was partially induced by the biological one-sidedness and totality thinking of the twenties and thirties, but this does not detract from that fact that the Nazi pedagogy, after all, was more of a rupture with the German pedagogical tradition than its legitimate continuation (95). Indeed, one may not forget that the National-Socialist researchers, criticized in large measure the scientific traditions of the Weimar period and turned their backs on them. Moreover, their number, although it need not be underestimated, was, all in all, quite limited. In addition to the apologists of the regime itself (Krieck, Volkelt, Jaensch, Kroh, Pfahler, etc.), there was a long row of followers (like Tumlirz and Kießling), but there was also a large group of people who were indifferent (like Busemann, for example) and a number of fervent opponents and victims of Nazism (like Bobertag, E. and W. Stern, Muchow, Hylla, Fischer, and Lipmann), some of whom, as I have noted, emigrated to America (96).

## **7. By way of discussion and conclusion: the social meaning of the research**

From what has preceded, it should be sufficiently obvious that scientific research, even what is called objective, can never take place in



a social vacuum and that the researcher, therefore, necessarily takes up a number of the premisses of the socio-historical context in which he works into his research. In America, child study formed, for example, an efficient means to "Americanize" the school, the peer group, the village community, and the church community, that is to say, to introduce the morality of the meritocratic, say neo-capitalistic, form of society (97). The more sophisticated models of educational psychology and educational research ultimately also served the same ideology. The ideal society, in which each had to receive the most suitable place, corresponded with an economically strong society. Loss of talent, waste of forces and human potential had to be avoided at all costs (98). The testing of, and research on, intelligence formed the scientific basis and legitimation of social control and selection (99). In Germany, too, the founders of experimental pedagogical research assumed unconditionally that their research into intelligence would lead to a better application of the primordial capital of the human spirit and, in this sense, was of vital importance for the "*Nationalökonomie*" and the "*Sozialpolitik*" (100).

Nevertheless, there is also the presumption that one may not overestimate the degree of social determination of educational psychology. Doubtless, social factors played a significant role in the design of the research but did not wholly control the formulation of the question, the procedures, or the results. Otherwise it would be difficult to explain the great variations or the different ways that individual researchers handled variables like social origin and sex and the different ways they reacted to social factors like war, religion, and political ideology (101). Just as experimental research in educational psychology itself was incapable of explaining the behavior of children exhaustively with mathematical formulas, it looks as though the history of the science as regards educational psychology is also unable to give a satisfactory explanation, let alone a causal one, in terms of social determinacy. For my part, further biographical research on the greater as well as the lesser gods of educational psychology in Germany and in America is needed to clarify this matter further.

## NOTES

1. Ernst Meumann, *Vorlesungen zur Einführung in die experimentelle Pädagogik und ihre psychologischen Grundlagen* (Leipzig, 1907), vol. I, xii; see also Maurits De Vroede, "Die Anfänge der 'wissenschaftlichen Pädagogik' (Pädologie) in Belgien von etwa 1895 bis 1914". *Zeitschrift für Pädagogik*, "ZP", 14. Beiheft (1977) 159-174.
2. See Marc Depaepe, Mariette Hellemans, and Walter Leirman, "Pedagogiek". In: Paul De Meester, et al., *Wetenschap Nu en Morgen* (Leuven, 1989) 233-246.
3. Edwin Keiner and Jürgen Schriewer, "Fach oder Disziplin: Kommunikationsverhältnisse der Erziehungswissenschaft in Frankreich und Deutschland". *ZP*, 36 (1990) 99-119.
4. Erik De Corte and others, ed., *Learning and Instruction: European research in an international context* (New York/ Leuven, 1987), vol. I, xi-xviii.
5. Depaepe, "The History of German Youth Research: Two remarkable books on 'Jugendkunde' (1890-1933)". *Paedagogica Historica*, 27 (1991) 271-275.
6. Depaepe, *Zum Wohl des Kindes? Kinderforschung, Pädologie, pädagogische Psychologie und experimentelle Pädagogik in Europa und den USA, 1890-1940* (Weinheim, 1993).
7. Wilhelm Ament, *Fortschritte der Kinderseelenkunde, 1895-1903* (Leipzig, 1906, second ed.).
8. Franz Kallendorf, *Die Hinwendung der Pädagogik zu den Erfahrungswissenschaften, gespiegelt am Ansatz der 'Zeitschrift für Pädagogische Psychologie'* (Bielefeld, 1975, Diss.).

9. Peter Dudek, *Jugend als Objekt der Wissenschaften. Geschichte der Jugendforschung in Deutschland und Österreich, 1890-1933* (Opladen, 1990) 90-188.
10. Otto Lipmann and William Stern, *Forschung und Unterricht in der Jugendkunde* (Leipzig, 1912).
11. Ulrich Herrmann, "Die Rolle der Psychologie in der Entwicklung der modernen Erziehungswissenschaft". In: Heinrich Balmer, ed., *Die Psychologie des 20. Jahrhunderts* (Zürich, 1976), vol. I, 1020.
12. Max Brahn, "Die experimentelle Psychologie und Pädagogik in den höheren Schulen". *Archiv für Pädagogik*, 2 (1913/14) 146-153; John F. Brown, "The Courses of Education in German Universities". *The Journal of Educational Psychology*, "JEP", 1 (1910) 145-158.
13. Josef Dolch, *Erziehung und Erziehungswissenschaft in Deutschland und Deutschösterreich von 1900 bis 1930* (Darmstadt, 1968, second edition) 6; see also Hans Thiersch, Horst Ruprecht and Herrmann, *Die Entwicklung der Erziehungswissenschaft* (München, 1978).
14. Heinrich Roth, "Die realistische Wendung in der pädagogischen Forschung". *Neue Sammlung*, 2 (1962) 481-490.
15. Dorothy Ross, *G. Stanley Hall: The psychologist as prophet* (Chicago/London, 1972).
16. Amy E. Tanner, "Experimental Didactics in the Children's Institute". *Pedagogical Seminary*, "PS", 17 (1910) 204-212.
17. Robert M.W. Travers, *How Research Has Changed American Schools: A history from 1840 to the present* (Kalamazoo, Mich., 1983).

18. Joseph M. Rice, *Scientific Management in Education* (New York/Philadelphia, 1913).
19. Geraldine M. Jonçich, *The Sane Positivist: A biography of Edward L. Thorndike* (Middletown, Conn., 1968).
20. Edward L. Thorndike, *Educational Psychology* (New York, 1905), v.
21. Thorndike, *An Introduction to the Theory of Mental and Social Measurements* (New York, 1904).
22. Thorndike, "The Contribution of Psychology to Education". *JEP*, 1 (1910) 5-6; William James, *Talks to Teachers on Psychology* (New York, 1899) 3-6; Hugo Münsterberg, *Psychology and Life* (Boston/ New York, 1899).
23. Thorndike, "What is 'Scientific'?". In: *Fifth Yearbook of the National Society for the Study of Education (N.S.S.E.)* (Bloomington, Ill., 1906), vol. I, 81-82.
24. Thorndike, "The Nature, Purpose and General Methods of Measurements in Educational Products". In: *Seventeenth Yearbook of the N.S.S.E.* (Bloomington, Ill., 1918), vol. II, 16.
25. Thorndike, "Measurement in Education". *Teachers College Record*, "TCR", 20 (1921) 379.
26. Geraldine J. Clifford (=Jonçich), *Psychology and the Science of Education: Selective writings of Edward L. Thorndike* (New York, 1962) 4.
27. Robert T. Rock, "Thorndike's Contribution to the Psychology of Learning". *TCR*, 6 (1939/40) 751-761.
28. Thorndike, *Educational Psychology*, 1.

29. Thorndike, "The Testing Movement in the Light of Recent Research". *Journal of Educational Research*, "JER", 17 (1928) 345-349.
30. Thorndike, "Measurement in Education", 374-376.
31. Paul Müller, *Ernst Meumann als Begründer der experimentellen Pädagogik* (Bazenheit, 1942); Paul Probst, *Bibliographie Ernst Meumann. Mit einer Einleitung zur Biographie* (Herzberg, 1991).
32. Jonçich, *Psychology*, 9.
33. Thorndike, "The Contribution", 12.
34. David P. Ausubel and Floyd G. Robinson, *School Learning: An introduction to educational psychology* (London, 1969) 12-15.
35. Thorndike, *The Principles of Teaching Based on Psychology* (New York, 1906) 62.
36. James E. Russel, "Thorndike and Teachers College". *TCR*, 27 (1925/26) 460-461.
37. Travers, *How Research*, 294.
38. Alvin C. Eurich and Herbert A. Carroll, *Educational Psychology* (Boston/New York, 1935) 14; Noel B. Cuff, *Educational Psychology* (Louisville, Ken., 1936) 10; William C. Trow, *Introduction to Educational Psychology* (Boston, 1937) 1; Daniel Starch, *Educational Psychology* (New York, 1919) 39; Erwin V. Johanningmeier, "William Chandler Bagley's Changing Views on the Relationship between Psychology and Education". *History of Education Quarterly*, "HEQ", 9 (1969) 3-27; Gordon Hendrickson and Glenn M. Blair, "Educational Psychology", in Walter S. Monroe, ed., *Encyclopedia of Educational Research* (New York, 1950) 347-348.

39. Harold H. Abelson, *The Art of Educational Research* (New York, 1933) 1.
40. Parcival M. Symonds, "A New Meaning for Educational Psychology". *JEP*, 30 (1939) 35. See also "Editorial". *JEP*, 1 (1910) 1.
41. Edmund C. Sanford, "Experimental Pedagogy and Experimental Psychology". *JEP*, 1 (1910) 593; William McCall, *How to Experiment in Education ?* (New York, 1923).
42. "Announcement of the Reorganization of the Journal of Educational Psychology". *JEP*, 12 (1921) 2.
43. See, in succession, Frank N. Freeman, *Experimental Education: Laboratory manual and typical results* (London/Cambridge, Mass./Sidney, 1921); Archer W. Hurd, *Study Guide and Text Book Educational Psychology* (Minneapolis, Minn., 1947, fourth edition).
44. See, e.g., Ovide Deroly and Raymond Buyse, *Les applications américaines de la psychologie à l'organisation humaine et à l'éducation* (Brussels, 1923) 10.
45. See, among others, D.L. Eckberg, *Intelligence and Race: The origins of the IQ Controversy* (New York, 1979) 179; Clarence J. Karier, "Testing for Order and Control in the Corporate Liberal State". *Educational Theory*, 22 (1972) 163; Russell Marks, *The Idea of IQ* (Washington, 1981) 23; James M. Lawler, *IQ, Heritability and Racism* (London, 1978); Leon J. Kamin, *The Science and Politics of IQ* (Potomac, 1974) 2; Clarence J. Karier, *Shaping the Educational State* (New York, 1975) 161-189; A.J. Strenio, *The Testing Trap* (New York, 1981) 182; Brian Evans and Bernard Waites, *IQ and Mental Testing* (New York, 1986, 189; Henry L. Minton, *Lewis M. Terman: Pioneer in psychological testing* (New York, 1988); Paul D. Chapman, *Schools as Sorters: Lewis M. Terman, applied psychology, and the intelli-*

- gence testing movement, 1890-1930* (New York, 1988); Judith R. Raftery, "Missing the Mark: Intelligence testing in Los Angeles Public Schools, 1922-32". *HEQ*, 28 (1988) 73-93.
46. McCall, *How to Experiment*, 14.
  47. Monroe and others, *Ten Years of Educational Research 1918-1927* (Urbana, Ill., 1928) 47-50;
  48. Harold B. Chapman, *Organised Research in Education* (Columbus, Ohio, 1927) 2, 22, 210-212.
  49. Jonçich, *The Sane Positivist*, 556.
  50. Travers, *How Research*, 125; Edmond A. Van Trotsenburg, *Ontwikkelingslijnen in het empirisch onderzoek van pedagogische en didactische vraagstukken* (Amsterdam, 1972) 50.
  51. McCall, *How to Experiment*, 15-19.
  52. Monroe and Max D. Engelhart, *The Scientific Study of Educational Problems* (New York, 1936) 465.
  53. H. Gordon Hullfish, *Aspects of Thorndike's Psychology in their Relation to Educational Theory and Practice* (Columbus, Ohio, 1926) 110-113.
  54. D.E. Philips, "Wat is Scientific?". *JEP*, 22 (1932) 299-308 (here 307).
  55. See Mary Henle, "One Man Against the Nazis - Wolfgang Köhler". *American Psychologist*, 33 (1978) 939-944; Michael Wertheimer, "Max Wertheimer, Gestalt Prophet". *Gestalt Theory*, 2 (1980) 3-17.

56. P.F. Valentine, "There is no Educational Psychology". *JEP*, 27 (1936) 711-712.
57. Travers, *How Research*, 319-340; Gilbert De Landsheere, *La recherche en education dans le monde* (Paris, 1986) 62-63.
58. Charles H. Judd, *Educational Psychology* (New York, 1939) 3, 534-535.
59. See Maxine Seller, "G. Stanley Hall and Edward Thorndike on the Education of Women: Theory and policy in the progressive era". *Educational Studies*, 19 (1980/81) 365-374; Jill Schofer, "G. Stanley Hall: Male chauvenist educator". *Journal of Educational Thought*, 10 (1976) 194-200.
60. Ellen C. Lagemann, "The Plural Worlds of Educational Research". *HEQ*, 29 (1989) 204-212.
61. Harold O. Rugg, "After Three Decades of Scientific Method in Education". *TCR*, 36 (1934/35) 114-122 (here 114 and 117).
62. John Dewey, *The Sources of a Science of Education* (New York, 1929) 19, 23, 26, and 64.
63. Rugg, "After Three Decades", 120.
64. Lee J. Cronbach, "Educational Psychology". *Annual Review of Psychology*, 1 (1950) 235.
65. See, e.g., Symonds, "Trends in Educational Research". *JER*, 34 (1940/41) 300-301.
66. Travers, *How Research*, 232.
67. Boris Menrath, *Zur ideologischen Anfälligkeit der empirisch-pädagogischen Forschung* (Frankfurt/Bern, 1978) 60-61.



68. Setphen A. Sharp and A.P. Bray, "W.H. Winch: A founder of the experimental approach in education". *British Journal of Educational Studies*, 38 (1980) 38.
69. Max Frischeisen-Köhler, "Grenzen der experimentellen Methode". *Pädagogische Blätter*, 47 (1918), reprinted in: Idem, *Philosophie und Pädagogik* (Weinheim, 1962, second edition) 110-150 (here 139).
70. Aloys Fischer, "Die Lage der Pädagogik in der Gegenwart". *Zeitschrift für Pädagogische Psychologie*, "ZPP", 12 (1911) 83-88; see also Hermann Röhrs, *Die Pädagogik Aloys Fischers. Versuch einer systematischen Darstellung seines wissenschaftlichen Gesamtwerkes* (Ratingen, 1953) 24-30.
71. Fischer, "Über Begriff und Aufgabe der pädagogischen Psychologie". *ZPP*, 18 (1917) 109-118.
72. Kallendorf, *Die Hinwendung*, 166.
73. Fischer, "Die Lage der Psychologie in der Gegenwart und ihre Folgen für die psychologische Jugendforschung". *ZPP*, 24 (1925) 397.
74. See Fritz Kölln, *Fünfundzwanzig Jahre pädagogisch-psychologische Arbeit* (Leipzig, 1924) iv.
75. Arthur Kiebling, "Entwicklungstendenzen der pädagogischen Psychologie". *ZPP*, 30 (1929) 1-9.
76. Gustav Deuchler, *Möglichkeiten und Grenzen der experimentellen Pädagogik* (Langensalza, 1926) 14-20.
77. August Riekel, *Probleme der pädagogischen Psychologie* (München, 1927) 26-29; Julius Wagner, *Die wissenschafts-methodische Richtungen der gegenwärtigen Pädagogik* (Erfurt,

- 1928) 29-32; Waldemar O. Döring, *Pädagogische Psychologie* (Osterwick am Harz, 1929) 5; Werner Straub, *Die Grundlagen einer experimentellen Bildungspsychologie* (Langensalza, 1931) 7-19; see also W.J. Ruttmann, *Handbuch der pädagogischen Psychologie* (Halle an der Saale, 1930) v and 2.
78. For the following see, mainly, Dudek, *Jugend*, 189-374; Johannes-Christoph von Bühler, *Die gesellschaftliche Konstruktion des Jugendalters. Zur Entstehung der Jugendforschung am Beginn des 20. Jahrhunderts* (Weinheim, 1990) 293-392.
79. William Stern, "Zur Psychologie der reifenden Jugend. Kritische und methodische Betrachtungen". *ZPP*, 28 (1927) 1-10; see also Dudek, "William Stern und das Projekt 'Jugendkunde'". *ZP*, 35 (1989) 153-174.
80. Charlotte Bühler, *Das Seelenleben des Jugendlichen* (Frankfurt am Main, 1975, originally Jena, 1921).
81. Otto Tumlirz, *Pädagogische Psychologie* (Leipzig, 1930).
82. See Von Bühler, *Die gesellschaftliche Konstruktion*, 315.
83. Eduard Spranger, "Grundgedanken der geisteswissenschaftlichen Psychologie". *Die Erziehung*, 9 (1934) 209-223 and 57-269.
84. Adolf Knauer, *Das normative Moment in der pädagogischen Psychologie* (Langensalza, 1934). See also Kießling, *Jugendkundliches Praktikum* (Leipzig, 1932) 1-2; Tumlirz, *Einführung in die Jugendkunde* (Leipzig, 1931, third edition) 4-20.
85. Karlheinz Ingenkamp and Hermann Laux, *Geschichte der Pädagogischen Diagnostik*, volume II: Hermann Laux, *Pädagogische Diagnostik im Nationalsozialismus 1933-1945* (Weinheim, 1990).

86. Oswald Kroh, "Die Aufgabe der pädagogischen Psychologie und ihre Stellung in der Gegenwart". *ZPP*, 34 (1933) 305-327 (here 315).
87. Kroh, "Pädagogische Psychologie im Dienste völkischer Erziehung". *ZPP*, 38 (1937) 1-13; Idem, "Zur Frage der Anwendung in der Psychologie". *ZPP*, 39 (1938) 4-13.
88. Erich R. Jaensch, *Neue Wege der Erziehungslehre und Jugendkunde* (Erfurt, 1928) 48.
89. Jaensch, "Wege und Ziele der Psychologie in Deutschland". *ZPP*, 39 (1938) 181.
90. See also Ruttman, "Der Ertrag der pädagogischen Anthropologie von E.R. Jaensch für die Pädagogik". *ZPP*, 39 (1938) 273-280.
91. Wilhelm Hische, "Psychologische Pädagogik. Zur (notwendigen) Neuformung des Verhältnisses zwischen Psychologie und Pädagogik". *ZPP*, 40 (1939) 161.
92. See, e.g., Paul L. Krieger, "Rasse, Rythmus und Schreibinnervation bei Jugendlichen und Erwachsenen". *ZPP*, 38 (1937) 13-31.
93. Gerhard Pfahler, "Rasse und Erziehung". *ZPP*, 40 (1939) 209.
94. *Ibid.*, 209.
95. Heinz-Elmar Tenorth, "Deutsche Erziehungswissenschaft 1930 bis 1945. Aspekte ihre Strukturwandels". *ZP*, 32 (1986) 299; Idem, *Zur deutschen Bildungsgeschichte 1918-1945* (Köln/Wien, 1985) 119 ff.; Wolfgang Keim, ed., *Pädagogen und Pädagogik im Nationalsozialismus. Ein unerledigtes Problem der Erziehungswissenschaft* (Frankfurt a.M./Bern/New York/Paris, 1988).

96. Laux, *Pädagogische Diagnostik*, 192-194.
97. See André Guillaïn, *Les enjeux de la genèse. La psychologie du développement et le gouvernement des hommes* (Bern/Frankfurt am Main/New York/Paris, 1987); Theresa R. Richardson, *The Century of the Child: The mental hygiene movement and social policy in the United States and Canada* (Albany, N.Y., 1989).
98. Lewis M. Terman, "Child Study: Its reason and promise". *The University of California Chronicle*, 11 (1909) 154-158.
99. See Michael M. Sokal, ed., *Psychological Testing and American Society, 1890-1930* (New Brunswick, N.J., 1987).
100. E.g. Meumann, "Über die Ökonomie und Technik des Lernens". *Die Deutsche Schule*, 7 (1903) 133; Wilhelm A. Lay, "Zur Einführung". *Die Experimentelle Pädagogik*, 1 (1905) 21.
101. Depaepe, *Zum Wohl*, chapter 7.

## LAUDATIO JACQUES WILLEMOT

*Paul Van Cauwenberge*

Bien que les maladies du domaine nez-gorge-oreille figurent parmi les plus fréquentes dans notre pathologie, l'oto-rhino-laryngologie est encore souvent considérée comme une spécialité mineure. Cette opinion devient néanmoins difficile à comprendre aujourd'hui quand on connaît la diversité des branches de notre domaine "carrefour"; sa chirurgie aussi vaste que délicate et sa riche histoire médicale font qu'elle est — dans le temps — à l'origine de bien des techniques appartenant aux spécialités limitrophes, voire lointaines, comme toute l'endoscopie, pour ne donner qu'un exemple.

Le docteur Jacques Willemot, né à Gand le 19 octobre 1928, récipiendaire aujourd'hui de la médaille Georges Sarton, a été actif dans la pratique oto-rhino-laryngologique jusqu'à l'année dernière et le reste dans un autre domaine qui le passionne depuis 20 ans et pour lequel il est fêté aujourd'hui : celui de l'Histoire de la Médecine. Vu sa formation, il était évident qu'il se soit intéressé spécialement à l'Histoire de l'Oto-Rhino-Laryngologie.

Jacques Willemot est orphelin de guerre; son père, Gérard Willemot, décédé en camp de concentration, était un des chefs de la résistance en Flandre et sa mère était active dans les mêmes réseaux. A 17 ans il a été décoré de la médaille de la Croix-Rouge pour services rendus à la Patrie durant cette guerre. Après son enseignement primaire à l'Institut St.-Amand à Gand et ses humanités gréco-latines à l'Abbaye de St.-André Loppem, il fit ses études de médecine à l'Université Catholique de Louvain. Diplômé en 1954, il avait obtenu entretemps le diplôme de candidature en psychologie, de baccalauréat en philosophie Thomiste et de licence en éducation physique. Attiré un certain moment par la carrière militaire (dans laquelle il débuta) il fait un stage au centre militaire belge d'éducation physique

à Eupen et au bataillon parachutiste à Schaffen en 1954 et 1955.

Il a été durant six ans assistant au service ORL de l'Université de Gand (Prof. F. Eeman) de 1956 à 1961, dont quatre mois au Mount Sinai Hospital de New York (service Dr. I.B. Goldman) en 1959.

Devenu ainsi oto-rhino-laryngologiste, il pratiqua à la clinique St.-Joseph à Gentbrugge et à la clinique de Wetteren, s'intéressant spécialement à la rhinologie, domaine où il devint renommé. Il fut invité comme orateur ou comme "visiting professor" à de multiples congrès et cours de rhinologie de par le monde. Dès 1971 il organisa personnellement plusieurs cours pratiques postuniversitaires de rhinochirurgie avec télévision et magnétoscope à l'Université Libre de Bruxelles, à une époque où de tels cours étaient rares. Ces derniers jouirent d'un grand succès auprès des étrangers.

Ancien secrétaire de l'Union Professionnelle Belge des médecins oto-rhino-laryngologistes et de la Société Belge d'oto-rhino-laryngologie — dont il est membre honoraire — il a présenté quatre rapports à cette dernière Société, dont le dernier en 1981 : "Naissance et développement des maladies du nez, de la gorge et des oreilles dans l'Histoire de la Médecine" pour la rédaction duquel il s'entoura de brillants collaborateurs tant nationaux qu'étrangers; cette œuvre de plus de quinze cents pages reste un livre de chevet pour ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'ORL.

Le docteur Willemot a publié cent et sept articles, chapitres de livre ou livres à ce jour, la plupart en français, la langue maternelle, mais également en néerlandais, en anglais et même en portugais. Durant des années, il fut un pionnier de la rhinologie en Belgique et a été, à ce titre, directeur régional de la Société Européenne de Rhinologie ainsi que de la Joseph Society.

Ce riche bagage de culture et d'histoire a poussé ainsi notre confrère vers l'histoire de la médecine et celle de l'O.R.L. en particulier. Son caractère pointilleux, voire obstiné a fait de lui un chercheur méticuleux. Il ne s'est pas contenté de recopier ce que d'autres ont écrit mais a toujours cherché, dans la mesure de ses moyens, la source originale et la vérité, et tous qui sont actifs dans ce domaine savent

combien il est difficile d'approcher la Vérité en histoire. Il reste encore aujourd'hui organisateur, modérateur ou rapporteur dans de multiples congrès.

C'est un grand mérite pour un spécialiste travaillant en pratique privée d'avoir réalisé tant de travaux scientifiques, privilège souvent réservé à des personnes travaillant en milieu universitaire. Le Docteur Willemot n'avait ni assistants, ni secrétaires qui auraient pu l'aider à rédiger ses articles ou à faire ses recherches bibliographiques; il fit tout lui-même, aidé de son épouse, ce qui mérite notre grande admiration.

C'est donc pour moi un honneur et une grande joie, en tant que gantois et Président de la Société Internationale de Rhinologie, d'avoir pu faire cet éloge du Docteur Willemot et de le proposer comme récipiendaire de la médaille George Sarton. Je lui laisse ainsi la parole.





# LE NEZ DANS L'HISTOIRE DE LA MEDECINE

*Jacques Willemot*

L'intérêt porté durant ma carrière à la rhinoplastie, cumulé à celui de l'histoire de la médecine a fait que j'ai eu l'honneur d'être sollicité pour vous présenter une conférence dans le cadre de la chaire George Sarton.

J'essaierai durant ce survol de joindre l'utile à l'agréable, comme disait le cardinal de Bernis (Not. 26°)(qui mourut il y a exactement deux siècles) et de me faire comprendre de l'humaniste qu'est chacun d'entre vous en espérant apporter un petit quelque-chose au rhinologiste et au plasticien.

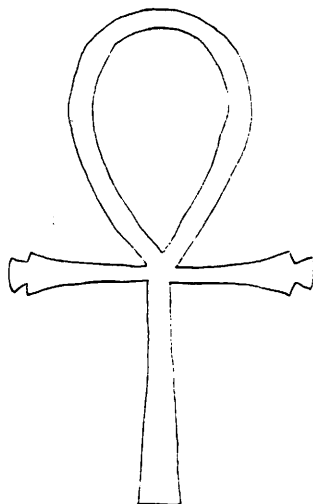


Fig. 1 : L'hiéroglyphe de la Vie (Ankh) entrant par les narines

° Sigles : Fig.= icono; Not.= notice; (\*)= références (bibliogr.)

Notre nez possède (Not.1) l'organe des sens le plus ancien, l'odorat et règle également la respiration (résistance nasale), le réchauffement de l'air inspiré, son humidification et sa stérilisation; il participe de plus à la résonance de la voix. Nous ne ferons qu'effleurer l'histoire de ses fonctions et de ses maladies pour nous attarder plus à celle de son rôle esthétique et psychologique.

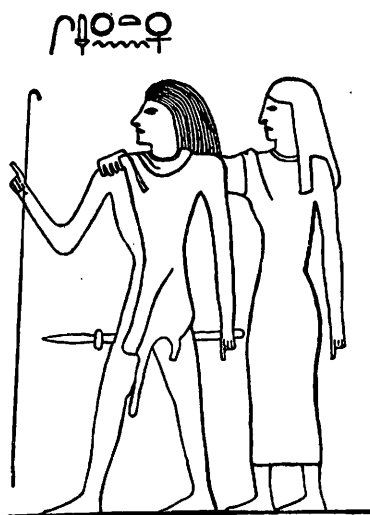
## LA MEDECINE ANTIQUE

*Au temps des pharaons (-26, 35, 41, 44, 60, 61)*

Un sculpteur de la IV<sup>e</sup> dynastie (-2613 -2494), Ancien Empire, nous montre déjà son premier pharaon Snèfrou nez à nez avec la déesse Sekhmet (la puissante), représentée sous forme d'une femme à tête de lionne. S'agit-il du baiser dont nous parlerons ou de *la Vie* (Ankh) qui passe de l'un à l'autre.

Dans l'Egypte Ancienne le nez idéal était long, mince et peu projeté avec absence de bosse nasale contrairement aux Mayas. Dans le *Canon de la beauté* (Not.2 et 19) (\*-12)- nous trouvons déjà cette expression- la longueur du médius de la main servait d'unité de mesure.

Des sept orifices de Djada (la tête) les Anciens accordaient au nez la première importance. Le premier médecin spécialiste égyptien connu était dentiste. Ni-ankh-Sekhmet (Not.3) était inspecteur des dentistes et médecin attaché au service du pharaon Sahouré (Ve dynastie, -2563 -2423, Ancien Empire). Une stèle commémorative placée originellement dans le palais puis dans sa tombe le représente accompagné de la légende *comme mes narines respirent la vie, puisse-t-il vivre longuement*. (Fig.2) (Not.4). Comme les narines étaient avec les oreilles (Not.5) une des portes de la vie, les Anciens égyptiens croyaient qu'il suffisait de casser le nez d'une statue d'un ennemi pour le tuer. Sur une autre stèle de la XI<sup>e</sup> dynastie (-2133 -1991, Moyen Empire) on voit Maâty, un gardien, respirant de l'huile douce d'un récipient. Et sur une dernière (XVIII<sup>e</sup> dynastie vers -1480, Nouvel Empire) Sen-Rès respire une fleur de lotus



**Fig. 2 : Ni-Ankh-Sekhmet, inspecteur des dentistes, accompagné de la légende "Comme mes narines respirent la Vie, puisse-t-il vivre longuement".**



**Fig. 3 : Une main, tenant l'héroglyphe de La Vie s'approche du nez de la reine Néfertiti.**

devant une table d'offrande. L'âme pouvait pénétrer dans le corps privé de vie soit par le nez soit par l'oreille. Plusieurs sculpteurs de cette époque montrent une main tenant l'hiéroglyphe de Vie (Fig.1) à hauteur du nez de la reine Néfertiti (Fig.3), épouse du roi Akhénaton (Aménophis IV) vers -1360 (Not.6). Une balustrade représente à la même époque Akhénaton, son épouse et sa fille présentant leurs offrandes au dieu Soleil Aton, *le disque solaire* et recevant chacun la Vie par les narines (Fig.4)



Fig. 4 : Akhénaton (Aménophis IV) et Néfertiti présentant leurs offrandes au dieu Soleil Aton et recevant chacun la Vie par les narines.

Le papyrus d'Ebers en écriture hiéroglyphique (Not.7) (-1550) dit : "Quant à l'air qui entre dans le nez, il pénètre dans le haty (le coeur) (\*-30) et le poumon et c'est eux qui le distribuent dans tout le corps". Le nez proprement dit se nomme (fnd) mais un autre terme (shr) peut être

compris comme nez au singulier ou narines (shrtj) au pluriel. Un passage du tombeau de Rekhmarâ fait la distinction suivante entre les deux termes précédemment cités : "La douce brise du nord pour *ton nez* (fnd k), le vent pour ta *narine* (shrt k)". Cet exemple prouve qu'il y a une distinction à faire entre (shrtj), ce qui respire l'air, respirer en tant que fonction, et (fnd), ce qui anime par la respiration. Et l'air non animé, comme celui non renouvelé des caves et des cavernes n'apporte aucune vie au corps (Schwaller de Lubicz).

Le nez est chargé de recevoir le souffle du pharaon *solarisé* assimilé à Atoum-Ré : "Amenemhat est Atoum lui-même, il donne le souffle de vie au nez de chacun" (Perrin).

Le nez transmet ce qu'il recueille au coeur, — dont la toute puissance s'exerce aussi sur l'esprit — qui décide.

Les os propres du nez (shyt nt fnd), littéralement *Chambre du nez* ou mieux encore *Sanctuaire du nez*, doivent comprendre non seulement les os en question mais également le *sanctuaire* qu'ils protègent et qui détermine ce mot. Dans toute la littérature de l'Ancienne Egypte, (shyt) est un mot *religieux*, et son emploi médical ou chirurgical dans notre cas est certainement unique, bien qu'on le rencontre dans des écrits non religieux.

Plusieurs mots de la langue pharaonique font intervenir dans leur graphie le signe hiéroglyphe *nez* (\*-26) et expriment ainsi que les égyptiens mettaient ce dernier en relation avec l'idée exprimée. Le mot *esprit* représente de plus dans différentes langues tant la respiration-voir esprit de sel- que l'âme et sa racine se retrouve dans bien des mots de ces deux sens-voir inspiration et invention.

Tenir le nez de quelqu'un, en Egypte, c'était posséder sur lui la plus impérieuse des dominations. Ainsi sur la palette à fards du roi Narmer, vers 3000 av. J.C., un des premiers documents historiques que nous possédions sur l'histoire pharaonique, cela apparaît très clairement. Le roi veut célébrer la victoire des armées du sud de l'Egypte sur celles du nord, prélude à l'unification du pays. Symbolisé sous la forme du Faucon Royal, sur le revers de la palette, il tient en laisse par le bout du nez un personnage dont le tronc est composé de fourrés de papyrus et qui, dès lors représente le nord du pays, le delta. Il s'agit là d'une allusion pictographique à une victoire totale et sans merci.

L'étude du nez fait partie du domaine de l'étude passionnante des "Realia", *réalité coutumière quotidienne* et l'on peut suivre la généalogie nasale des pharaons grâce aux bas-reliefs ou aux statues. On peut comparer très exactement le nez de Ramsès II et celui de son père Séthi Ier, de Toutchmès III le conquérant et de la reine Hatchepsout, notamment aussi grâce à leurs momies respectives (Not.8). De même qu'on a parlé du nez bourbonien de l'Ancienne dynastie française, on pourrait parler du nez Ramsèsside ou celui des Sésostris.

Dans ce papyrus d'Ebers, le rhume était bien connu. A côté de remèdes faits de pain de froment, de cire, de miel et de coriandre sans oublier la bière, l'absinthe et l'ail, l'auteur recommande de s'adresser au dieu Thot, Djehouty, au grand nez, en prononçant cette formule "Puisses-tu t'écouler rhume, fils du rhume qui brise les os, qui détruit le crâne de telle sorte que les sept orifices de la tête, servants de Ra et adorateurs et Thot tombent malades. Voici que j'ai apporté ton remède contre toi : du lait d'une (femme) qui a mis au monde un garçon et de la gomme odorante. Qu'il te chasse et t'expulse. A terre, puanteur. "On prescrira également des instillations nasales de vin de palme, et, pour supprimer l'éternuement, des applications de plante-Niaia à broyer avec des dattes, sur le nez.

Nous trouvons également ici le nez comme organe externe pouvant nous renseigner sur l'état général du patient "Si ses yeux sont las et si son nez est pincé, tu diras alors (...)." Eternuer avait d'ailleurs une signification néfaste pour les égyptiens, semble-t-il à la lecture de la formule magique du papyrus P 3072 "Fuis, Femme d'Asie qui viens du désert, toi, négresse qui viens des régions lointaines. Si tu es d'Asie, que les vomissements s'emparent de toi, si tu es noble, que ton urine soit frappée, que les éternuements sortent de ton nez et la sueur de tes membres..."

Le papyrus de Smith (-1600) (Not.9) décrit plusieurs cas de fracture du nez. Une des voies utilisées par les embaumeurs pour extirper le cerveau était le nez.

Cette extirpation était suivie d'une évacuation par courant d'eau puis le crâne rempli et les narines bouchées par de la cire fondue, de la résine ou du bitume.

Galien (131-201) nous dit que les prêtres égyptiens auraient

reconstruit des nez en secret. A la lecture de Leca nous pouvons nous convaincre que les occasions ne devaient pas manquer. "Sur une stèle que Horemheb, dernier pharaon de la 18e dynastie, fit ériger dans le temple de Karnak, on apprend que les fonctionnaires prévaricateurs étaient punis au minimum de cent coups de bâtons dont cinq entraînant des plaies béantes : le plus souvent ils subissaient l'ablation du nez et le bannissement. Sous Ramsès III, deuxième pharaon de la 20e dynastie (-1200 -1085), au cours du procès de la grande conjuration du harem, deux juges s'étaient laissés séduire par des femmes compromises dans l'affaire. Ce crime de trahison fut estimé d'une haute gravité et la peine exécutée sur eux par ablation de leur nez et de leurs oreilles. Une momie assez étonnante est celle d'un homme de la fin du 1er siècle après J.C. : l'homme avait perdu son nez et les embaumeurs pour reconstituer le corps dans son intégrité, avaient réalisé une prothèse nasale en bois, fixée par des courroies. L'homme avait-il été condamné et s'était-il racheté sur la fin de ses jours ? Avait-il perdu son nez dans un combat ?"

Et Leca de continuer autre part : "L'adultère constituait un cas de divorce et était punissable, surtout chez la femme : pour un adultère commis d'un consentement mutuel, l'homme était condamné à recevoir mille coups de verge et la femme à avoir le nez coupé. Il y a vraiment peu de momies de femmes à qui manque le nez. Les égyptiennes étaient-elles donc des épouses irréprochables ou bien les juges faisaient-ils preuve de mansuétude dans l'application de la loi ? C'est cette dernière explication qu'il faudrait retenir si l'on en croit l'histoire rapportée par Hérodote : un pharaon, ayant perdu la vue, devait la recouvrer s'il baignait ses yeux dans l'urine d'une femme fidèle; il resta longtemps aveugle avant de trouver enfin le remède à sa cécité".

Dans le Livre des Morts (\*-41,44,61), écrit en hiéroglyphes malgré l'époque tardive, nous trouvons aux papyrus de Hoenefer (-1300), trouvé en 1852 et de Ani (-1420), trouvé en 1888 la déclaration de pureté : "Car je suis le nez du Dieu de l'air, *de la vie*, qui ressuscite les morts." et "O toi, au nez qui apparaît dans Chemoenoe, je n'éprouve aucune mauvaise pensée".

Le code de Hammurabi *au temps des assyriens* date du 18e siècle av. J.C.. Il a une valeur historique énorme car c'est la première fois que

nous rencontrons le concept de responsabilité pénale et civile du médecin. En ce qui concerne le nez il nous dit que le dommage sera réparé civilement par une somme variable avec l'importance de la lésion. Après sa découverte, d'autres textes juridiques plus anciens faisant déjà référence à des thèmes médicaux ont été exhumés. Dans celui trouvé à Ur-Nammu : "Si un homme (blessant) un autre avec un instrument geshpu lui a coupé le nez, il paiera les deux tiers d'une mine".

Le souffle et l'âme, *principes de Vie*, étaient désignés par le même terme *napischtu* chez les babyloniens.

Les phrases de *La Bible* nommant textuellement *le nez* ou *les narines* sont rares, (30 citations, \*-54), comparées à celles des autres organes des sens et paraissent *toutes* dans l'Ancien Testament (-9e s. -4e s.). (\*-55, 56, 57, 58, 59).

En hébreu le mot *Af* (nez) exprime tout le visage et le mot *Adam* (être humain) est à mettre en rapport avec *adama* (terre, argile) et avec *dam* (sang) car le principe de Vie se fixait sur le sang. (\*-20)

Le sens étymologique et la fonction fréquemment rencontrés sont dans ces cas *l'haleine de vie, le souffle et la fumée*. La citation la plus connue vient du début de la Genèse qui nous relate que Jahvé, après avoir formé l'homme de la poussière tirée du sol, lui insuffla dans les narines une haleine de vie et que cet homme devint un être vivant (Gen. 2;7); le déluge vit l'inverse se produire (Gen. 7;22). Nous avons plusieurs autres références du même sens dans Les Psaumes (PS 18; 9 et 16), Samuel (2 Sa 22;9 et 16), la Sagesse (Sg 15;15), Isaïe (Is 2;22), Lamentations (4;20) et Job (27;3). Une autre est particulièrement intéressante car nous rejoignons Aristote : Sagesse (Sg 2;2) "C'est une fumée que le souffle de nos narines et la pensée une étincelle qui jaillit en battement de notre coeur" (Not.11)(\*-30) Et dans le cantique de Moïse (Exode 15;8) "Au souffle de tes narines les eaux s'amoncelèrent, les flots se dressèrent comme un bloc et les abîmes se figèrent au coeur de la mer". N'est-ce pas un tableau pour nos yeux ?

Deux citations d'un autre ordre : *l'odorat*. Au psaume 115 v. 4-6 "Leurs idoles ont un nez et ne sentent pas". Aux Nombres (Nbre 11;20) "Jahvé vous donne de la viande tout un mois jusqu'à ce qu'elle vous sorte par le nez". Amos (Ain.4;10).



*Le placement d'anneaux dans les narines* peut avoir deux significations :

soit l'esclavage; aux Rois (2 roi 19;28) et Isaïe (37;29 et 3;21) soit la parure, l'anneau d'or; (Genèse 24;22 et 47) et Ezéchiel (Ez 16;12)

On retrouve un *sens péjoratif* dans :

Ezéchiel (Ez 8;17) "Ils provoquent encore ma colère. Les voici qui approchent les rameaux d'un nez". Une pratique inconnue de mépris et d'insulte et Crampon (\*-55) cite le texte syriaque "voici qu'ils me raillent en reniflant du nez". Nous retrouverons cela chez Martial, Catulle et d'autres.

Aux Nombres (Nb 14;18) Jahvé "lent à se mettre en colère" est une traduction libre de l'hébreu *long des narines* (\*-10), la colère étant décrite comme une inflammation du nez. Même expression dans l'Exode (Ex. 34;6).

Aux Proverbes (Pr 30;33) "En pressant le nez on obtient du sang". *Ouant à sa morphologie* nous trouvons dans Ezéchiel (Ez 23; 22 à 25) la seule citation sur l'amputation du nez. Et au Cantique des Cantiques (Ct 7;5) "Ton nez, la tour du Liban, sentinelle tournée vers Damas" (Not.12).

Dans le Lévitique (21;18) les trois ouvrages consultés écrivent "Un homme défiguré ou difforme n'approchera pas pour offrir le pain de Dieu" mais Cabanès aurait trouvé une traduction qui spécifierait qu'on excluait du sacerdoce ceux qui avaient un nez trop petit, trop long ou de travers". Le Dr Simon (1909-1986), spécialiste de la médecine hébraïque et collaborateur à notre rapport de 1981, (\*-47,53), confirme à la même référence que dans le Talmud (-3e s. +5e s.) il s'agit d'un nez tellement aplati "qu'il peut se farder les deux yeux à la fois" (Bekh 8;3) et dans la Vulgate (Not.13) de nez tordu. Il ajoute qu'en hébreu le nez camus existe comme nom de personne (Néhémie 3;10) et que le divorce est admis dans les cas de lèpre nasale ou d'ozène (Ketoubot 7;10) (Not.14).

Si le nez et les narines sont donc rarement cités il en est tout autrement de tout ce qui concerne *directement l'olfaction* soit : l'odorat, l'encens, le parfum, la puanteur autant dans le Nouveau que dans l'Ancien Testament. Nous vous en épargnons la liste complète.

L'odorat sera le seul des cinq sens épargné par la faute d'Adam et Eve. C'est pourquoi ce seront les sacrifices olfactifs qui seront les plus

agréables au Dieu de la Bible (Et. Fobe).(\*-20)

Dans de nombreuses civilisations de *l'Extrême-Orient* le nez était déjà un symbole sexuel masculin privilégié de par sa forme nous dit Chaumié (\*-9). Pour la Chine Ancienne il était une véritable carte topographique des caractéristiques viriles de son possesseur. Il devait être long pour l'homme alors que pour la femme idéale, amoureuse s'entend, il devait être petit et bien affûté. Un autre signe de cette corrélation était le châtement infligé par les maris trompés qui consistait à sectionner l'appendice nasale du rival. Il sera appliqué tout au long de l'histoire avec des indications plus élargies et encore à l'honneur durant la dernière guerre française d'Algérie. Dans la langue chinoise le mot nez est employé comme *de ce qui est Premier*, il est synonyme d'ancêtre. *Mon vénérable nez* voudrait dire *mon vénérable grand-père*. Cette métaphore se retrouve dans la langue morée, au nord de l'actuelle Burkina-Faso (Mali) où le mot Nyöré qui veut dire nez possède un sens figuré *vie*. Dieu te donne vie se dit *Dieu te donne nez* dit Chaumié (\*-9) qui ajoute qu'au Mali la mythologie des bambaras fait du nez avec la jambe, le sexe et la langue un des quatre ouvriers de la société en dirigeant les trois autres. Chez les papous le nez était représenté comme le même organe que le sexe et s'allongeait pour le rejoindre. Un livre satirique sur Leopold II en 1908 se passe de commentaires.

Dans plusieurs contrées du Grand Nord, le baiser se donne encore nez à nez. Cette pratique pourrait être considérée comme plus propre après certains repas. D'autres auteurs comme Diane Ackerman (\*-2) y voient plutôt une sorte d'inhalation permettant de jauger l'humeur et l'état de santé d'autrui; et celle-ci de citer Charles Darwin qui décrit la façon dont les malais se frottent le nez pour s'embrasser : "les femmes s'accroupissent le visage tendu vers le haut, mes domestiques se penchèrent sur elles et commencèrent à frotter. Cela dura bien plus longtemps qu'une poignée de mains et ils émirent des grognements de satisfaction". Y.Carré estime dans *Le baiser sur la bouche au Moyen Age* (1992) qu'éminemment charnelle, la jonction des lèvres se fait spirituelle par l'échange des souffles. Depuis Freud, des thèses entières ont été écrites sur la relation nez-sexe. Le nez et le pénis ont la singularité commune d'être les seuls organes médians impairs saillants et creux, à

la muqueuse érectile dans les mythologies symboliques les plus archaïques. Le nez est masculin-féminin (\*-31) puisqu'il associe un appendice saillant à une cavité osseuse. Clair et Michel citent de plus l'Institut Pasteur qui aurait récemment découvert que le même gène est à l'origine du syndrome de Kalmann-De Morfier ou absence d'odorat et déficit génital (\*-11, 31). Clair développe une excellente thèse sur ces relations.

Dans *l'Inde Ancienne* les aryens, adjectif sanscrit signifiant nobles, qui prirent plus tard le nom de Sindus ou Hindus, originaires du nord-ouest de l'Inde, ayant annexé le Pendjab refusèrent de se mêler aux autochtones qu'ils qualifièrent de *nez plats, petits et noirs*. Telle fut l'origine des castes d'après Thorwald.

Le Susruta-Samhita qui relate la rhinoplastie réparatrice consistant à faire pivoter un lambeau frontal et appelée procédé indien, a été rédigé entre -600 et -300. Susruta exerçait à Bénarès au VI<sup>ème</sup> Siècle av.J.C en utilisant au début la joue. Le Tsharaka-Samhita est la somme des enseignements d'Atraja qui exerçait à Taxila à la même époque que Susruta et des travaux d'Agnivesa Bhela. Tsharaka était le médecin personnel du roi Kannchika qui vécut entre 100 et 200 après J.C. Cette opération est la première de chirurgie plastique décrite dans l'histoire de la médecine... si on excepte la création de la femme sous anesthésie générale à partir de l'homme. Cette rhinoplastie était déjà pratiquée par les deux médecins cités. Ce sont les koomas, descendants des brahmines qui se seraient spécialisés dans cet art. Elle devait réparer les mutilations précitées et même parfois celles pratiquées sur *tous* les habitants d'une ville. Naskatapoor, ancien nom de Kirtipur, *ville des nez coupés*, rappelle ces faits au Népal.

L'habitude d'orner l'aile du nez est encore courante en Inde... et à la mode chez nous. En 1937 le Grand Lama tibétain inventait un impôt original sur le nez. Celui-ci est considéré sur le Toit du Monde comme un des principaux attributs de la beauté. Les détails de la taxe étaient curieux : les nez aquilins étaient le plus lourdement frappés, les camus au contraire échappaient presque à l'impôt.

Les mutilations et difformités de la face ont été reproduites fréquemment sur les poteries anciennes de *l'Amérique précolombienne* et

spécialement au royaume Chimu (1300 à 1440) de la côte nord du Pérou. Les opérations chirurgicales des peuples primitifs étaient souvent basées sur des concepts magiques et démoniaques. Ces peuplades n'avaient de plus pas la même notion esthétique que nous. Les tribus de Trucalis se coupaient la peau du dos du nez dans ce but et y inséraient des feuilles de palmier; le nombre de feuilles introduites dépendait du nombre d'ennemis occis au combat. Cette coutume se perpétue au Sahara... pour les chameaux. D'autres tribus extraient le cartilage du septum en propitiation envers les dieux.

Le grand nez busqué était un idéal de beauté pour les mayas et le déplacement vers le haut du creux naso-frontal qu'un accessoire de cire posé sur le haut du nez venait encore accentuer, ainsi que les nombreuses anomalies trouvées sur les statuettes ne peuvent pas être le résultat de l'écrasement antéro-postérieur du crâne mais bien de différentes manipulations de cette région naso-frontale en dehors de tout type céphalique propre. En Guyane le front et le nez étaient artificiellement aplatis par la mère afin de faciliter plus tard à l'adulte le tir à l'arc. Trois procédés de déformations étaient connus : le bandage, le berceau et un dispositif de tension à l'aide de planches de bois (\*-6). Les interventions spécifiques sur la racine du nez et sur son extrémité restaient exceptionnelles (Nouvelle-Guinée). Au sud-ouest de cette île, dans la tribu des Asmats, les ornements du nez "atteignent des dimensions impressionnantes et confèrent aux hommes qui les portent une allure bestiale. Ils sont de deux types. Le premier est fait de coquillages ou de canines inférieures de sanglier; le sanglier joue en effet un rôle majeur dans cette société où il est assimilé à l'homme tant par sa peau noire que par la saveur de sa chair ressemblant à s'y méprendre, d'après les indigènes, à la chair humaine. Le second type de bijou est un gros os de porc au centre évidé; il se glisse dans l'orifice *ad hoc* préalablement perforé" (P. Simpelaere, cité par Borel)(-\*6). Les péruviens, mexicains et plusieurs autres peuplades se perforaient la cloison pour y pendre un anneau (Fig.5). Ces anneaux pouvaient se transformer en impressionnantes plaques d'or couvrant toute la moitié inférieure du visage comme pour protéger l'entrée de *la vie* (\*-3). On pouvait au contraire mettre cette dernière en évidence comme certaines tribus d'Amazonie ou de Nouvelle-Guinée en y plaçant un os par souci d'esthétique. Si ces habitudes ont l'esclavage

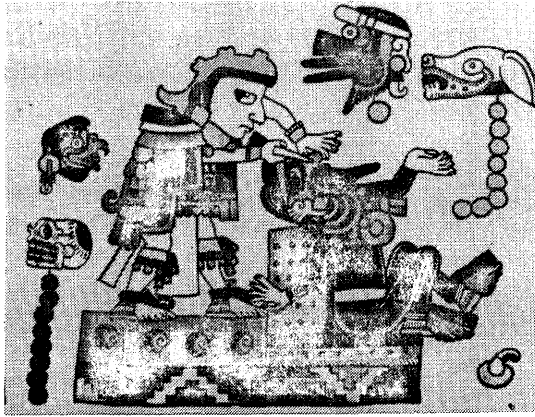


Fig. 5 : Les princes et les "dieux" mexicains se faisaient perforer la cloison pour y pendre un anneau ou y glisser un bâtonnet de jade. Ci-dessus : cérémonie rituelle de la perforation sur Huit-cerfs Griffes d'Ocelot, chef mixtèque, Tilantonjo, Oaxaca 1011-1063. (Codex Nuttall, Mexico). Le masque est perforé avant la cloison à l'aide d'un poignard en os. Dans ce cas ce n'est donc *pas* une réminiscence d'esclavage.



Fig. 6 : Dans l'Amérique précolombienne on ornait les narines... en les bouchant (collection personnelle).

comme origine chez certaines peuplades de la côte d'Afrique, ce ne semble pas le cas ici d'après les ethnologues. On retrouve également l'habitude d'orner les orifices des narines... en les bouchant (Fig.6). Une poterie de cette époque présente également *le nez à nez* et confirme le baiser cité précédemment

## LA MEDECINE GRECO-ROMAINE

Dans un des thèmes de la mythologie grecque emprunté au *Gilgamesh babylonien* (Not-15), Prométhée, c.à.d. le voyant, le prévoyant, serait né de la mer sous forme de néréïde et aurait créé l'homme d'eau et d'argile rouge modelée par ses soins et auxquelles la déesse Athéna aurait insufflé la Vie dans les narines. Thème repris par Hésiode, Ovide, Lucien, Hygine, Apollodore et Pausanias. Il en est de même dans le Talmud juif. L. Moulin (\*-33) estime, avec raison, tout-à-fait normal d'insuffler l'air par les narines en obstruant l'orifice buccal alors qu'actuellement nous donnons la préférence à la technique du bouche-à-bouche, pour la réanimation.

Dans *Les Oiseaux* Aristophane rappelle en -414 que l'éternuement était pour celui qui l'avait eu, un presage :

Le Coryphée (...) "Et vous estimez oiseau (présage) (Not-16) tout signe ayant trait à la divination. Une rumeur pour vous est un oiseau, un éternuement vous l'appellez oiseau, une rencontre oiseau, une voix oiseau, un serviteur oiseau, un âne oiseau. N'est-il pas évident que nous sommes pour vous l'oracle d'Apollon" (v.v. 719-722).

Nous lisons chez Homère "Puis elle instille au fond des narines du mort de l'ambroisie ainsi que du rouge nectar pour que sa chair demeure toujours inaltérée" (Iliade XIX, 38-39) et "il lui taillada le nez" (Odyssée XVIII, 85) nous rappelle l'Inde Ancienne.

L'éternuement a de tous temps été un objet de superstition (Not.17). Dans l'Odyssée (XVIII, 541) Pénélope ne consentit à recevoir Ulysse, retour d'Itaque, qui se présentait à elle sous les traits d'un mendiant, que lorsqu'elle entendit éternuer Télémaque : "Sur ces mots Télémaque éternua si fort que les murs retentirent d'un écho terrible". Pourquoi le bafilement, le hoquet, l'éruclation n'ont-ils pas eu le même

sort ? D'après Aristote, c'est que l'éternuement vient de la tête et que la tête est la partie la plus noble du corps (Not.11). Ce présage était heureux quand il se produisait entre minuit et midi, malheureux le reste du temps. Weir (\*-51) retrouve les mêmes signes heureux chez Xénophon et chez Pétrone. Il n'empêche que chacun ne doit pas être de l'avis d'Ackerman (\*-2) qui estime aujourd'hui "qu'il est peu de plaisirs aussi forts que le simple et rustique plaisir d'éternuer. Le corps tout entier frissonne, envahi par un véritable orgasme". A vrai dire, les goûts comme les couleurs... Nous retrouvons également d'autres références à la physiologie nasale chez Homère comme *la mort fatale enveloppe déjà ses yeux et ses narines* (Iliade XVI, 502-503) ou *Ulysse commençait à sentir ses narines picoter par les larmes* (Odyssée XXIV, 317-318).

Nous ne pouvons parler de Smyrne sans évoquer les 1.200 terres cuites smyrniotes. Myrina (Eolide) nous en restitue également de nombreuses dont une tête d'acromégale. Les déformations du nez étaient également bien connues.

Hérodote (-484 -425), contemporain d'Empédocle, nous dit que sous l'influence de sa femme Amestris, Xerxès fit couper le nez, les seins, les oreilles, les lèvres et la langue à la femme de Masiètes, son frère, qui refusait de la répudier pour épouser la fille de Xerxès (L'enquête IX, 112).

Empédocle (\*-5) (-485 -435) à l'origine des quatre éléments, le feu, l'air, la terre et l'eau, explique la vie, théorie reprise par Hippocrate son jeune contemporain. Il décrit la genèse de l'homme par le passage du souffle qui a percé les narines et nous apprend que l'inspiration et l'expiration se produisent par certains vaisseaux qui contiennent du sang sans qu'ils en soient remplis et possèdent des pores conduisant à l'air extérieur, plus petits que les particules du corps mais plus grands que celles de l'air. Il compare ce phénomène aux clepsydres (Bollack vol. II, 204). Aristote parlera de même dans *De Partibus anim.* "L'air expulsé troue le visage et forme le nez... la traversée du souffle a déchiré les narines."

Pour Hippocrate (\*-25) (-460 entre -375 et -351) "Quand l'air, vent ou flux, remplit les veines de la tête, le liquide accumulé court par d'autres issues et le point du corps où il afflue devient le siège de la maladie. Si c'est par les narines, il survient un coryza (Des vents X,2).

L'ététernement est fâcheux dans les maladies des poumons mais utile dans les autres maladies graves". Il appelle *myxa* ou morve l'excrément pituiteux qui s'échappe par les narines alors que les athéniens le désignent par *coryza*. Le diploé est la partie spongieuse qui sépare les deux tables du crâne et d'où procède le nez. Les pertuis nombreux qui s'y trouvent sont appelés trous cribleux; c'est à travers ces trous que se produit l'ététernement et s'échappe le mucus et que le souffle arrive au cerveau par la respiration. Aristote sera déjà plus près de la vérité. Pour lui le centre véritable des sensations est le coeur. (\*-14,30) (Not.11) Il ne pouvait être question de reconnaître ce rôle au cerveau à cause de sa qualité froide. Ce dernier était privé de sensation et n'avait qu'une tâche, rafraîchir le sang. Par conséquent pour Aristote l'odorat ne relevait pas comme le croyait Hippocrate, du cerveau mais était localisé *dans le nez*.

Tout comme pour Empédocle la respiration dans les systèmes anciens est liée au pompage du sang. *Arteria* devait être mis en rapport avec *aer*. On s'explique ainsi l'emploi exclusif que Platon (Timée 78) et Aristote font du mot pour désigner les conduits d'air de la trachée-artère et des bronches (Bollack vol. III, 441).

On a parlé du nez grec sans creux naso-frontal et l'Aphrodite de Cnide de Praxitèle (Not.18) a été prise comme exemple. "Poursuivant inlassablement la perfection et le beau absolu les héliènes déifièrent le visage et le corps sans se soucier des réalités anatomiques. Dans le profil grec l'esprit domine, les parties physiques sont reléguées à un plan inférieur. Dans son expression la plus pure, le front est impérieusement avancé et les étages moyen et inférieur reculés à tel point qu'une ligne droite verticale relie le front à la pointe du nez. A l'heure actuelle encore, toute vertu et tout idéal sont symbolisés par une Athéna" (Baud). Il y a bien des exceptions à cette forme du nez grec qui semble plus une légende surgie de l'étude de quelque archéologue qu'un caractère racial même. Le nez ensellé de Socrate n'en est-il pas l'extrême contraire ? Les grecs appliquaient déjà en pratique la règle d'or (\*-12) du temps de Périclès car on la retrouve dans la figure humaine et dans la facade du Parthénon (Not.19,2). Platon nomme le nez aquilin un nez royal et Aspasia (- 5e S.), Achille, Pâris et Cyrus II Le Grand (Not.20) avaient des nez aquilins alors que Gengis-Kâhn - ou Temudjin - (1167-1227) avait pour femme une célèbre beauté qui ne montrait que deux narines



peintes en noir au lieu du nez. Les hottentots ainsi que les huns du temps d'Atilla pressaient le nez des enfants pour l'aplatir... tandis que les perses travaillaient le nez de leurs jeunes princes pour les rendre semblables au nez de Cyrus, d'après Plutarque (46-125). Il en était de même des tahitiens qui ayant en horreur le grand nez projeté usaient du même artifice, des malais de Sumatra, de certaines races noires et des brésiliens.

Les dames romaines favorisaient en proportion de la longueur du nez les gladiateurs. L'exemple il est vrai venait de loin : le grand nez de Vulcain, dieu du feu romain, avait séduit Vénus, déesse romaine de l'amour, qui devait s'y connaître. Pour ces mêmes dames c'était une tare d'avoir trop souvent recours "au mouchoir" (Le mouchoir de poche n'a fait son apparition qu'en 1540 à Venise) et nous lisons dans une satire de Juvénal (55-140) "Faites votre paquet dit un affranchi à une dame, et partez. Vous nous êtes à charge; vous vous mouchez trop souvent. Partez, vous dis-je, et ne perdez pas un instant. On attend ici une autre femme dont le nez est plus propre que le vôtre".

D'après Galien (131-201), l'éternuement pouvait non seulement signifier le commencement d'un rhume mais également marquer la fin d'un accès de migraine accompagné de *lippitudo*, probablement un scotome.

Aetios d'Amide, auteur byzantin (550 ap. J.C.) soutenait également l'opinion que l'éternuement avait une action salutaire et préconisait une thérapeutique dérivative : "Contre le rhume, il est bon d'enduire constamment la plante des pieds avec de la poix à laquelle on ajoutera une bonne quantité d'huile".

Celse (1e S. Ap.J.C.) consacre les septième et huitième livres de son traité *De re Medica* à la chirurgie. Basée sur la médecine indienne et celle d'Alexandrie, la technique de restauration du nez est décrite pour la première fois en détails. L'auteur explique la manière de procéder à une autoplastie par glissement en prenant un lambeau jugal bilatéral pour combler les pertes de substance (VII, chap. 9).

Ovide (-43 + 17) écrivait : "On peut connaître le vagin d'une femme d'après la grandeur de son pied et la verge d'un homme d'après celle de son nez". Il estime dans *l'Art d'aimer* que "c'est par la simple élégance que doivent plaire les hommes ... qu'aucun poil ne se dresse

dans les narines" (Livre I, 510-520) et Martial (40-104) "Tu as défiguré, mari, le misérable amant de ta femme et son visage mutilé réclame son nez d'avant la faute. Tu te crois assez vengé ? Erreur. Tu as laissé de quoi encore remplir une bouche" (Epigr. II, 83) et autre part : "Qui t'a conseillé de couper le nez à l'amant de ta femme ? Pauvre cocu, ce n'est pas de là que te vient l'offense. Qu'as-tu fais, imbécile ? Ta femme n'y a rien perdu puisque son Déiphobe (Not.21) a le membre sauf" (Livre III, Epigr. 85). Ces deux textes ironiques nous prouvent que le châtiment de l'adultère par amputation du nez est une coutume qui se retrouve à travers toute l'histoire. A Rome, le mari qui surprenait son rival lui demandait de l'argent et si ce dernier n'en avait pas, l'amputait du nez ou le châtrait.

Martial décrit à plusieurs endroits la forme du nez. Au livre IV (Epigr. 42 A Flaccus) il explique que pour lui le nez doit être légèrement aquilin et le front bas, angle naso-frontal situé bas. C'est celui qu'il souhaitait à son mignon, la pédérastie étant — déjà — de mode. Un long nez était pour les anciens un signe de causticité d'où le nom de *nasutus* donné aux railleurs et au Livre I (Epigr. 4) "Nulle part il n'y a plus grands ricaneurs et tous, jeunes et vieux, ont un nez de rhinocéros". Au Livre XII (Epigr. 37): *contre un moqueur, in nasutum* "Tu désires trop passer pour avoir un long nez. Je veux bien un long nez mais pas un polype". Au Livre XIII (Epigr. 2, v.1-2), "Quand tu serais tout nez, quand tu aurais un nez qu'Atlas (Not.22) n'aurait pas consenti à porter, quand tu pourrais railler Latinus lui-même". Autre part "Si son nez s'allonge indécentement presque jusqu'à terre" (Livre II, Epigr. 11, v. 4) et nous retrouvons la comparaison obscène d'Ovide dans le Livre VI (Epigr. 36) à *Papillus* "Ta verge est si grande et ton nez si long que tu peux la flairer toutes les fois que tu l'as en l'air". Dans l'Epigr. 96 du Livre XIV il fait un jeu de mots avec une coupe qu'il compare au nez et au caractère d'un cordonnier connu "Reçois cette coupe vile qui rappelle le cordonnier Vatinus mais il avait le nez plus long".

Juvénal (55-140) parle de narines velues. Le candidat centurion ou tribun militaire avait à prouver sa robustesse physique et l'abondance du système pileux était un signe favorable à sa nomination : "Que Lelius remarque ta tête hirsute et tes narines velues" (Satire XIV, 194). Nous avons vu que ce n'était pas du goût d'Ovide.

Virgile (-70 -19) attribuait une grande importance à la physionomie des empereurs qu'il décrit en détails, n'omettant jamais la description du nez. Il nous fait également un portrait de l'infortuné fils de Priam, Déiphobe (Not.21) dont les mutilations nasales avaient excité la pitié du poète.

Catulle (-87 -54) parle du vilain nez d'une femme qu'il n'aimait pas et Flaccus (34-62) a des expressions imagées. Il n'oublie pas le nez dans la description de la mimique : "Ne te mets pas en colère et que ton nez ne fasse pas de grimaces" (Sat. V, 91) et "Tu railles, tu te complais à froncer les narines" (Sat. I, 40) ou encore "Il a l'air d'accrocher le public à son nez railleur" (Sat. I, 119). Le nez est toujours resté un mot-clef dans d'innombrables expressions françaises. Nous les connaissons. (\*-42)

Héliogabale (204-222), empereur romain et homosexuel notoire, n'admettait comme *ami* que ceux dont le nez était bien développé et Jeanne (Ie ou Iie ?), reine de Naples faisait le même choix pour ses amants. Les désillusions n'étaient pas rares, paraît-il.

Pline l'Ancien (23-79) nous dit qu'il était habituel de souhaiter bonne chance à ceux qui éternuaient (Not.17) alors que sous le Pape Grégoire le Grand (540-604) c'était l'annonce de la mort ou au moins de maladie.

## LA MEDECINE JUDEO-ARABE (\*-47,53)

Assaph (VIIe S.), médecin juif et astrologue du Moyen Age s'attarde longuement dans son *Livre des drogues* sur le nez. "Il est le portier du cerveau, c'est par lui qu'entrent les bonnes et mauvaises odeurs dans le cerveau et que sortent les liquides superflus".

Pour Dunash ben Tamin, de Tunisie (850-953) les deux narines et la rate sont *les trois organes qui font vivre* parce que l'air froid qui souffle sur le coeur entre par les narines et que par elles sort l'air vaporeux restant après la digestion.

Chez Abraham Ibn Ezra (1092-1167) le troisième chapitre du *Livre des expériences médicales* concerne le nez. "Si l'homme trempe ses testicules dans l'eau froide le saignement du nez s'arrêtera immédiate-

ment" que nous lisons, reste un remède populaire aujourd'hui.

Pour Avicenne, *le prince des savants* (980-1037), éternuer était aussi important pour le cerveau que tousser pour les poumons. Ce serait un moyen employé par le cervelet pour expulser les humeurs à l'aide d'un flux d'air. L'éternuement à répétition peut être néanmoins un signe de dérangement cérébral. On insufflera alors dans les narines un baume des montagnes. Avicenne a également bien étudié l'épistaxis, symptôme qui, avec le polype, troublera tout le Moyen Age; ce polype, déjà opéré par Hippocrate.

Abul-Hasan Sa 'Id ibn Hibatu'Ilah, médecin de la cour du calife Al-Muqtadi (deuxième moitié du XIe siècle) parle de métempsychose dans les derniers chapitres de son livre *Discours sur la création de l'homme* et trouve des arguments pour la croyance de la survivance de l'intelligence après la mort. Il explique que la vie du corps dépend de l'esprit animal et finit avec le départ de cet esprit à travers les canaux par lesquels l'air arrive au coeur, autrement dit par les narines. Browne ajoute que cette conception est incluse dans la phrase arabe commune *il est mort d'une mort des narines*, autrement dit naturelle.

## LE MOYEN AGE (Fig.7)



Fig. 7

Moïse Maimonide, théologien, philosophe et médecin juif, (1135-1204) a également interprété l'éternuement comme un signe favorable dans les longues maladies. C'était un excellent chirurgien fréquemment cité au Moyen Age. Le nez trouve sa place au XV<sup>e</sup> chapitre des *Aphorismes médicaux*.

Justinien II le Rhinotmète *au nez coupé* (669-711), empereur byzantin rétabli sur le trône par les tsars bulgares, perdit la majeure partie de son nez dans une bataille. Un chirurgien le répara parfaitement et le résultat final peut encore être apprécié aujourd'hui sur un marbre à Venise. La cicatrice frontale de l'opération faite avec la méthode hindoue y est parfaitement visible.

Guillaume I, comte ou prince d'Orange, Fierebrace ou St Guillaume de Gellone mort en 1812, dit au nez courbe ou court nez ou au cornet (cor de chasse; notons la même consonnance des deux noms), aurait reçu le surnom de *courb nez* après un combat au cours duquel le bout de son nez aurait été emporté par un coup d'épée. D'autres prétendent qu'il faut lire *au cornet* et rappellent que les armes d'Orange contiennent le cor de chasse.

En 869, quarante religieuses du Monastère de St Cyr de Marseille, ayant Ste Eusébie comme Supérieure, se coupèrent le nez et se déchirèrent le visage et les seins, espérant échapper ainsi aux insultes des sarrasins. Ce sacrifice ne leur épargna pas la honte de la souillure avant la mort.

Frédéric II, empereur germanique et roi de Sicile (1194-1250) condamnait à la perte du nez les personnes convaincues d'adultère ainsi que les mères qui livraient leur fille à la prostitution et une ordonnance de police d'Augsbourg de 1276 prescrivait qu'on coupât le nez aux *demoiselles ambulantes ou caqueteuses* si elles se promenaient dans la rue pendant le jeûne et le samedi soir, sauf quand les nobles étrangers se trouvaient dans la ville.

Les vers suivants de la *Flos Medicina* de l'*Ecole de Salerne* sont copiés d'Ovide ... avec des précisions en ajoute : "On pourra reconnaître *la forme* de la verge du débauché à celle de son nez et *la forme* du vagin de la femme à celle de son pied. On reconnaîtra de même *la grandeur* du vagin de la vierge à celle de son pied et la *grandeur* de la verge de

l'homme à celle de son nez".

Nous lisons dans *Rerum naturalium* de Michael Scott (1214-1291), livre annexé aux oeuvres d'Albert Legrand (1193-1280) en 1651 un texte qui nous prouve que la science de Lavater (\*-29) dont nous reparlerons était connue et cultivée bien avant ce célèbre ami de Diderot : "Les narines serrées et minces sont une marque qu'un homme a les testicules fort petits et peu propres au combat amoureux, prudent, dédaigneux, menteur..." Le texte continue dans le même style.

Alphonse X dit Alphonse le Sage (1221-1284), roi de Castille et de Leon et empereur germanique édicta un décret en 1251 dans lequel il était interdit d'appliquer des peines "qui portaient atteinte au visage et qui coupaient les ailes du nez". Son pays sera le premier où l'Eglise prononcera une telle défense qui deviendra officielle en 1348 par le code *Siete Partides*, les sept parties, qui se réfère au code Justinien de 315 (lex 9, 17 et 47).

Theodoricus della Cervia, évêque de Bitonto puis de Cervia (1295-1298) qui fonda l'école de chirurgie de Bologne, écrit que les nez qui ont été coupés si profondément qu'ils pendent, doivent être soigneusement remis en place.

Guido Lanfranchi de Milan, dit Lanfranc par les parisiens (1250-1315) entend parler en 1295 d'un cas de nez complètement arraché et remis en place avec guérison. Il nous le relate, sceptique : "C'est un mensonge éclatant car l'esprit qui préside à la vie, la nutrition et le mouvement a immédiatement quitté la partie qui est séparée du corps". Guy de Chauliac (1298-1368) ne croyait pas plus à cette possibilité.

Un manuscrit flamand du XIIIe siècle attribué à Jacob van Maerlant (1231-1300) traite du premier livre de *Opus de Natura rerum* de Thomas van Cantimpré (1201-1263) (Not.23). Nous y retrouvons les connaissances de la médecine mises à la hauteur du peuple sous forme de vers; en voici quelques uns qui concernent le nez : "Chacun sait que le nez est l'organe de l'odorat et, comme dit Aristote, la voie par où passe l'air. La nature a fait que cette voie sert également à éternuer et à se moucher; la pituite s'écoule par elle quand le cerveau se purge. Le sens de l'odorat est dépendant de l'air" (Not.24). L'auteur reprend la conception d'Aristote dont nous avons parlé à propos d'Hippocrate mais

s'accroche à l'erreur de ce dernier concernant les communications entre les narines et le cerveau d'où coulent les sécrétions.

## LA RENAISSANCE

Ambroise Paré (1510-1590), chirurgien de quatre rois dont Laval est à juste titre si fière de son lieu de naissance et qui a fêté avec brio en 1990 le quatre centième anniversaire de sa mort, ajoute dans ses explications de la fonction du nez quelque chose de nouveau : "Les deux trous du nez montent puis descendent au dedans de la bouche par un chemin sinueux de peur que l'air froid et la poussière n'entrent directement dans les poumons." Il reste néanmoins convaincu que l'air monte au cerveau, conception d'Hippocrate qui survivra deux millénaires. Il propose une prothèse nasale pour ceux qui sont mutilés (tome 7, 341). (Not. 25)

Hierosme-Fabrice d'Aquapendente (1533-1619) décrit le traitement du rhume qui conserve encore des partisans au XXe siècle ... : "Les anglois ont coutume de faire un parfum avec le tabac, ou herbe à la Reyne (Not. 26) desséchée : laquelle allumant, faisant fumer, l'ayant mis dans l'un des bouts d'une pipe de terre, ils tirent de la bouche cette fumée par l'autre bout de la pipe, et s'en étant rempli la bouche et enflé les joues, la font sortir par le nez. On dit que cette fumée ainsi prise et attirée au cerveau et aux poumons, sert grandement au rhume qui tombe sur la poitrine et aux catarrhes suffoquants. Toutefois quelques-uns se plaignent de ce remède, qu'il leur remplit le cerveau et fait douleur de teste; d'autres disent qu'ils ne souffrent rien de tel : néanmoins, comme j'ai dit, les anglois en usent ordinairement avec très heureux succez." La poudre à priser employée encore couramment *aujourd'hui* dans certaines régions flamandes, est de marque anglaise.

Peter Schrijver ou Scriverius de Haarlem et Leyde (1576-1660) tire des conclusions étonnantes sur le même usage dans une satire en 1641 dont nous reprenons certains paragraphes : (Not. 27)  
- "Comme je purge les narines et extirpe le catarrhe des profondeurs, on croit que je tire mon nom du peuple grec.

- "Qui douterait que le tabac auquel Catharine a donné son nom, purge les muqueuses du cerveau ?

- "Fou est celui qui laisse pénétrer la fumée par ses narines. sage est celui qui l'avale.

- "Je t'ai vu enfumer ton nez trop petit par le tabac répugnant et t'ai pourtant déjà dit que ce remède ne convient qu'à ceux qui ont un grand nez, capable de contenir un fourneau; chez ceux-là les fumées sordides s'échappent avec une odeur nauséabonde et la voie est ouverte pour l'écoulement du catarrhe. Pourquoi me salues-tu sous les vents dominants du Caurus (vents du sud-ouest) après avoir déjà fumé dix fois ? Tu as un grand nez et la voie est déjà plus large pour la fumée, mais cette voie est apparue tout d'un coup. Est-ce à cause d'un vice caché ? Je t'accepte avec un grand nez, mais pas avec un polype."

A Strasbourg, Hieronymus Brunschwig (1450-1512) termine le chapitre sur le nez dans son livre *Die ist das Buch der Chirurgia. Handwirckung der Wundartzny* (1497) par la description simple d'une technique d'expulsion d'un noyau de cerise enclavé dans la narine qui se fera grâce à l'inhalation de poudre à éternuer. Il relate ... un cas.

Vidus Vidius (1500 à 1509-1569) conseille de réchauffer le nez coupé à l'aide de la chaleur naturelle d'un poulet. Les violences étaient monnaie courante en Italie — à cette époque également — et chacun était armé afin de pouvoir se rendre justice soi-même. Le Sicilien n'a de plus jamais été connu comme un homme particulièrement flegmatique. Tout ceci fait que nous ne devons pas être étonnés de trouver dans cette région le berceau de la rhinoplastie en Europe. En 1544 il publie *Chirurgia ...* où nous trouvons le chapitre du nez de *De Articulis* d'Hippocrate, et surtout le chapitre *De Fasciis* de Galien qu'il orne de magnifiques dessins.

Le Sicilien Branca aurait pratiqué une rhinoplastie pour la première fois bien avant 1442 et aurait transmis son art à son fils Antonio. Celui-ci l'aurait légué à la famille des Bojani et à la famille Foriano de Tropea, une petite ville à l'ouest de la Calabre. La famille Viano qui pratiqua cette opération également en Calabre la répandit dans toute la péninsule. Quatre membres de la famille Viano étaient plasticiens. C'est d'elle que Tagliacozzi apprendra son art.

Il semble que Branca-père employait la méthode indienne qui



ramène par rotation un lambeau de voisinage prélevé à distance des berges de la perte de substance et même la première de Susruta (de la joue). On comprend facilement qu'il ait pu apprendre ces méthodes quand on connaît les relations étroites existant à cette période entre l'Italie et les pays d'Orient.

Antonio Branca veut parer aux inconvénients de la méthode apprise de son père : la cicatrice frontale et la dénudation partielle du crâne. Il faut savoir qu'une cicatrice profonde était spécialement suspecte en ces temps où on imprimait au fer rouge une marque flétrissante en punition de certains crimes. Il a l'idée géniale de restaurer le nez à partir de lambeaux non pris au voisinage, mais de régions éloignées de la face, et pouvant y être amenées. C'est évidemment le bras qui convient le mieux à la réalisation d'un tel projet. On peut le considérer comme l'inventeur de la méthode italienne.

L'historien Bartolomaeus Fazio mort en 1457, nous donne le premier document concernant la méthode italienne : "En parlant de ce siècle, j'ai pensé qu'on devait se rappeler les Branca, parce que Branca-père fut l'inventeur d'une chose admirable, et presque incroyable : il a trouvé le moyen de réparer ou de restaurer les nez mutilés ou entièrement coupés et il en a fait un art merveilleux. De plus, alors que son père prélevait le tissu nécessaire sur le visage du patient, Antonius le prélevait sur le bras, évitant ainsi toute défiguration due au procédé même.

Leonardo da Vinci (1452-1519) a étudié les proportions de la tête. Le nez y tient une place extrêmement importante. Il a divisé la face en trois étages égaux : de la racine des cheveux au point intersourcilier, de celui-ci à la base du nez et de celle-ci à la base du menton. C'est chez Il Verrochio (1436-1488), orfèvre, sculpteur et peintre dont l'atelier était l'un des plus célèbres d'Italie, qu'il commença son apprentissage. A voir le portrait de Laurent de Medicis fait par ce maître vers 1480, nous pouvons en déduire que Leonardo da Vinci était à bonne école pour l'étude du nez. N'importe quel oto-rhino-laryngologiste peut en effet faire un diagnostic exact des troubles fonctionnels que dut avoir Laurent de Medicis, en étudiant ce portrait. Son ami Luca Pacioli di Borgo (\*-34) (1445 ?-1514 ?), moine de Venise, publie en 1509 un livre sur l'esthétique des proportions *De la divine proportion* où il conclut à l'existence d'un nombre et d'une section d'or (Not.2,19) qu'on retrouve autant dans

les monuments que dans la nature (les branches d'arbre, les coquillages, les cristaux, les vertébrés ... et le corps humain).

Le peintre Albrecht Dürer (1471-1528) s'intéresse à la même étude des proportions. Ses portraits dénotent une connaissance parfaite de l'anatomie du nez et de ses anomalies. Enchanté de la découverte du moine de Venise il avait entrepris une chevauchée italienne pour le rencontrer.

Cette section d'or était donc déjà entrevue chez les égyptiens et connue chez les grecs du temps de Périclès (façade du Parthénon) mais Phidias (-490 -431) n'avait pas calculé sa proportion. On pourrait attribuer à Pythagore (-VIe siècle) l'introduction des mathématiques dans l'esthétique et trouver chez Platon des traces de cette métaphysique audacieuse. Elle sera appliquée à la face et au nez par da Vinci (les trois étages égaux), Dürer, Petrus Camper (Not. 32)(\* 22 et 24) (1722-1789) (angle facial 80°; conduit auditif, épine nasale inférieure, front), Edmondo Muzj (stomatologue romain, 1968) et E.H. Wegener, chirurgien plastique à Munich (angle esthétique). Cette section d'or est plus ou moins équivalente à 62 %. Charles Baud de La Chaux-de-Fonds l'a étudiée spécialement pour le nez et a conclu qu'elle avait intérêt à être remplacée pour la figure humaine par des secteurs circulaires ce que nous avons personnellement pu confirmer à sa grande satisfaction. La proportion idéale du nez a varié tout comme sa forme idéale avec les peuples, les habitudes et les époques. Voir les études faites sur les égyptiens, les bouddhistes, les mayas, les icônes; à propos de ces dernières, Michel Quenot (\*-40) décrit "le nez allongé et fin qui souligne la noblesse (...). C'est l'image d'une chair soumise à l'esprit selon la parole de l'Écriture : que toute chair fasse silence (Za 2: 17) afin que le Très-Haut se manifeste — ceci à propos de la face — et les doigts démesurément longs de même que le corps souvent filiforme qui indiquent, on ne peut mieux, la dématérialisation et recèlent le flux d'une intensité spirituelle jaillissant de tout l'être."

Le Docteur Francois Rabelais (1483-1553), professeur d'anatomie puis curé de Meudon prend un autre ton dans Gargantua :

"Pourquoi (dist Gargantua) est-ce que Frère Jean a si beau nez ?

- Parce (répondit Grandgousier) que ainsi Dieu l'a voulu, lequel nous fait en telle forme et telle fin, selon son divin arbitre, que fait un potier

ses vaisseaux.

- Parce (dist Ponocrates) qu'il feut des premiers à la foyre de nez. Il prit des plus beaux et plus grands.

- Trut avant (dist le moyne). Selon vraye philosophie monastique, c'est parce que ma nourrice avoit les tétins moltez : en la laictant, mon nez y enfondroit comme en beurre, et là s'eslevoit et croissoit comme la paste dedans la met. Les durs tétins de nourrices font les enfants camuz. Mais, guay, guay. Ad formam nasi cognoscitur ad te levavi ..."

Rabelais reprend ici le premier vers du psaume 123 de la Bible "Ad te levavi" (Not.28) en lui donnant un sens obscène. Il reprend aussi le dicton d'Ovide (transmis par l'Ecole de Salerne), dicton qu'on retrouvera dans les adages italiens "al nazzo cognoscere il cazzo" (au nez on reconnaît le membre viril) et provençal "gros nas, gros dobas" (même sens).

Eustorg Beaulieu (1495-1552) quoique prêtre romain (il entra dans les ordres afin de s'assurer une sécurité privilégiée) est un des célèbres blasonneurs du corps féminin que le XVIe siècle a connu. Le nez n'est pas oublié; il lui consacre 42 vers :

Nez joliet, poly, bien faconné

Ni court, ni long mais proportionné

Comme est requis à toute belle femme, (...)

Et pour conclure : o nez, qui bien te note

Femme sans toy ressemble une marmotte.

Que dis-je : femme ? ouy, et à brief mot :

Tout homme aussi sans toy semble un marmot."

(Six blasons, 1537)

Les autres blasons sont de style rabelaisien. Etonnante similitude de poésie chez ces deux prêtres, vivant à la même époque ...

Nous retrouvons le nez dans la célèbre phrase de Blaise Pascal (1623-1662). "Qui voudra connaître à plein la vanité de l'homme n'a qu'à considérer les causes et les effets de l'amour (...). Le nez de Cléopâtre : s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé" (Brunschvicg, Pensées II, 162) (\*-36) (Not.29), vers repris sous une autre forme deux siècles plus tard par Isidore Ducasse, comte de Lautréamont (\*-28) (1846-1870) : "Si la morale de Cléopâtre eût été moins courte, la face de la terre aurait changé. Son nez n'en serait pas devenu plus long"

(Poésies, exergue).

Il est évident que la phrase de Pascal ne fait pas allusion à une quelconque grâce physique de Cléopâtre VII. Elle veut uniquement souligner que la reine fit de sa beauté (ou plutôt de son charme, d'après les historiens) un instrument politique qui la perdit. Si elle avait moins mis son nez dans les affaires de l'Etat, Auguste n'aurait pas eu l'occasion d'accéder au pouvoir et la face du monde aurait pu changer. Nous ne suivons donc pas Paul Valéry (1871-1946) (\*-49) qui dit dans son *Discours aux chirurgiens* : "D'ailleurs ces progrès mêmes de votre art peuvent avoir des effets considérables sur l'existence même des acteurs principaux du drame historique : (...) et quant au nez de Cléopâtre, c'est une affaire de chirurgie esthétique assez banale en somme. On eut enlaidi cette pernicieuse beauté et la face du monde y eut peut-être gagné" (Variété : études philosophiques). Il prend donc la phrase de Pascal dans son sens propre et nous lui préférons la remarque de Ducasse. Personne d'ailleurs ne possède la moindre indication objective sur ce fameux nez.

Isaac de Benserade (1613-1691) dit à la même époque (\*-17) : "Nez bâti d'une étrange sorte; Je dis à celle qui vous porte, Mon coeur n'est pas pour votre nez" (VIème sonnet : sur la laideur).

Le Pape Sixte V (1520-1590) punissait également les voleurs par l'amputation du nez. Mais on finit toujours par s'arranger dans la vie. Il était coutume de payer le bourreau pour recevoir l'appendice de retour. On se rendait alors d'urgence chez le spécialiste pour se le faire réimplanter (?), dit la chronique.

Le bolonais Gaspar Tagliacozzi ou Taliacotius (1546-1599) est réputé non seulement pour ses talents opératoires, mais aussi pour ses connaissances exceptionnelles de l'anatomie. Il est un des premiers à abandonner le rite ancestral du secret de son art et l'enseigne ouvertement. Il n'est pas l'inventeur d'une méthode (lambeau brachial et non frontal) mais a mis au point, perfectionné et fait connaître cette méthode italienne grâce à sa renommée. (Fig.8)

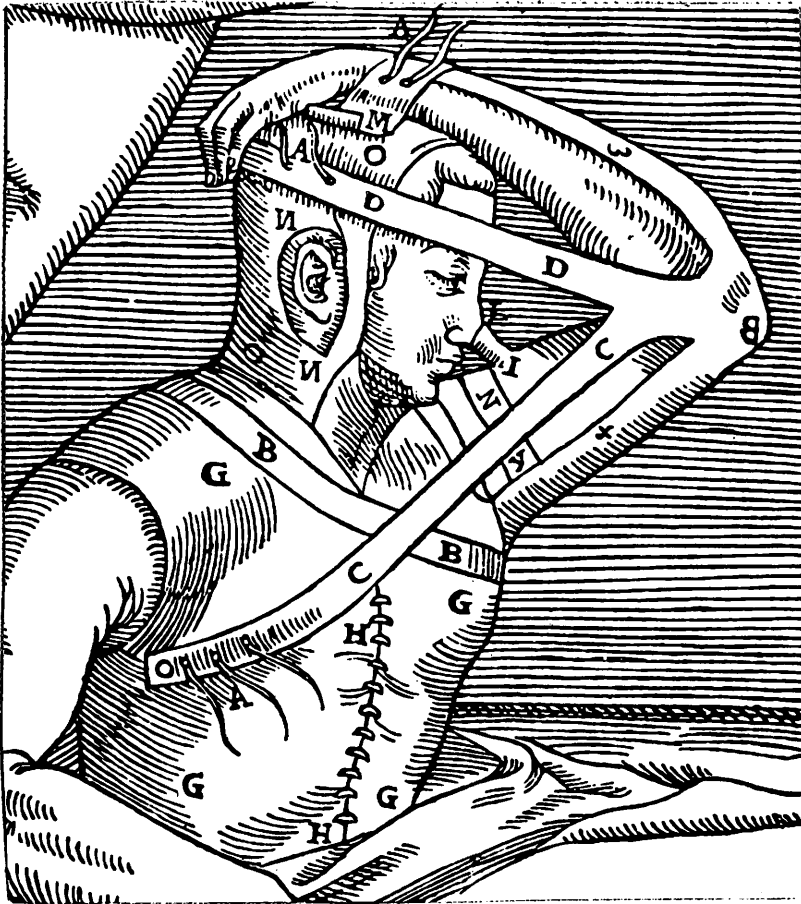


Fig. 8 : Greffe nasale. Méthode italienne de Tagliacozzi

F. Tommaso Campanella, dominicain, philosophe et magicien en Calabre (1568-1639), raconte dans son livre *De sensu rerum et magia libri quatuor* écrit en prison à Rome en 1620 — il fut suspecté par l'Inquisition — qu'un napolitain qui avait perdu son nez achète un esclave et lui promet la liberté s'il permettait au mage de Tropea (qui ?) de lui prendre de la peau du bras pour lui en refaire un nouveau. Contrat

conclu, mais après trois ans le nez meurt ... en même temps que l'esclave. Campanella termine son anecdote par une réflexion semi-philosophique : "par qui ce nouveau nez était-il en vie ? si c'est par l'esclave, comment vit-il séparé de lui ? si c'est par le maître, pourquoi meurt-il à la mort de l'esclave ?" Cette légende a été reprise de nombreuses fois et est à la source de plusieurs romans dont nous reparlerons.

Notre compatriote louvaniste Jean-Baptiste van Helmont (1577-1644) raconte la même histoire, mais c'est un bruxellois qui en est le héros.

Gabriel Fallopio (1523-1562) écrit dans son livre *De Decoratione*, qu'il a entendu qu'on répare des nez en Calabre avec une méthode qu'il décrit et que cette opération peut durer une année entière. Il est d'avis qu'il est préférable de rester mutilé que de la subir.

Tycho Brahé (1546-1601), astronome danois célèbre qui perdit son nez dans un duel avec un savant allemand à propos d'une démonstration mathématique, était du même avis. Il s'était fabriqué une prothèse nasale en or et était connu comme *l'homme au nez d'or*.

Le germano-suisse Wilhelm van Hilden (1560-1634) était un condisciple du chirurgien bruxellois John Griffon. Il nous raconte : En 1590, alors que le duc de Savoie était en guerre avec Genève, une vierge eut le nez coupé par des soldats qui se vengèrent ainsi de son refus de répondre à leurs sollicitations. Deux ans plus tard elle s'adressa à Monsieur Griffon qui lui refit un nez absolument semblable à un nez naturel. Ce n'est qu'en hiver que ce nez semblait mort. Ce chirurgien a choisi l'opération de Taliacotius". L'illustration d'un livre anversois de 1562 (Josse de Damhouder *Praxis rerum criminalium* ...) nous avait déjà confirmé que la méthode était courante. (Fig.9)(\*-15,16)

Un autre bolonais, Léonard Fioravanti (1520-1588) nous raconte ceci en 1549 et son témoignage semble sérieux car il était médecin lui-même et s'intéressait spécialement à cette chirurgie plastique; il avait en effet appris la méthode italienne chez les frères Vianeo : "Messire Andres Gutiero, âgé de 29 ans, qui se trouvait un jour dans un camp militaire, se disputa avec un soldat. Ils en vinrent aux armes. Dans la bataille, le soldat trancha de son épée, par un coup de revers, le nez de messire Andres, qui tomba dans le sable, et c'est bien ainsi que je l'ai vu, car nous étions ensemble. C'est alors que moi, qui l'avais pris tout plein

de sable, j'urinai du mieux que je pus. Pour finir, je le fixai par un bandage et nous attendîmes huit jours. J'avais bien peur que le tout ne vint à pourrir, mais lorsque j'eus défait le pansement, je trouvai le nez bien attaché et fort sain, et tout Naples s'émerveilla de ce fait. Et messire Andres vous confirmera cela lui-même, car il est toujours en vie et en bonne santé."



Fig. 9 : Illustration d'un livre de J. de Damhouder. Anvers 1562

## XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> SIECLES, SIECLES DE LA RAISON ?

En revoyant les gravures célèbres représentant le costume du Médecin de la peste sous Louis XIII vers 1620 nous avons fait la relation avec le dieu Horus à la tête de Faucon, de l'Ancienne Egypte. Y-a-t-il eu association d'idées chez ces médecins du XVII<sup>e</sup> siècle ?

Paul Zacchias (1584-1659), juriste et médecin des papes Innocent

X (1574-1655) et Alexandre VIII (1610-1691), nous donne son avis concernant l'indication morale et légale de la rhinoplastie en 1612. "Si un malfaiteur est condamné à perdre son nez, il est légal de le restaurer par l'opération de Tagliacozzi car cette dernière peut être considérée comme un châtiment de par le temps pris pour la guérison et de par la douleur occasionnée".

L'anglais John Bulwer nous raconte en 1653 que les femmes tartares se coupaient le nez...par coquetterie et recouvraient la partie charnue d'une crème noire. Il ajoute que les huns coupaient le nez des garçons en âge de service militaire afin qu'il n'y ait plus d'obstacle au port du casque... et cite l'anecdote d'un jeune homme condamné à être pendu. Une jeune fille accourt chez les juges juste avant l'exécution de la sentence et leur supplie de lui épargner la vie car elle désirait l'épouser. Rappelé du lieu d'exécution et amené devant ses juges le condamné fait connaissance avec la jeune fille et jetant les yeux sur son nez difforme s'écria d'un air horrifié qu'il préférerait encore être pendu que convoler en justes noces avec une personne aussi disgracieuse.

Robert Burton (1576-1640) parle de la ville de Rhinoculaura ou Rhinocorura où tous les habitants avaient le nez coupé. Nous avons déjà mentionné celle de Naskatapoor au Népal. Il semble que dans ces deux cas l'origine doit être trouvée dans une punition commune... qui se serait transmise sous forme de mode.

Murat IV, sultan ottoman (1609-1640) faisait couper le nez à ceux que ses agents surprenaient à fumer, nous dit Cabanès, qui ajoute : "autres temps, autres moeurs". Il nous dit également qu'"Aetisanes, roi d'Ethiopie, s'étant emparé de l'Egypte et voyant que le larcin y était commun, fit couper le nez à tous ceux qui en étaient convaincus de façon que, le nombre de nez coupés croissait de jour en jour et l'on peut dire que les bourgeois de cette ville étaient exempts de porter des lunettes..."

Le tsar Michel III (Féodorovitch; 1596-1645) faisait une distinction nous dit Chaumié (\*-9), entre les fumeurs — sévèrement condamnés — et les priseurs qui ne perdaient que leur appendice comme châtiment. Les collections de tabatières chinoises de cette époque sont bien connues à ce propos.



Le poète satirique anglais Samuel Butler<sup>oo</sup> (1612-1680) se gausse des *nez Sympathiques* dans la première cantate d'Hudibras en 1663 et y associe Tagliacozzi : "Ainsi Tagliacozzi découpait des nez supplémentaires dans la partie la plus musclée du derrière (d'un donneur) qui restaient en vie aussi longtemps que ce dernier. Mais quand venait la mort du donneur, le groin Sympathique du receveur tombait aussitôt". La caricature ne sera pas en reste.

Athanase Kircher (1602-1680), médecin et jésuite, relate l'histoire de l'homogreffé de l'esclave de Campanella sans y croire mais se met ensuite à rêver et supposer que deux personnes mutuellement greffées pourraient communiquer entre elles par excitations répondant à un certain alphabet. Le télégraphe avant son invention...

Nicolaus de Blegny (1652-1722), de la Compagnie de St Côme, raconte qu'un homme ayant perdu son nez plusieurs jours auparavant avait gardé la plaie fraîche et placé chez lui le nez qu'il avait coupé chez son esclave; plein succès jusqu'à la mort de l'esclave... Blegny doute de la véracité de cette histoire mais non d'une autre relatant qu'un soldat ayant eu le nez coupé par un cimenterre eut la chance de recevoir les soins du Dr. Vinsaultier, chirurgien en chef de la légion bourguignonne, qui le lui remplaça sans qu'il ne resta la moindre cicatrice.

Qui n'a pas lu les contes de Perrault (1628-1703) (\*-37) ? Mais de vous tous, qui a lu un de ceux-ci, la folle et peu galante fable (sic) *Les souhaits ridicules* ? Pourquoi est-il écarté fréquemment des autres ?

Un pauvre bûcheron est pris de pitié par Jupiter qui lui permet de formuler trois vœux en le prévenant "Comme ton bonheur dépend de ces vœux, songe bien avant de les faire". Ce que notre homme oublia de faire en marmonnant au coin du feu "Une aune de boudin viendrait bien à propos". Catastrophe, car ce long boudin vint lui pendre au nez. Le voilà bien en colère en souhaitant le voir plutôt au nez de sa femme. Nouvelle catastrophe. Il ne lui reste donc plus qu'un vœu auquel enfin il réfléchit. Faire de sa femme une reine ? Impossible car *quand on est couronné on a toujours le nez bien fait*. Il est donc trop heureux... de revoir sa femme en son état premier. François Flahaut conclut que

<sup>oo</sup> Voir bibliographie principale, Rapport 1981 p. 335.

lorsqu'on peut obtenir tout ce que l'on souhaite on n'est pas maître de désirer comme on veut et que par conséquent ce n'est jamais ce qui est visé qui est atteint. Oh sage conclusion à un conte tout aussi sage.

On ne parle plus aujourd'hui de la métoscopie ou la divination par l'inspection des traits du visage. Nous avons appris à la connaître grâce à la lecture du livre de Marin Cureau de la Chambre (1594-1669) : *L'art de connoistre les hommes* (1660). "Quant à la preuve que nous avons de la Direction que Vénus a sur le nez, elle est si convaincante, que les plus opiniastres ne la sçauroient contester, présupposé tousjours qu'il y ait quelque partie du corps humain qui soit gouvernée par quelque Planète etc..."

Ernesto Vaenio publie en 1662 à Bruxelles un petit livre agréablement illustré : *Tractacus...* Le troisième chapitre est intitulé *Nasus tuus sicut Turris Libani quae respicit contra Damascum*. L'auteur compare les charmes physiques de la femme en s'inspirant du Cantique des Cantiques et le nez est décrit... comme la Tour du Liban qui regarde vers Damas (l'ennemi perpétuel) : "Ton nez est comme la Tour du Liban qui guette du côté de Damas" (Cant. 7:6). Rappelons que dans ce cantique l'épouse vient du Liban et que plusieurs images sont empruntées à cette région (Not.12) (\*55,56,57,58,59).

Nous avons trouvé dans la *Leçon de médecine en français contenant le miroir de beauté et la santé corporelle* de Lazare Meissonnier (1673) un texte traitant de l'esthétique nasale. "Le nez apporte beaucoup à la beauté du visage; je m'en rapporte au camus, soit de nature ou par accident de maladie, desquels la difformité du nez difforme tout le visage, quoyque le reste fut parfait. On peut allonger le nez par la fréquente attraction et maniemment d'iceluy avec les doigts". L'idée que la forme du nez peut être changée par de fréquentes manipulations se retrouvera jusqu'à ces jours dans la littérature médicale et pseudo-médicale. Et Cabanès confirme "Il n'est point rare de voir des personnes chez lesquelles le nez est incliné manifestement à droite ou à gauche mais plus communément dans le premier sens. Cette inclinaison (...) peut être augmentée par l'habitude de se moucher d'une main plutôt que de l'autre." Illusion et légende qui trouvent encore leurs partisans à voir les publicités actuelles.

## AU XVIII SIECLE

Le viennois Franz Anton Mesmer (1734-1815) élève des barons Gérard L.B. van Swieten (1700-1772) et Anton Stoerck (1731-1803) ouvre en 1778, place Vendôme à Paris, une somptueuse clinique de magnétisme. Il publie l'année suivante son célèbre *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal*. L'analogie d'un magnétisme animal avec la découverte récente du magnétisme des électro-éléments que Mesmer voulait voir s'est révélée sans fondement. Ce dernier peut néanmoins être considéré comme précurseur du traitement par hypnose et même de la psychanalyse. Le nez n'était pas oublié, Place Vendôme comme le montrent les caricatures et les satires de l'époque.(Not.30)

Une des références les plus anciennes sur la prothèse nasale (après la momie citée précédemment) semble se trouver dans un livre de l'anglais John Burton (1697-1771) : *Anthropométamorphosis* : "Les eunuques construisaient un nez aussi beau que possible à l'aide de plaques de plomb tenues par des crochets et de petits tuyaux placés dans les choanes formaient le soutien et permettaient au nez de rester projeté" (cité par mon ancien maître new-yorkais I.B. Goldman (1898-1975), sans précision de l'époque).

Auguste Gottlieb Richter de Gottingue, (1742-1812) affirme en 1784 que rien ne vaut un beau nez en or, argent ou carton-pâte. Même avis de François Chopart (1743-1795), de Pierre Joseph Desault (1744-1795) en 1779, et de Lorenzo Nannoni de Pise (1749-1821), en 1793. Angelo Nannoni de Florence, s'intéresse par contre plus à la réparation naturelle en remplaçant le nez détaché ou en pratiquant la technique italienne en 1761.

René-Jacques de Garengot (1688-1759) de Vitré, près de Laval qui nous rappelle Paré, raconte dans son *Traité des opérations de chirurgie* (1720) : "Deux soldats en viennent aux mains en sortant d'un cabarat. L'un saute à la figure de son adversaire et lui tranche le nez d'un terrible coup de dents : l'appendice tombe au sol pour être piétiné dans la bagarre qui se poursuit. Mr Galin sort de son échoppe à la vue d'un tel spectacle, ramasse le nez, le nettoie à l'eau et en trempe le bout dans du vin tiède pour le réchauffer. La victime rentre dans l'échoppe après le combat pour récupérer son bien. Mr. Galin replace le nez et le fixe au

moyen d'un plâtre. La cicatrisation se fait en une semaine".

Il conseille, pour éviter les cicatrices disgracieuses, de faire les incisions sur la face en suivant les plis naturels et non la direction des muscles.

A la même époque, Hoffacker, chirurgien des duels d'étudiants à Heidelberg, remit 16 fois un nez en place avec des succès variables. Il obtint une fois la reprise d'un morceau de nez long d'un pouce et demi, remis en place une heure et demi après l'accident; deux fois il eut des succès après que le nez fut resté à terre environ trois quarts d'heure.

Bridenback assistait à un duel. Un coup de sabre tranche le nez d'un des adversaires; un chien se jette dessus, mais finit par le céder au chirurgien qui le lui reprend dans la gueule. La réimplantation réussit. Nous savons aujourd'hui que de tels faits sont "possibles".

Colley Lyon Lucas, chirurgien anglais résidant à Madras (1730-1797) publie dans *Gentleman's magazine* et *Madras Gazette* (deux différentes publications) en 1794 la première relation scientifique de la technique indienne en Europe. Il y explique que Cowasjee, conducteur de boeufs hindou dans l'armée anglaise durant la guerre de 1792, fut fait prisonnier par le sultan Tipù de Mysore qui lui coupa le nez et une main. Resté un an sans appendice nasal il fut opéré par un chirurgien résidant près de Poonah. Lucas ajoute que l'opération n'est pas rare en Inde, que deux médecins de Bombay ont pu la voir pratiquer et qu'ils la décrivent ainsi (suit la description de la technique avec prise de lambeau frontal).

Voltaire (1694-1778) traduit les vers de Butler cités précédemment dans sa vingt-deuxième lettre philosophique "Sur Monsieur Pope (Not.31) et quelques autres poèmes fameux" en 1729 :

"Ainsi Taliacotius

Grand Esculape d'Etrurie

Répara tous les nez perdus

Par une nouvelle industrie,

Il vous prenait adroitement

Un morceau de cu d'un pauvre homme,

L'appliquait au nez proprement :

Enfin, il arrivait qu'en somme,

Tout juste à la mort du prêteur

Tombait le nez le l'emprunteur;  
 Et souvent dans la même bière  
 Par justice et par bon accord  
 On remettait au gré du mort,  
 Le nez auprès de son derrière."

Vers amusants mais en partie injustes car s'il est exact que Tagliacozzi mettait faussement ses espérances dans l'homotransplantation, il n'en est pas moins vrai qu'il avait fait faire un pas de géant à la chirurgie plastique par sa mise au point de la méthode italienne. Rappelons d'autre part que Voltaire fait dire à Candide : "Car tout étant fait pour une fin, tout est nécessairement pour la meilleure fin, remarquez bien que les nez ont été faits pour porter des lunettes; aussi avons-nous des lunettes" (Candide ou l'optimisme, chap.I).

Johan Kaspar Christian Lavater (1741-1801)(\*-29) philosophe, orateur, poète et théologien protestant suisse d'expression allemande a marqué son siècle par son livre *Sur la physiognomonie* publié en 1772. Le nez y prend évidemment une grande place. Il associe quatre types de nez aux quatre tempéraments : cholériques, mélancholiques, sanguins et flegmatiques. Toute personne qui se respecte aura en poche à ce moment son livre de physionomie portatif et la physiognomonie inspire bon nombre de portraitistes.

Un curieux livre du docteur J.B.F. Descuret, *La médecine des passions ou les passions considérées dans leurs rapports avec les maladies, les lois et la religion* (1851) est un mélange de caractérologie, de médecine psychosomatique, de psychiatrie et de physiognomonie. "Un nez qui se recourbe dès le haut de la racine annonce un caractère impérieux, ferme dans ses projets et ardent à les poursuivre : tels sont les nez aquilins, ainsi nommés parce qu'ils se rapprochent de la forme du bec d'aigle. Les nez presque perpendiculaires sont aussi regardés comme le signe d'une mâle constance etc..."

Nous ferons une entorse de plus à la chronologie en citant le docteur Ph. Piderit qui écrit en 1888 dans *La mimique et la physiognomonie* "Des narines ouvertes signifient la même chose que des paupières relevées, c'est-à-dire que l'on y reconnaît un esprit ouvert, éveillé, sensible aux impressions" et "la tension physiognomonique des ailes du nez apparaît avec une singulière netteté dans les portraits du Cardinal de

Richelieu, de Napoléon, de Schubert et de Webster." Et Cabanès écrit dans le même sens en 1926 : un nez recourbé trop fortement indique souvent un esprit hardi et entreprenant mais avec des moyens réprouvés : tel a été Catilina, dont l'ambition et la cupidité ont causé de si grands maux à sa patrie. Un nez épaté et écrasé comme l'est celui des singes passe pour un signe de luxure : on sait que Socrate avouait lui-même avoir ce penchant et J.B. Della Porta (1535-1615), botaniste médical italien, relate la même chose de Jean Ruel (1479-1537) botaniste français. Balzac se vantait d'avoir le nez fendu "comme les chiens chasseurs". Il disait un jour à François-Eugène Vidocq (1775-1857), l'ancien forçat devenu chef de la sûreté : "Vous aussi, vous avez le nez fendu; nous flairons de loin".

Le Docteur parisien Jean Lefas semble encore plus perspicace...*en 1975* : "Le nez est le signe qui trahit la faiblesse ou l'énergie, les pensées nobles ou perverses, une sensualité à qui on a donné libre cours ou un contrôle strict des passions".

Si nous rions tous aujourd'hui de ces descriptions, nous oublions qu'une physiognomonie latente a toujours dirigé les peintres, les sculpteurs et même, dans une certaine mesure, nous tous. Il est frappant de remarquer que dans toute l'histoire de l'art, et spécialement dans la peinture, un nez difforme a toujours orné la figure des personnages antipathiques et rebutants (l'ennemi, le voyou, le voleur, voire même l'inférieur) alors que le personnage qui doit être pris en exemple est gratifié d'une pyramide nasale exempte de tout reproche. *Le Portement de croix* de Hieronymus Bosch qu'on peut admirer au Musée des Beaux Arts à Gand en est un des plus beaux exemples; les personnages au nez parfait que nous apercevons autour du Christ, Sainte Véronique entre autres<sup>o</sup> tenant le linge imprimé de Sa face, n'appartiennent manifestement pas au groupe. Rappelons-nous aussi les célèbres gravures (1827) de Louis Léopold Boilly (1761-1845) aux nez longs et camus ou camards (et non canards...) autrement dit aplatis et celles non moins célèbres d'Honoré Daumier (1808-1879).

<sup>o</sup> Le troisième personnage serait le bon larron.



**Fig. 10 : "Je suis le médecin des gens sains, Dieu s'occupera des malades. Mon grand chapeau embrasse l'immensité de mon savoir, Mon long manteau recouvre l'art qui est en moi Et mon long nez découvre ce que cache l'urine".**

**Jeremias Wolf (1700)**

La plupart d'entre vous ignorent certainement que l'os intermaxillaire, appelé aujourd'hui os prémaxillaire a été découvert par ... Goethe (\*-22 et \*-24) en 1784. Cette découverte eut une retombée philosophique

car on considérait jusqu'alors que l'homme se distinguait de l'animal, entre autres caractéristiques, par l'absence de cet os — théorie du hollandais Petrus Camper — et Goethe croyait au contraire en l'unité de la nature. Il avait raison. "J'ai découvert, ni de l'or ni de l'argent mais quelque chose qui m'apocuré une joie indescriptible : l'os intermaxillaire" (Not.32). Ces XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles peuvent-ils être nommés "siècles de la raison" ? Leurs contemporains ont-ils pu donner un tournant à la médecine et faire mentir le caricaturiste satirique Jeremias Wolf d'Augsburg (Fig.10)

## XIX<sup>e</sup> ET XX<sup>e</sup> SIECLES

*Au XIX<sup>e</sup> SIECLE* la rhinologie ne semblait toujours pas cotée bien haut dans le public médical, à lire l'anecdote de Cabanès "Jean-François Malgaigne (1806-1865) venait de prendre part à je ne sais plus quel concours de la Faculté et y avait fait une leçon brillante et très applaudie. Le soir, sur la table où se réunissaient d'habitude ses amis, ceux-ci trouvèrent sur un petit carré de papier le quatrain épigrammatique suivant de Lenoir :

"Dans sa leçon, que si fort vous prônez,  
Qu'a dit Malgaigne à son docte auditoire ?  
Parla-t-il de pratique, de dogme ou d'histoire ?  
Non, mon cher, il parla du nez."

La réputation de rhinoplasticien de l'allemand Johan-Friedrich Dieffenbach (1792-1847) était telle que les enfants chantaient dans la rue :

"Qui ne connaît le Docteur Dieffenbach,  
Le plus grand des médecins d'aujourd'hui ?  
Il vous fabrique de nouvelles oreilles, de nouveaux nez  
En vous enlevant bras et jambes."

Ces vers semblent donc faire allusion à la technique italienne.

Notre ville de Gand a également eu son pionnier en la matière avec Adolphe Pierre Burggraeve, professeur d'anatomie puis de clinique chirurgicale (1806-1902). C'est dans notre même ville que le chevalier F.A. D'Ammon de Berlin (1799-1861) et Maurice Baumgarten publient



en 1843 un *Exposé critique de la chirurgie plastique ...* après avoir reçu le prix de la Société de Médecine de Gand en 1840 pour leurs travaux sur la question.

Edmond About (1828-1885)(\*-1) écrit un roman *Le nez du notaire* qui nous intéresse au plus haut point car il est consacré à la légende du nez qui Sympathise et de l'homotransplantation. Ce roman farci de réflexions des plus judicieuses tant médicales, psychologiques que sociales est la plus belle satire sur la rhinoplastie. (voir R. 1981)

La nouvelle de Nicolas Vassilievitch Gogol-Yanovski (1809-1852) (Nouvelle du *Journal d'un fou* dont Chostakovitch a tiré un opéra), le Molière russe comme il a été appelé, est écrite à partir du même sujet. Loufoque, elle touche néanmoins le freudisme (rêve et relation nez-sexe dont nous avons parlé) et les problèmes de réimplantation d'organe. (voir R.1981)

Alors que les deux histoires précédentes baignaient dans un milieu comique, celle que nous raconte Jean Mallard, vicomte De La Varende (1887-1959) dans *Nez-de-cuir*, *Gentilhomme d'amour* (1937) est plutôt romantique. Un beau livre où le lecteur est finalement convaincu du peu d'importance que présente le visage et spécialement le nez dans l'attrait que provoque l'homme pour la femme. Il se termine par la phrase : "Seigneur ! Tous nous portons un masque, par orgueil ou par crainte, par pudeur ou par lâcheté. Béni celui qui peut y cacher pareille blessure car, dans Ta Vérité éternelle, voudras-Tu donc lui pardonner". (voir R.1981)

La nouvelle du romancier japonais Ryunosuke Akutagawa (1892-1927) *Le nez* (1916) n'est pas moins intéressante. (voir R.1981)

Edmond Rostand (1868-1918), père du célèbre biologiste Jean, a rendu *Cyrano de Bergerac* (1897) célèbre par sa tirade du nez dans l'acte I. Son analyse permettrait à elle seule une étude psychologique du patient demandant une rhinoplastie.

"Moi, Monsieur, si j'avais un tel nez,

Il faudrait sur-le-champ que je me l'amputasse."

Cyrano a bien existé (\*-9). Le Parisien Hector (Hercule ?) Savinien de Cyrano de Bergerac écrivain (Not.33)(1620-1655) sous le règne de Louis XIII présente de nombreuses ressemblances avec notre héros. Personnage visionnaire, philosophe rigoureux et poète, anti-

alcoolique acharné, à la personnalité ombrageuse et comme marquée d'une blessure. Un film récent nous le rappelle. Mais "l'exagération de Rostand, se demande Chaumié (\*-9), n'a-t-elle pas desservi la postérité de son modèle" ?

Je ne vous ferai pas l'injure de vous rappeler toute la tirade du nez (Ah non, c'est un peu court, jeune homme !) mais préfère vous en citer une autre, inconnue de la plupart : *Le dangier d'être trop coquebin*. Un conte drolatique de Balzac.(\*-4)

"Que le mal italien me délivre de ce meschant braguard à nez flatry. Nez embrené, nez gellé, nez sans relligion, nez secq comme table de luth, nez pasle, nez sans asme, nez qui ne ha pluz que de l'ombre, nez qui n'y voit goutte, nez grezillé comme feuille de vigne, nez que je hais ! nez vieux ! nez farci de vent... nez mort."

Après avoir relu *Pinocchio* (1878 et 1883) de Carlo Collodi (\*-13), (l'italien Cardo Lorenzi 1826-1890) immortalisé par Walt Disney (rappelons que son nez prend une proportion de plus en plus grande à mesure que le sculpteur façonne sa tête puis s'allonge à chaque mensonge) deux considérations viennent à l'esprit. La première est que l'association du mensonge, acte immoral, à l'allongement du nez est heureusement invraisemblable même pour l'enfant car si pour ce dernier, mensonge il y a bien eu, tout est rentré dans l'ordre moral, sans conséquences. Derrière l'opposition claire du bien et du mal peut donc se cacher une notion plus subtile. La seconde nous vient de Chaumié et est freudienne. Le nez s'allonge chaque fois en présence de la fée que Pinocchio finit par aimer et Chaumié (\*-9) de conclure "Penser que ce n'est pas seulement le nez qui s'allonge devant la fée, est-ce faire trop de crédit à la psychanalyse et à la vérité profonde que recèle le mythe d'Oedipe ?"

Eden Warwick (\*-50) de Londres classifie encore en 1848 les nez en romains ou aquilins, grecs ou droits, cogitatifs aux larges narines, juifs ou d'aigle, camus et célestes ou retroussés. Il lui accorde 150 pages de physiognomonie... nombreux exemples à l'appui et y ajoute en finale les nez féminins en citant Pope (Not.31) : "La plupart des femmes n'ont aucun caractère" (sic) et ... les nez nationaux.

Nous entrons ainsi imperceptiblement dans *La belle Epoque, début du XXe SIECLE* où nous nous limiterons à quelques auteurs de langue

française.

Dans *La Chronique Médicale* de Cabanès de janvier 1900, nous lisons : "Le Père Théophile Raynaud, jésuite, dans son ouvrage *Laus Brevitatis*, passe en revue une grande quantité de nez. Il décrit avec détails celui de ... la Sainte Vierge (?) qui était long et aquilin, ce qui d'après le Père, était un signe évident de bonté et de dignité. Où diable le Père Raynaud avait-il pu se documenter sur le nez de la Sainte Vierge ?"

En 1907 Maurice Mignon rappelle, un nombre impressionnant d'exemples à l'appui, que dans les traités anciens de physiognomonie chaque type de nez était rattaché à une des figures planétaires. Nous avons vu que plusieurs auteurs avaient leur idée propre à ce sujet...

Armand Silvestre (\*-46) écrit les *Nouveaux contes incongrus* (non daté) dont trois sur vingt cinq concernent le nez.

Le premier (le nez Symbolique) concerne un curé de village des moins vertueux au nez monstrueux qui ne faisait qu'aiguiser de plus belle l'appétit de ses paroissiennes. Le conte finit par quelques vers de la même verve :

C'est un proverbe de là-bas :  
Grand nez, sur masculin visage  
Est toujours d'excellent présage  
Pour celui qu'on nomme tout bas.

Grand clocher ne dépare pas,  
— dit-on encore — un beau village :  
Pour la femme, surtout, volage,  
Les grands nez ont beaucoup d'appâts.

Vous savez la réponse exquise  
D'Henri IV à cette marquise  
Qui, voyant le sien, demandait  
Si tout était de même sorte  
"Madame, des deux que je porte,  
Le plus haut n'est que le cadet !"

Dans le second (le faux Zacharie) un soupirant se fait passer pour

marquis pour conquérir la femme d'un homme d'affaires mais à l'annonce que ce dernier cherche un associé juif, profite de son propre nez busqué pour changer de mensonge et être admis. Précisons à ce propos que l'affirmation du nez *juif* est purement fantaisiste.

Le troisième (greffe humaine) est manifestement inspiré des vers de Voltaire. Ceux de la finale ne volent pas plus haut que le texte qui les précède :

J'en conviens, j'ai rêvé souvent  
De la chambre de parfums pleine  
Où vous reposez, Madeleine,  
Seins nus et les cheveux au vent;

Que votre pitié m'élevant  
Jusqu'à vous, fière châtelaine,  
Nos bouches, mêlant leur haleine,  
Savouraient un baiser savant.

Dans mes plus ardentes ivresses,  
Jamais plus loin que ces caresses  
Ne sont montés mes rêves fous.

Pourtant, s'il vous plaisait, douairière,  
Mettre le nez à mon derrière,  
J'en ferais bien autant pour vous !  
(Allusion à l'homogreffe)

Un conte d'Henri Jacques Proumen (1932)(\*-39) *Le nez de mon oncle* est plus sentimental. Il montre Aristide Bourdon au nez bourbon. Conte qui met au pilori physiognomonie, névroses et autres psychoses.

Henri Duvernois (\*-18) écrit un roman *Beauté* (1928) où un nez dévié héréditaire *Cromwellien* est le thème principal. Plein de bon sens il conclut : "Elles auront beau (...) se faire redresser le nez (...) on ne leur changera pas l'âme. Elles pourront jeter à leurs pieds des hommes admirables, faire des malheureux, en passant, indifférentes au véritable amour qu'elles rencontreront sur leur route, rien, vous entendez, rien ne les empêchera de fleurir leur maison en vain, ni de souffrir dans leur

chair afin d'être belles pour tout le monde, sauf pour un imbécile qui n'y comprendra rien. La victime reste victime quoi qu'elle tente ! Elle est marquée. Au fond, elle est peut-être encore plus bête que son bourreau !"

La forme héréditaire de certains nez est indéniable. Les exemples sont légion et nous n'ajouterons à la famille d'Oliver Cromwell (1599-1658) que celle de Saint Charles Borromée (1538-1584).

Comme nous l'avons dit dans l'introduction, nous ne nous "lancerons" pas dans l'odeur et les parfums mais il est impossible d'éviter l'évocation de certains romans actuels qui ont trop d'attaches avec notre sujet.

*Du nez* (\*-31) du Dr. Michel développe de façon merveilleuse le thème en insistant spécialement sur les "nez bouchés" et leurs névroses. Il nous rappelle que la psychanalyse a commencé par le nez et l'illustre de trois exemples :

- Les relations de Freud et de Fliess qui souffraient tous deux de sinusite,
- Le nez d'Emma, confiée par Freud à Fliess qui ne s'est pas contenté d'aggraver son cas mais a glissé de la science à la fantaisie par sa théorie de la névrose réflexe en 1897,
- Le nez de Lucy R. où Freud guérit une hallucination olfactive (parosmie) d'origine affective.

Michel ajoute à cela que la psychanalyse fameuse de *l'homme aux loups* (\*-21,31), extrait de l'histoire d'une névrose infantile, ne s'est pas terminée avec Freud mais bien avec un de ses élèves, Ruth Mack Brunswick, dans une affaire de nez (Not.34). Il relate *Le nom, le nez*, de Calvino (\*-8,31), raconté par un triple narrateur, à trois époques différentes de l'histoire des hommes mais au caractère commun, un odorat exacerbé (hyperosmie). L'odeur de trois femmes qui attirent le narrateur sans qu'il puisse en posséder une.

Le nez de J.B. Grenouille (nom patronyme) de Süskind dans son roman *Le parfum, histoire d'un meurtrier* (\*-48) illustre le rôle de cet organe comme un moyen de communication. Cet hyperosmique de naissance devenu assassin est en fait asexué mais son odorat extraordinaire y supplée : désirer une femme c'est convoiter son parfum, s'unir à elle. Il a sexualisé son nez. Ses différents meurtres le lui permettrons. Un conte policier philosophique, une fable sur le sujet le plus universel, le désir d'être aimé.

Ne nous attardons pas aux bandes dessinées, comme *Le nez de Dorothée* de Cabu (\*-7), qui font certainement se retourner Freud dans sa tombe.

Le nez a toujours été un objet d'intérêt particulier pour les peintres et les sculpteurs.° Mon ami, Wolfgang Pirsig de Ulm (\*-38) rassemble depuis 20 ans des documents à ce sujet.

Giuseppe Arcimboldo (\*27) (Milan 1527-Prague 1593) peint une série de toiles où la figure du personnage est uniquement constituée d'éléments concernant un thème. Ceci donne une impression d'ensemble parfaite avant que l'on n'aperçoive toutes les composantes en détails. La vue peut ainsi passer de l'ensemble au détail et inversement sans fin, un peu comme nous nous émerveillions dans notre jeunesse sur un dessin où il fallait retrouver les contours d'un lion renversé dans les branches d'un arbre.

Le nez dirige à chaque fois ce thème, que ce soit l'hiver (deux reproductions, 1563 et 1573) avec un pitoyable nez pelé composé d'une vieille souche dont l'écorce se détache, le feu (1566) où la puissance militaire est affirmée par une prothèse métallique ou l'eau (1566) où la figure est formée de poissons. Le Vertumne, dieu de la végétation et de la métamorphose, (1590) a le nez formé d'une seule poire.

Le rhinophyma ou acné éléphantiasique du nez a également fait la joie des peintres et Daniel Turner (1667-1741), chirurgien anglais, affirmait déjà avec justesse en 1714 que le nez hypertrophique n'est pas nécessairement la conséquence de l'alcoolisme (Weir) (\*-51).

Cet organe a même obsédé Salvador Dali (1904-1989) qui a composé la *Venus otorhinologica* en inversant nez et oreille et récidivé par l'*Anamorphe Géant de Face*. (l'Anamorphose est la déformation de l'image d'un objet réfléchi dans certains miroirs).

L'absence de nez dans les représentations de la figure a par contre donné de tous temps une impression d'effroi.

° et même les cinéastes. Voir "Le bâtard de Dieu, Nez en bois" pour ne donner que l'exemple le plus récent d'un long métrage (1993).

Les quelques romans cités précédemment sont moins loufoques qu'à première vue et la réalité dépasse parfois la fiction. Le neurologue Oliver Sacks (\*-45) nous en donne deux exemples dans son livre *l'homme qui prenait sa femme pour un chapeau* :

- Un étudiant drogué à l'amphétamine rêve qu'il était un chien et se réveille doté d'un odorat similaire (hyperosmie) qui redevint normal après un mois. Ce cas a été étudié par d'éminents spécialistes, qui conclurent à l'universalité de l'inhibition chez l'individu normal, la *nécessité d'inhiber* : "peut-être avons nous besoin de cette inhibition pour être des hommes et non des chiens" (sic). Cette inhibition normale dépasserait largement le freudisme et serait nécessaire pour être normal.

- Le second cas concerne une anosmie complète (classique) après accident mais à laquelle s'ajoutait, contrairement aux cas actuels si fréquents de sinistrose, une véritable osmalgie : le désir de se souvenir de l'odeur du monde et de la récupérer. Curieusement le patient a toujours continué à sentir sa pipe et son café. Il semblerait s'agir ici d'un développement considérable de son imagination olfactive. Cette faculté s'est vue intensifiée et élargie malgré les tests objectifs qui prouvaient la non-récupération nerveuse. Le patient faisait donc appel à sa mémoire olfactive tout comme Beethoven pour sa surdité.

*Le nez* (1947) du sculpteur Alberto Giacometti (1901-1966) (\*-11) a permis à Jean Clair d'écrire un livre condensé mais extraordinaire de qualité. Si Clair commence par étudier les souvenirs de l'enfance du sculpteur (Pinocchio, Cyrano, Histoire des mendiants de Ponte etc...) il fait remarquer que cette sculpture coïncide avec une autre du même artiste, *Tête sur tige*, issue de la vision d'un ami sur son lit de mort en 1921. Le nez de la première sculpture, grotesque, représente pour l'artiste un *pied de nez* à une tête minuscule qui, bouche ouverte, est elle-même portée par une colonne vertébrale minime. Celui de la seconde sculpture est le seul vestige du squelette nasal après la nécrose post-mortem.

Clair fait remarquer qu'un quart des éléments faciaux retenus pour distinguer les caractères différentiels concerne le nez. "Le nez est ainsi bien désigné à notre attention (...) par un code coloré qui semble nous intimer de nous tenir à distance respectueuse" et plus loin "Il y a en effet dans la vision de Giacometti ce fantasme (---) de fouiller les visages

jusqu'à l'os (---) de sorte à posséder par le nez devenu effilé comme un instrument de dissection et doué de l'odorat, tout ce que la vue ne parvient pas à saisir". Il fait également la comparaison avec le nez de Pinocchio car tous deux s'allongent proportionnellement du fait que le sculpteur rapetisse la tête. Il termine son livre par quelques exemples de fêtes de carnaval et de traditions italiennes où il retrouve sous les masques toute une psychologie nasale.

Vous aurez conclu avec moi que notre nez a été à l'origine d'heurs et malheurs, de louanges et de mépris — même les médecins l'ont délaissé — et que bien avant Cléopâtre il faisait déjà parler de lui dans les milieux politiques et scientifiques. Et si le cancer du larynx de Frédéric Le Noble (1831-1888) a fait dire à certains historiens qu'il était la première étincelle de la première guerre mondiale par la dispute scientifique à "couteaux tirés" entre l'anglais Sir Morell-Mackenzie (1837-1892) et plusieurs médecins allemands dont Carl Adolph Gerhardt (1833-1902), nous n'oublierons pas que, toute proportion gardée, une autre dispute scientifique concernant l'astronomie a privé Tycho Brahé quatre siècles plus tôt de son nez. La science n'est donc pas sans danger, la notoriété non plus.

## NOTICES

- N1 Le mot *NEZ* est d'origine incertaine. Cet organe s'appelait déjà *NASA* en sanscrit. O. von Hovorka (1866-1930), cité par Wright (R. 1981), a étudié en 1893 l'étymologie du mot latin *nasus* inaltéré dans une grande partie du monde grâce à sa composition faite de la résonance nasale de la lettre N et de la lettre S sifflante. Dérivant du sanscrit, il se retrouve de façon moins caractéristique dans les langues non aryennes. Weir cite 29 synonymes en anglais (\*51).
- N2 "Le beau résultat de la justesse des proportions" déclarait déjà Phocylide de Milet (-6e siècle).  
Les égyptiens considéraient que les normes de base de leurs



constructions correspondaient en fait à une fonction appelée plus tard *phi* ( $\phi$ ) de Phidias, décorateur sculptural du Parthénon qui ne l'avait pas encore pu la calculer, *proportion dorée* (ou *nombre d'or*, terme récent) équivalent à  $1/2 (1+\sqrt{5})$  ou 1,618... car elle a des qualités universelles ( $1/\phi = 1/1,618 = 0,618$  ou  $\pm 62\%$ ; hasard étonnant mais non unique au nombre  $\phi$ ) mais ils n'ont pas pu la chiffrer. On découvrira qu'elle est également à la base du Canon humain qui règle les œuvres d'art (voir aussi not. 19) et Schwaller de Lubicz (R. 1981) prétend même retrouver les proportions du visage dans la géométrie du temple de Louxor. Nous y reviendrons à propos des études du franciscain Luca Pacioli di Bergo (1445? - 1514?), ami de Leonardo da Vinci. Ce dernier a défini la *section d'or* dont nous reparlerons ( $a/b = b/a+b = \pm 62\%$ ). Une rencontre de plus entre l'algèbre et la géométrie. "Ce sont des esprits simplistes qui réduisent à un effet sensuel la beauté par laquelle toute intelligence se sent transportée vers le ciel" (Michel-Ange).

- N3 Traduction : La Vie appartient à Sekhmet.
- N4 La traduction souvent reproduite "Il soigna le nez du roi" serait erronée.
- N5 Le souffle de Vie entre par l'oreille droite, le souffle de mort par l'oreille gauche, dit le papyrus d'Ebers.
- N6 Aménophis IV, époux de la reine Néfertiti se fit appeler Akhénaton (culte d'Aton) pour faire la guerre aux dieux et spécialement à Amon et s'orienter vers une religion monothéiste adorant Aton.
- N7 L'écriture hiéroglyphe (\*26) est une combinaison d'idéogrammes ou signes représentatifs d'idées et de phonogrammes ou signes représentatifs de sons : le mot vient du grec *hieros* sacré et *gluphein* graver. L'écriture hiératique est l'écriture cursive des anciens égyptiens dérivée des hiéroglyphes. L'écriture démotique,

- peuple*, est une écriture cursive vulgaire dérivée de l'hiéroglyphique. Georg Mauritz Ebers (1837-1898) effectua en 1873 un achat à Louxor qui lui valut la célébrité. On lui proposa un rouleau de papyrus trouvé à Thèbes en 1862 entre les jambes d'une momie. Ebers déchiffra l'introduction : "Ici commence le livre relatif à la fabrication de remèdes pour toutes les parties du corps humain" avant de l'acheter. Sept ans plus tard le danois B. Ebbell en fit la première traduction complète.
- N8 La haine de Toutmès III pour sa belle-mère et tante, la célèbre pharaonne Hatchepsout à laquelle il succéda et dont il fit casser les effigies pour s'assurer de son non-retour après son décès, se doublerait d'une affaire nasale, nous dit Michel (\*31); leur nez semblable identifiait trop le neveu à la tante.
- N9 On n'apprit *qu'en 1922* qu'un jeune égyptologue américain Edwin Smith (1822-1906) s'était rendu acquéreur en cette même année 1862 d'un rouleau provenant d'une sépulture des environs de Thèbes. Breasted publia sa traduction en 1930. Smith avait eu l'occasion d'acquérir le papyrus d'Ebers plusieurs années auparavant mais ne l'avait pas fait.
- N10 Ou Hammurapi, roi de la dynastie Amoriti, fondateur du premier empire de Babylone. Aussi curieux que cela paraisse, ce code punit les erreurs chirurgicales commises par les barbiers, ceux-ci faisant partie de la classe des artisans, et laisse, au contraire, impunies les erreurs médicales commises par les médecins car, assimilés aux prêtres, ils étaient au-dessus du jugement des hommes.
- N11 L'âme ne pouvait se trouver que dans le cœur et le nez placé dans la tête, le plus loin possible de celui-ci pour éviter sa chaleur.
- N12 Cette tour (\*57) pourrait être le Grand Hermon, massif montagneux où le Jourdain prend sa source, aux confins du Liban, de la Syrie et d'Israël (voir Ernesto Vaenio en 1662). Le mot

Tour en hébreu (Miguedal) contient la racine Megued qui signifie "le meilleur, ce qui est exquis et précieux".

- N13 La Vulgate est une version latine de la Bible réalisée en grande partie par Saint Jérôme (347-420) et reconnue officielle par l'église catholique au Concile de Trente. *Vulgate* est un adjectif voulant dire *commune*. Elle est basée sur l'ancienne Bible latine, sur la Bible hébraïque et sur la version grecque, dite des Septante.
- N14 A. Crampon (\*55) confirme cela et E. Osty (\*58) fait remarquer que ces prescriptions paraissent dériver de vieilles coutumes sémitiques où le prêtre exerçait *nu* les fonctions rituelles.
- N15 Gilgamesh, héros sumérien, roi d'Uruk, civilisation de -3300 à -3100, qui vit la naissance de l'écriture (pictogrammes), est un personnage de la mythologie assyro-babylonienne, célèbre par sa recherche de l'immortalité. L'épopée de Gilgamesh est connue par des fragments sumériens et surtout par la version akkadienne (ville d'Akkad) trouvée parmi la bibliothèque d'Assurbanipal à Ninive.  
Néréïde : une des cinquante divinités marines, filles de Nérée et de Doris. On les imaginait belles et joyeuses, parfois mi-femmes, mi-poissons.
- N16 L'oiseau de mauvais augure était considéré comme le présage de quelque malheur. Nous le retrouverons plus fréquemment que l'oiseau de bon augure dans la littérature française.
- N17 L'expression française *à vos souhaits* ou anglaise *God bless you* est une réminiscence de cette superstition.
- N18 Œuvre sur le modèle de sa maîtresse Phryné; il eut également Aspasia de Milet comme maîtresse, célèbre par sa beauté et son esprit (voir aussi not. 20).

- N19 Lorsqu'on sectionne une droite asymétriquement, les possibilités sont évidemment infinies mais une seule section donne l'impression d'équilibre dans l'inégalité et semble plus satisfaisante que les autres. Elle est réalisée de telle façon que le petit segment est proportionnel au grand comme le grand l'est au tout;  $a/b = b/a+b = 61,8/100 = \pm 62\%$  (appelée *section d'or* par Leonardo da Vinci). Voir également notice 2, le *nombre d'or*.  
Comment cette section d'or dérive-t-elle du nombre d'or ? Nous laissons les férus de mathématique lire Marius Cleyet-Michaud (\*12) et vous signalerons simplement que si  $ph = 1,618$  comme nous l'avons dit,  $1/ph = 0,618$ . Etonnante particularité que ce nombre partage avec d'autres et  $ph = 1 + (1/ph)$ . Autrement dit, sous le couvert de l'arithmétique et de l'algèbre les propriétés du nombre d'or correspondent pour la plupart aux propriétés géométriques de ce nombre.
- N20 Aspasia, maîtresse de Praxitèle. Achille et Pâris, héros homériques de l'Iliade. Cyrus II le Grand, premier roi de Perse. (Voir aussi not. 18).
- N21 Autrement dit, son amant. Déiphobe, fils de Priam et d'Hécube, qui épousa Hélène après la mort de Pâris fut livré par celle-ci à Ménélas, son premier mari qui le massacra après l'avoir fait mutiler, nous dit Virgile dans son sixième chant de l'Enéide.
- N22 Atlas, géant, fils du Titan Japet et de Clyméné, frère de Prométhée et d'Epiméthée.  
Latinus, roi du Latium (région historique de l'Italie centrale) et héros éponyme des latins. Sa légende fut rattachée au mythe des origines troyennes de Rome.
- N23 Thomas van Cantimpré était chef de chœur des Augustins à Cantimpré, près de Cambrai, en 1217 et entra peu après 1230 dans l'ordre des Dominicains à Louvain.
- N24 Le mouchoir de poche n'a fait son apparition qu'en 1540 à Venise

sous le nom de Fazzoletto, puis adopté par Henri II, nous dit Cabanès. Une célèbre caricature de Cham l'a bien mis en évidence au XIXe siècle.

**N25** Jean ou Pierre Crahon dit le champenois, pendu en 1561 pour avoir soutenu les réformes de Luther et de Calvin avait été gratifié durant sa vie par Paré d'un nez d'argent. La cause nous est inconnue.

**N26** La feuille miraculeuse dite catharinaire a également été appelée Herbe à la Reine ou Médicée grâce au goût de Catherine de Médicis (1519-1589) pour le tabac. Elle la reçut de Jean Nicot (1530-1600), seigneur de Villemain, afin de soulager ses migraines. En 1635 le tabac était considéré à Paris comme poison et ne devait être délivré que sur prescription médicale. A-t-on fait des progrès aujourd'hui ?

Il ne faudrait pas oublier que le paquet de cigarettes, le cérémonial qui en sort et cet étrange nuage qui nous pénètre *et que soufflent nos narines*, c'est par des charmes puissants qu'ils ont fait la conquête du monde. (Jean Cocteau. Avant-propos du catalogue "Le tabac dans l'art, l'histoire et la vie" 1961). Cette année 1961 marquait à la fois le quatrième centenaire de l'introduction du tabac en France par Nicot.

On a longtemps mis les portraits de l'être aimé en secret à l'intérieur des tabatières. "Celle que Casanova reçut de la religieuse dont il partageait les faveurs avec l'abbé de Bernis, la mystérieuse M.M., était à double secret. Il fallait tirer le fond de la boîte pour voir apparaître le portrait de la maîtresse des deux hommes dans ses habits monastiques. En poussant un angle, un couvercle à charnière s'ouvrait et la montrait toute nue étendue sur un matelas de satin noir dans la posture de la Magdeleine du Corrège. Elle regardait un amour qui avait à ses pieds un carquois. L'amour sans vergogne s'était fait un siège des habits de la religieuse. Cette tabatière en or contenait quelques traces de tabac d'Espagne à quoi Casanova comprit que M. de Bernis était en fait à l'origine de ce cadeau princier". (cité par Rival \*43bis).

Cumulant tous les arts, le cardinal était aussi poète (poésies nouvelles 1762) et écrivain (Mémoires, correspondance avec Voltaire, Epîtres).

- N27 Voir de Mediolano (R. 1981). La satire se trouve en annexe.
- N28 Le psaume 123 de la Bible hébraïque correspond au psaume 122; 1 de la Vulgate et de la Bible grecque : *Prière des malchanceux* (Voir aussi not.13).
- N29 Cette phrase célèbre n'est retrouvable dans les œuvres de Pascal que par un lecteur averti. Les Pensées ne sont en effet qu'un amas de notes éparses sans suite apparente et réuni en plusieurs paquets. Léon Brunschvicg (1869-1944) est un des rares chercheurs qui a essayé de les classer chronologiquement et la référence citée habituellement (II, 162) ne peut être utilisée que pour *son* édition; ses premières éditions datent de 1897 et 1904 et les tables de concordance des autres auteurs ne font aujourd'hui que noyer encore plus le poisson. Il existe également une autre référence (IV, 43) qui serait valable pour l'édition antérieure de Havet (1852 et 1866) mais nous ne l'avons pas contrôlée.
- N30 Le magnétisme est aux abois :  
 La Faculté, L'Académie,  
 L'ont condamné tout d'une voix,  
 Et l'ont couvert d'ignominie.  
 Si quelque esprit original  
 Après ce jugement bien sage et bien légal,  
 Professe encore en son délire,  
 Il sera permis de lui dire :  
 Crois au magnétisme... animal !  
 Dr. Minime (\*32)
- N31 Alexander Pope, poète satirique de famille catholique et essayiste anglais (Londres 1688- Twickenham 1744). Il était atteint de plusieurs disgrâces physiques dont l'obsession semble avoir été un

aiguillon pour ses critiques. C'était un grand polyglotte qui fit une brillante traduction de l'Iliade.

- N32 Il y eut toute une cabale à ce propos entre Goethe, Merck et Camper et certains, comme mon ami S. Hellmich, ont cru reconnaître Merck dans Méphistophélès de Faust (\*22,\*24). Goethe est un exemple typique de la proximité du génie et de la folie. C'était un maniaco-dépressif cyclothymique d'après Ernst Kretschmer (1888-1964), un des fondateurs de la psychiatrie allemande.
- N33 Savinien de Cyrano de Bergerac était un précurseur de l'eugénique négative, nous dit Rostand; il réclamait l'émascation des hommes à nez camus. On le dit homosexuel (?). Pierre de Cyrano, un de ses neveux, fut arrêté pour exhibitionnisme. Il était frère d'une abbesse...
- N34 Il s'agit du *nez de Carlin* : "Petit nez écrasé ou retroussé". Le nom vient de l'acteur italien Bartinazzi dit Carlin (1713-1783) qui jouait à Paris le rôle d'Arlequin muni d'un masque noir. Il fit un délire de persécution à propos de son nez (cas courant dans ce domaine) car on l'avait surnommé ainsi, pratiquement sans raison valable. Michel se demande si le personnage (qui devint malheureusement patient) ne cherchait pas dans l'acharnement à triturer et à faire opérer son nez, une castration masochiste. Tous les documents cliniques de ce cas ont été réunis par M. Gardiner en 1981 sous le titre *L'homme aux loups par les psychanalystes et par lui-même*.

**BIBLIOGRAPHIE**

La **BIBLIOGRAPHIE PRINCIPALE** de ce travail doit être consultée dans le rapport<sup>o</sup> de la Société Belge d'Oto-rhino-laryngologie de 1981 (R. 1981) "Naissance et développement de l'ORL dans l'histoire de la médecine" Acta ORL Belgica (Bruxelles) 1981, 35, suppl. II, III, IV et V. Ce rapport est répertorié dans *Medical Bibliography* (Garrison & Morton) de Leslie T. Morton 1983, 4e édit. et 1991 5e édit., Gower. Butler & Tanner Ltd., Frome & London.

**BIBLIOGRAPHIE COMPLEMENTAIRE REDUITE**

1. ABOUT E. "Le nez d'un notaire" 1871. Michel Levy, Paris. Imp. Paul Dupont Clichy 8e édit.
2. ACKERMAN D. "Le livre des sens" 1991. Bernard Grasset, Paris.
3. ALVA W. "New thomb of royal splendor" National Geographic 1991, 177, juin n°6 (Journal of the National Geographic Society, Washington) 2-16.
4. BALZAC "Contes drolatiques. Le dangier d'estre trop coquebin" 1965. La Pléiade. Edit. Gallimard, vol. XI, 672-673.
5. BOLLACK J. "Empédocle" 1965 à 1969. 3 vol. Edit. de Minuit, Imp. S.E.P.C. St Amand (Cher) 1992.
6. BOREL F. "Le vêtement incarné. Les métamorphoses du corps". 1992, Edit. Calmann-Levy. Société Nouvelle Firmin-Didot, Mesnil-sur-l'Estrée.

<sup>o</sup> On peut encore se le procurer aux ACTA O.R.L. BELGICA (A.S.S.M.B.) Bruxelles



7. CABU "Le nez de Dorothée" 1986. Edit. Abedition. Printer Industria Grafica, Barcelona.
8. CALVINO I. - "Le nom, le nez" (cité par F. Michel)  
- "Contes du nord" 1980. Denoël, Paris (cité par J. Clair).
9. CHAUME J.B. "Nez : aspects culturels" 1990. Labo. Zyma, Rueil-Malmaison. Imp. Virus.
10. CHOURAQUI A. "L'univers de la Bible" 1982. Tome 2, Edit. Lidis, Paris.
11. CLAIR J. "Le nez de Giacometti" 1992. Gallimard. Imp. Kapp Lahure Jombart, Evreux.
12. CLEYET-MICHAUD M. "Le nombre d'or" 1973. Que sais-je, Paris. Imp. P.U.F. Vendôme, 1991.
13. COLLODI C. "Pinocchio" 1970. Vallardi Industria Grafiche Milano.
14. COOTJANS G. "La stomatologie dans le Corpus Aristotélicien" 1991. Classe des Lettres, Académie Royale de Belgique, 1936, Bruxelles.
15. DAMHOUDER (de) J. "Praxis rerum criminalium..." 1562. Antverpiae, Ioannem Bellerum.
16. DAMHOUDER (de) J. "Practycke en handbouck in criminele zaeken,..." 1981 Roeselare. Reproduction anastaltique de l'Édition de Louvain de 1555.
17. DE BENSERADE I. Voir Oster P. (R. 1981).
18. DUVERNOIS H. "Beauté" 1928. Edit. Ernest Flammarion, Paris.

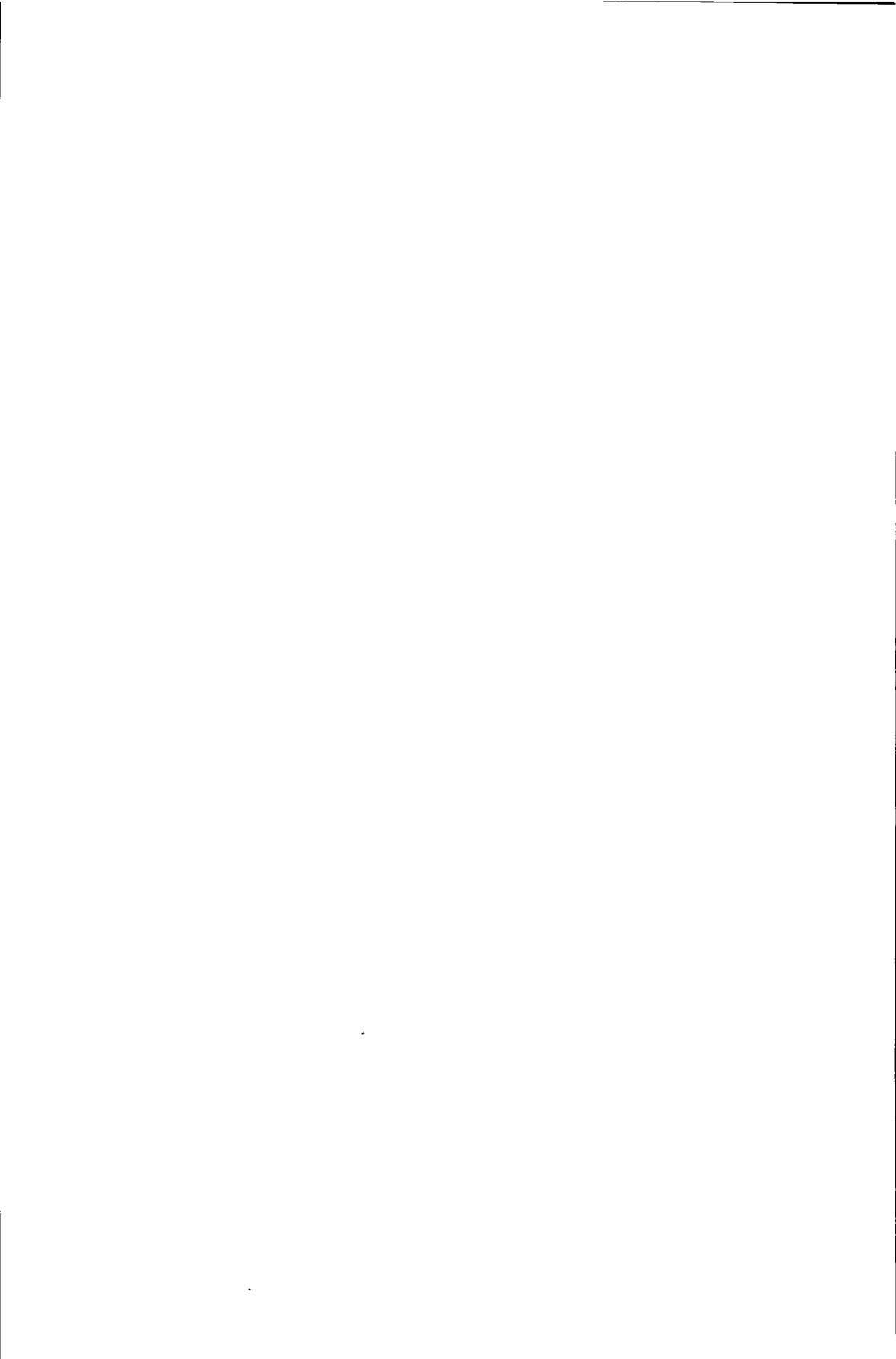
19. EMPEDOCLE Voir Bollack.
20. FOBE Et. Communication personnelle.
21. FREUD S. "L'homme aux loups : extrait de l'histoire d'une névrose infantile" (cité par F. Michel) 1981. Rassemblé par M. Gardiner. (Voir aussi not. 34).
22. GOETHE J.W. Voir S. Hellmich.
23. GOGOL N.V. "Le nez" 1992. Imp. en CEE, illustr. calligramme.
24. HELLMICH S. "Der Zwischenkiefer knochen und Goethes Mephistopheles" 1982 Lar. Rhin. Ot. (Stuttgart), 61, 552-556.
25. HIPPOCRATE Sept tomes (le reste, encore à paraître). 1967 à 1990. Soc. d'édit. Les Belles Lettres, Assoc. Guillaume Budé, Paris.
26. KATAN N.J. "Hiéroglyphes, l'écriture de l'Égypte ancienne" 1982. L'école des loisirs, Paris. Imp. Berger-Levrault, Nancy.
27. KRIEGESKORTE W. "Giuseppe Arcimboldo" 1989. Edit. Benedikt Taschen, Köln.
28. LAUTREAMONT I. Voir P. Oster (R. 1981).
29. LAVATER J.K. "La physiognomonie" n.d. Gustave Harvard, Paris.
30. LEWINSOHN R. "Histoire entière du cœur" 1962. Typog. Plon, Paris, Rowohlt Verl., Hamburg 1959.
31. MICHEL F.B. "Du nez" 1993. Bernard Grasset, Paris. Imp. Cameron, St Amand Montrond (Cher).
32. MINIME (Dr) "Le Parnasse hippocratique" 1887. C. Marpon et E. Flammarion, Paris. Typ. A. Parent et A. Davy. p. 74 : Le

## magnétisme animal (anecdotes médicales)

33. MOULIN L. Communication personnelle.
34. PACIOLI F.L. "Divine proportion" Fac-simile 1509 précédé de la 1ère traduction française. 1980. Libr. du Compagnonnage.  
PACIOLI F.L. id. 1988, 2e édition.
35. PAHOR A. Communication personnelle.
36. PASCAL B. "Pensées" (Classification de Brunschvicg) Collection Nelson. - n.d. Edit. Lutetia, Paris.  
PASCAL B. - 1932 id., Paris.
37. PERRAULT Ch. "Contes" Le livre de poche 1987. L.G.F. Imp. Brodard et Taupin, La Flèche (Sarthe).
38. PIRSIG W. Communication personnelle.
39. PROUMEN H.J. "Le nez de mon oncle. Contes" 1932. Libr. Vander Linden, Bruxelles. Imp. G. Barbiaux-Philips, Bruges.
40. QUENOT M. "L'icône" 1987. Edit. du Cerf, Imp. Heraclio Fournier, S.A. Vitoria (Espagne) 1988.
41. RAVEN M.J. "De dodencultus van het oude Egypte" 1992. De Bataafsche Leeuw, Amsterdam. Rijksmuseum van Oudheden, Leiden.
42. REY A. et CHANTREAU S. "Dictionnaire des expressions et locutions figurées" 1979. Les usuels du Robert, Paris. Imp. Maison Mame, Tours.
43. RIMBAUD A. "Œuvres complètes" 1954. La Pléiade, Edit. Gallimard, Paris.

- 43 bis RIVAL N. "Tabac, miroir du temps" 1981, Libr. Acad. Perrin Impr. La Simped, Evreux.
44. ROSSITER E. "Het egyptische dodenboek. Beroemde egyptische papyri" 1985. Uitg. Icob, Alphen aan den Rijn. Print. in Spain.
- ROSSITER, E. "Le livre des morts. Papyrus d'Ani, d'Hoenefer et d'Anhai" Bernard Soulié, Impr. Liber 1979-1985 Edit. Minerva, Espagne.
45. SACKS O. "L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau" 1988. Edit. du Seuil, Paris. Imp. Floch, Mayenne, 1990. 3e partie : Transports, 18, Dans la peau du chien.
46. SILVESTRE A., "Nouveaux contes incongrus" n.d. La librairie illustrée, Paris. Imp. Emile Colin, Lagny.
47. SIMON I. "L'O.R.L. hébraïque antique et médiévale" (R. 1981).
48. SÜSKIND P. "Le parfum, histoire d'un meurtrier" 1986. France Loisirs. A. Fayard, Paris, Imp. Hérissé, Evreux.
49. VALERY P. "Oeuvres" 1957. La Pléiade, Tome I, Discours aux chirurgiens, p. 910. Edit. Gallimard.
50. WARWICK E. "Notes on the noses" 1893. Richard Bentley, London, Print. Spottiswoode.
51. WEIR N. "Otolaryngology. An illustrated history" 1990. Butterworths, London.
52. WENTGES R. Th. R. "Wilhelm Fliess en de nasale reflexneurose" 1981. Ned. T. Geneesk. 125, nr 7, p. 278-284.
53. WILLEMOT J. et al. Voir bibliographie principale (R. 1981).

54. N. "Concordance de la Bible de Jérusalem" 1982. Edit. Cerf et Brepols, Turnhout.
55. N. "La Sainte Bible" 1939. A. Crampon, Desclée, Tournai.
56. N. "La Sainte Bible" 1955. Liénart. Letouzey et Ané, Edit. Siloé, Paris.
57. N. "La Sainte Bible" 1956. Ecole biblique de Jérusalem; Edit. Cerf, Paris.
58. N. "La Bible" 1970 à 1973. Osty E. et Trinquet J. (20 volumes) Edit. Rencontre, Paris.
59. N. "La Bible" 1956 à 1959. I Ancien Testament, E. Dhorme, Gallimard, Pléiade. II Nouveau Testament, J. Grosjean, Gallimard, Pléiade.
60. N. "Le règne du soleil. Akhenaton et Néfertiti" 1975. Catalogue de l'exposition de Bruxelles.
61. N. "Papyrus Ani : codices selecti" 1978-1979. Photo typic impression, vol. LXII, BM 10470 (+ Kommentar) Akademische Druck, Graz, Austria.



## LAUDATIO RAOUL VAN CAENEGEM

*Daniël Lambrecht*

It is an outstanding honour for me to present on this Sarton-day such an eminent scholar to such an eminent public.

But honour can be hazardous. How does one present a man whom everybody knows at this university, who not only frequently lectures in European universities, but who is also in Common Law countries regarded as an oracle of legal history ? What new can be said about a man who for years has been the flag-ship of our Law Faculty and became a living myth for students long before his retirement ?

After all, the scientific activities of Prof. Van Caenegem were and are so various and abundant that as an excuse for being incomplete, I refer to the Latin dictum "quae enumerare fastidium generaret".

Let this *laudatio* be confined to some main facts and lines.

As a good Fleming Raoul Van Caenegem was born in Ghent on the fourteenth of July — France's national holiday — in 1927. He studied Greek and Latin at St.Barbara College in Ghent and afterwards law and history at Ghent University. He became doctor in law in 1951 and doctor in history in 1953. He studied in Paris from 1951 to 1952 at the *Faculté de Droit*, the *Ecole pratique des Hautes Etudes* and the *Ecole nationale des Chartes*. From 1952 to 1954 he studied at the London School of Economics and at the Institute of Historical Research. In 1958 he obtained the degree of *geaggreerde voor het hoger onderwijs*.

He began his university career in 1954 as assistant in the Faculty of Letters. In 1958 he became *chercheur associé* in the *Nationaal Fonds voor wetenschappelijk onderzoek*. He was appointed to "geaggreerde" in the Faculty of Letters in 1959, *docent* in 1960 and ordinary professor of medieval history in 1964.

In 1967 he agreed to teach the historical introduction to Private Law and to Public Law in the Law Faculty. In both faculties, Letters and Law, until 1992, the year of his retirement, Prof. Van Caenegem *militavit* as a quasi-full time professor.

In these more than thirty years he was concerned with scientific activities as a member of learned societies, e.g. the Royal Commission for the History of Belgium, the *Wissenschaftlicher Beirat* of the *Max-Planck Institut für Europäische Rechtsgeschichte* (Frankfurt), the Selden Society, (Fellow of) the Royal Historical Society, (Corresponding Fellow of) the American Society of Legal History, the *Koninklijke Academie voor Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten van België (Klasse der Letteren)*, Chairman of the Committee of Legal History in that Academy. He read papers in more than forty universities as visiting professor, e.g. in Cambridge, Oxford, Louvain, Leyden, Paris, Harvard and Princeton. He was Goodhart-professor in Cambridge in 1984-85 and in 1991, he was honoured with the "Erasmus Lectureship on the History and Civilisation of the Netherlands" in Harvard University. International recognition quickly followed: laureate of the Francqui Foundation, doctor honoris causa of Tübingen, Louvain and Paris and recently the Solvay-prize of the NFWO.

The harvest of publications is overwhelming: 27 items in bookform and 99 articles. The 99th article is significantly entitled: *Reflections on a Century of the "Ghent Historical School"*, as an introduction to a publication of the OSGG *Een eeuw Gentse historische school, 1891-1992*, Ghent 1993.

This rich production is the result of his career, interests and personality. At first he published critical editions of important sources, as the editions of the Great Charter of Philip of Alsace, the judgments of the Parlement of Paris (*Arrêts et jugés du Parlement de Paris*), and (concerning the Common Law) the *Royal Writs in England from the Conquest to Glanvill* with a fundamental introduction, and *English Lawsuits from William I to Richard I*, both edited by the Selden Society in 1959 and 1991 respectively. All these editions are indispensable for scholars of legal history.

Some great syntheses proceeded from his teaching: *Of Kings and Bureaucrats (Van Koningen en Bureaucraten*, Amsterdam-Brussels, 1987), *Historical Introduction to Private Law* and *Historical Introduction to Public Law (Geschiedkundige Inleiding tot het Recht. I. Privaatrecht*, Brussels 1989; *II. Publiekrecht*, Brussels 1988); *History of England (Geschiedenis van Engeland van Stonehenge tot het Tijdperk der*



*Vakbonden*, Leyden, Antwerp, 1984), and last but not least *Judges, Legislators and Professors. Chapters in European legal History*, CUP, 1987, the result of his Goodhart lectures in Cambridge in 1984-85. These syntheses found their way even into Japan and Italy.

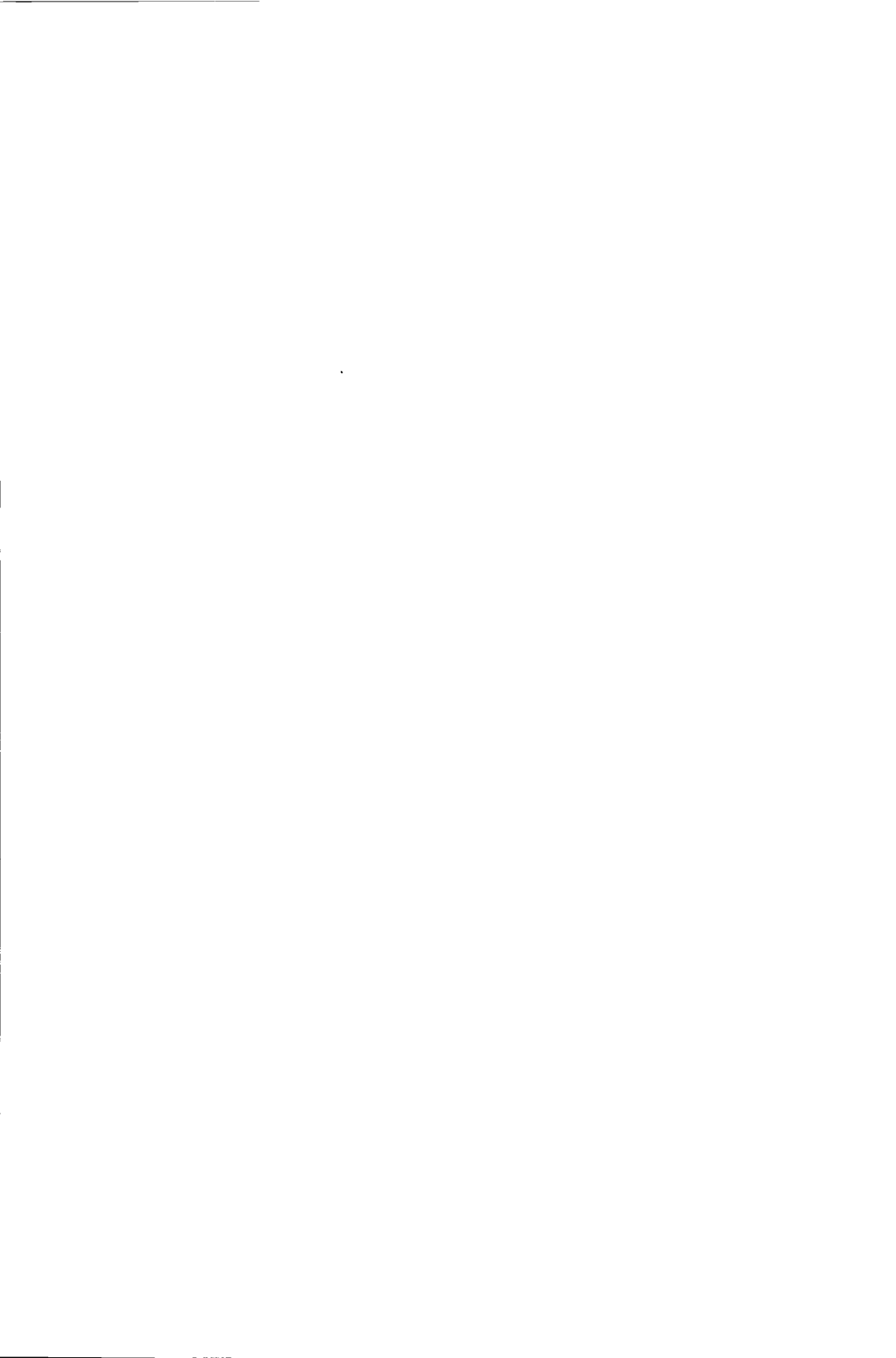
As a third very important group, besides the bibliographical works, I want to present some well-known studies : *the History of Criminal Law and Criminal Procedure from the eleventh to the fourteenth century in Flanders* (*Geschiedenis van het strafrecht in Vlaanderen van de XIde tot de XIVde eeuw*, Brussels 1954; *Geschiedenis van het strafprocesrecht in Vlaanderen van de XIde tot de XIVde eeuw*, Brussels 1956), both studies were awarded a prize by the Royal Academy and are important not only for Flemish but also for the European history of Criminal Law. The same can be said about his studies on proof, prosecution of crime and civil procedure.

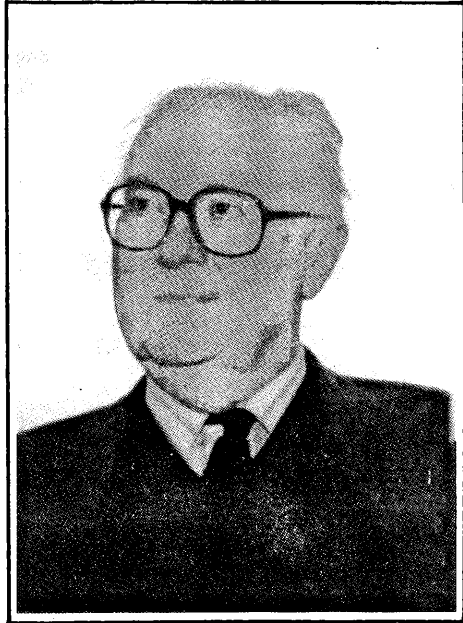
Mr. Chairman, it will be evident that the laureate of the Sarton-prize is a historian, and as a historian he was and is concerned with history, the sense of history, the experiment in history, the history of culture — his works speak for themselves —, but that he was and is especially engaged in legal history as appears from his *Government, Law and Society* (J.H. BURNS, ed., *The Cambridge History of medieval Political Thought*, Cambridge 1988, p. 174-210), or to put it in a modern jargon : the *Rule of Law, a European acquisition* (*De Rechtsstaat : een Europese verworvenheid*; lecture in the Colloquium Law and Power (Acta ed. by M. Storme, Brussels 1990, p. 269-277). Power and its exercise, power and Law, sources of Law : legislators' Law, professors' Law and judge-made Law; the relations between government and the citizen; control over power and men in power; the separation of powers; the judge and his power. Who is the "objective" keeper of the balance; what does he control and of whom is he the supreme guardian ? Which security of law does the citizen enjoy ? The whole *oeuvre* is concerned with the fundamental question : how could and can a human being pass his lifetime, between cradle and grave, in legal security and legal certainty ?

Mr. Chairman,

Today I have every reason to be happy : first of all because my

dear master and colleague is honoured for his merits and brilliant scientific career, but also because for the second time in four years a legal historian of our Law faculty is honoured by the Sarton Society. Legal history has a great and memorable tradition in our university. Recognition and reward for this fact are a guarantee for the future.





## HISTORICAL REFLECTIONS ON EUROPEAN SYNCRETISM

*R.C. Van Caenegem*

Mr. Chairman,

I would like to thank you and the Sarton Committee very warmly for the invitation to speak here today in the prestigious and internationally renowned series of Sarton Lectures. I consider your invitation not only a great honour, but it has also given me pleasure on a more personal level. I have been an admirer of George Sarton for many years, not only because the history of science is a fascinating subject *in se*, but also because the international *periplous* of my famous fellow-citizen from Ghent has been so dramatic and full of unexpected twists : a graduate of our University who emigrated first to Britain and then to America, went to live in the Lebanon to learn Arabic, and ended by occupying a chair specially created for him in Harvard !

Mr. Chairman, dear colleagues, ladies and gentlemen,

Although you may be somewhat surprised to hear me lecture in English in my own university, I hope this does not come as a shock to you. There have been English Sarton lectures before and, after all, English became Sarton's own adopted language in the course of his career.

I agreed with the Committee that a lecture in English would be suitable, considering the international character of the subject and the intention of the Committee to publish it. And there was also the practical factor that I disposed of a first draft in English, as a lecture I gave in 1991 in Harvard, where I held the lectureship in the History and Civilisation of the Netherlands and Flanders<sup>1</sup>. Moreover, I am happy to let you know that, at the invitation of a young colleague and friend in the

University of Leuven, a Dutch version will also be published in the near future.

The present address is given under the auspices of the Law Faculty, and the history of law — and particularly constitutional law — will predictably receive a good deal of attention. But although the series is called after a great historian of science I shall, pleading my *ignorantia crassa* in the matter, not specifically deal with physics or astronomy. My purpose anyhow transcends law and science, as I intend to sketch in very general terms the sort of rhythmic movement that produced European civilization in the course of many centuries. Law and Science occupy, of course, an important place in this narrative, but their ups and downs were connected to a wider movement, to which I hope to draw your attention.

I have just used the term 'European civilization' as a matter of course. Indeed, it would be hard to deny that in the gallery of the great world civilizations — made famous by Spengler and Toynbee — European civilization occupies an eminent place and has a countenance of its own beside those of China, Greece and Rome, India and Islam. However, if asked to give a definition of European or Western Civilization, I would be hard pressed and, on this occasion at least, I would like to say no more than that most people recognize the Western world and its products when they see them, even if they cannot give an exact and exclusive description. Similarly we recognize a friend when we see him, even though we would be hard put to it to give a detailed description of the lines and proportions of his face.

Some people wonder how it is possible to speak of a European civilization when the people of Europe have been for centuries in the habit of slaughtering each other. I would counter this objection with the following considerations. Nobody doubts that there was such a thing as Greek civilization and that it was one of the wonders of the world, and yet the city-states of ancient Hellas were often at war with each other. Also the linguistic diversity among Europeans never obscured the fact that they shared a common heritage. There was no problem, of course, in the arts and music, but even in philosophy, science and literature the linguistic diversity was never a serious handicap to internal European communication. For many centuries Latin was the common language, and for the rest translators went to work, starting with the scholars of the

twelfth and thirteenth centuries who rendered Arabic and Greek books into Latin (which was itself later translated into the vernacular languages). I admit, however, that the term 'civilization' is problematic, for it presupposes civilized behaviour, and on that count Europeans have a bad record. How could such uncivilized people — a murderous and rapacious lot — produce such a remarkable 'civilization'? It is possible that another term will have to be devised, but I have not yet come across any valuable alternative, so I just go on using the traditional term out of habit more than conviction. But enough of these preliminary observations : let us come to the proper theme of today's lecture.

Mr. Chairman, dear colleagues, ladies and gentlemen,

Some of you may have been struck, as I was, by a demographic statistic drawn up by the United Nations a few years ago, in which the world population was divided into seven main areas : Africa, Latin America, North America, Asia, Europe, the then Soviet Union and Oceania. The document not only provided figures about the existing situation, but contained a forecast for the year 2025, from which it appeared that Europe, with 10% of the world population today, will have gone down to about 6%. The Asian proportion on the other hand will according to that prognosis have increased to about 57%. These figures made me wonder what European civilization, supported by 6% of the world population, will signify in the global context of the twenty-first century. However, this was mere speculation and, as I am an historian and not futurologist, I have not pursued it, but instead turned to another question — more in line with my professional training : what has been the significance of European culture for world history ? Which was, and which will remain its own specific contribution, even if Europe might one day contain only 5 or even 1% of mankind ? What struck me particularly, as I reflected on this question and, in the spirit of Max Weber, Arnold Toynbee and Oswald Spengler, compared Europe with the other world civilizations, was its unremitting and constantly renewed syncretism.

I first tentatively broached this subject many years ago in my lectures on the cultural history of the Middle Ages in the Institute of Art History and Archaeology at my home University in Ghent, and recently

three invitations to give public lectures on a theme of general interest — in Münster, Harvard and Ghent — presented me with an excellent opportunity of going more deeply into the problem and putting my reflections in writing in view of publication.

I will deal with European, more particularly West-European history, starting with the Latin-Christian, mainly Roman-Germanic world which emerged after the fall of the *Pars Occidentis* of the Roman empire, and was one of the three heirs of Antiquity, beside Byzantium (the example par excellence of a timeless and unruffled civilization perpetuating its ancient and unchallenged heritage) and the world of Islam. I shall, however, not limit myself to that fundamental period commonly known as the Middle Ages, but encompass Modern and Contemporary Europe as well. It will appear that my story of discrepancy and synthesis and of equilibrium ruptured and restored, has been a continuous process right through these three traditional periods, in a typical syncretistic way. I am certainly not suggesting that syncretism<sup>2</sup> has been an exclusively European experience, but that it has nowhere else been so pronounced, marked and manysided<sup>3</sup>.

\*  
\*       \*  
\*

In the first part of my lecture I shall concentrate on the metaphysical dimension of civilization, i.e. the *Weltanschauung*, man's reflection — whether scientific or mythological — on his own nature, the meaning of his existence and his position in the universe. The second part will be devoted to syncretism in law and political institutions.

Our European ancestors received their first lessons in syncretism in the early Middle Ages and more particularly in the Roman-Germanic empire of Charlemagne, who admittedly was a Roman emperor, but not a Roman from Antiquity. He was to all intents and purposes a medieval Frank — Frankish was his mother-tongue or rather his father-tongue, as it was then called — who styled himself *rex Francorum et Langobardorum*, adding after Christmas 800 *et Romanum Imperium gubernans*, thus providing a fine epigrammatic expression to this early European amalgam. However, already at that early stage the inherent tensions and



contradictions of syncretism were noticeable. Charlemagne was indeed a Roman emperor, but he was averse to the Byzantine Roman empire, which was the political framework of the Greek Christian world of his day. And the monks copied ancient texts, thus saving them for posterity, but their consciences objected. Ovid and Horace deserved to be read, as the best Latin could be found in the classical authors — and Latin was the language of the Church, the chancery and scholarship —, but pagan poetry contained passages that were scandalous to Christians, and particularly to monks. They were nevertheless read and copied for the sake of learning, but not without anxiety, sleepless nights and bad dreams. Centuries later, Gratian, in his *Concordia Discordantium Canonum*, devoted a whole *Causa* to the question as to whether it was appropriate for clerics to read pagan literature and, after carefully listing authoritative pronouncements for and against, he came to the conclusion that such reading was permissible, but only for the sake of learning and not for pleasure.

This first brush with syncretism was child's play compared with the blow dealt to Latin theology by the Aristotelian wave which started to flood the Occident in the twelfth century. Western scholars came into contact with the Stagirite through Latin translations from the Arabic and later directly from the Greek. They discovered a world that was alien to the familiar pattern of the Christian Revelation and of Platonic thought, which had been predominant in the past. Here they met a philosopher who observed and speculated on man and nature not from the vantage point of a divine revelation, but on the basis of human reasoning; his world was not animated by spirits but consisted of physical matter obeying its own laws; he belonged to a polytheistic world, to which monotheism was a hardly imaginable, unbearable aberration. The impact was violent and the ensuing conflict bitter, especially in thirteenth-century Paris. It seemed impossible to combine a world-view based on purely human reflection, natural observation and experiment, with the belief in one, truthful divine message and a supernatural world order. Nevertheless, scholasticism managed just that and produced a synthesis of these incompatible elements, by combining two contradictory ways of thought : Christian faith and dogma, and Aristotelian argumentation and observation of nature. The peace which was thus established, mainly thanks to

Thomas Aquinas, was, however, not to last for long : the restless West soon subjected it to sharp criticism. Scholasticism became a term of abuse — as later happened to 'Gothic' — and the Middle or Dark Ages were given their condenscending nick-name (which the period still carries), as being a mediocre period lost between two cultural peaks, Antiquity and the age of Humanism and the Renaissance. The new cultural gurus reproached their predecessors with spoiling the heritage from Antiquity, making a barbaric mess of the fine Latin language and ignoring Greek.

The Occident thus discovered the classical world for the third time — the first contact had taken place in the Frankish period and the second in the scholastic lecture rooms — and again the latest rediscovery was more profound and enthusiastic than its predecessors. It did not mean, however, that medieval world-representations and the medieval Church were destroyed. On the contrary, the new wave was again absorbed and a new synthesis, of Christian Humanism with Erasmus as its main spokesman, arose. Though in several respects still a medieval figure — see, for example, his 'Manual for the Christian Knight' —, he was anti-medieval in many others, ridiculing medieval superstitions and extolling the classical sources of our civilization, particularly the illustrious Greek texts which the medieval ignoramuses had themselves confessed they "did not read" (*Greca non leguntur*).

Yet at the very moment that Erasmus was erecting the new building of an unscholastic, classically coloured Christianity, a quite different storm of protest and innovation was gathering strength, which attacked the medieval order much more violently, and would bring to an end the most impressive organization the world had seen since the Roman empire, the unified Roman Church, which for a thousand years had linked together Germanic, Romanic, Celtic and Slav elements in the western world. Ideological peace and quiet was obviously not to be the Occident's lot, and every attempt in that sense was soon rejected. The ruin of the familiar common West-European house brought about by the Reformation — the Protestant as well as the Catholic — caused an unimaginable trauma. The roof under which people had lived together for a thousand years collapsed. The pope, once a universal father figure, overnight became the Antichrist, and the beloved omnipresent saints, the

last refuge for toothache and puerperal fever, were unmasked as chimerical idols. Could Europe survive this shock ? Many in the sixteenth and seventeenth centuries doubted it and suspected that a satanic conspiracy was threatening Christianity itself and aiming at a devilish domination, whose acolytes and symptoms were the witches. Nevertheless, Europe survived even this laceration. Christendom was saved, although ecclesiastical unity, the old institutional shell, was lost. People have learnt to live with religious pluralism, with Catholic and Protestant countries and, spurred on by natural law (or *Vernunftrecht*, the law of reason) they have managed to coexist in a sort of *Pax Christiana*. But as soon as this resting point was established in the seventeenth century, a new wave of unrest and change, eighteenth-century rationalism, came on the European scene.

This time the mutation went even deeper, for the Christian dogmas themselves were contested. In the sixteenth century the one western Church had disappeared and with it the unity of interpretation of Holy Writ, but the Christian faith had survived. Now the unimaginable took place : the Christian Revelation itself was questioned and dethroned. Human reason and scientific research would create a new world-view and give Europe a new common ideology which, independent from theology and Churches, would turn its back on the old Christian denominations and their bloody conflicts. Christianity would become superfluous, except possibly in a rationalized, miracle-free form : supernatural interference with the laws of nature was in any case out of the question. This was the epoch of the Temples of Reason, the triumph of the exact sciences and of the liberal and free-thinking Europe of the nineteenth century, which attracted the anathemas of the anti-modernist *Syllabus Errorum* and the First Vatican Council.

However, while the enlightened architects of the *paix bourgeoise* were still happily confident that the victory of their model over the outdated and condemned ultramontanism was only a question of time — the world-wide extension of western culture also being written in the stars ("even in the Kirgiz and Kalmuk areas") —, a new philosophy arose at the centre of the old European continent, which radically subverted all existing traditions and declared war upon the enlightened bourgeoisie as well as the traditional Churches. This new product of the West's

restlessness and critical urge was, of course, Marxism, a monistic philosophy that again rejected the world which had produced it. It was exceptionally radical and left no taboo untouched. Whereas it was not the only manifestation of the nineteenth-century *Umwertung aller Werte*, Marxism was the most comprehensive and politically explosive. It was one more example — and a most daring one — of western self-dissatisfaction and love of novelties. Its materialist and atheist standpoint rejected several traditional cultural cornerstones. There had, of course, been individual atheists before and there were in the nineteenth century atheists in non-marxist circles, but they plotted no political or social revolution. And there had also been egalitarian movements, such as the Puritan 'levellers' and 'diggers', but the latter's inspiration had been biblical and anything but atheistic. Even the enlightened eighteenth-century thinkers were deists rather than atheists, and the French Revolution could not carry on without a divinity and temples, even if the latter were devoted to the goddess of reason. In the marxist view the disappearance of God would go hand in hand with that of the existing political and social and economic order. In this respect also there had been precursors, such as the Münster anabaptists, but their inspiration was Christian, not atheistic. Marxism united all the radical currents. Its starting point, atheist materialism, was metaphysical (or should one say anti-metaphysical ?), but also social and economic. It combated property and rejected the existing political and legal institutions which, being expressions of capitalist exploitation, would disappear under the impact of proletarian dictatorship. This violent onslaught also has been to a certain extent assimilated by the civilization that produced it, for even though Marxism has won its greatest — temporary — victories outside the western world, even here it was a motor of political action and, particularly after the Second World War, a pole of attraction in various intellectual circles. What the lasting impact of marxist philosophy in the West will be, is difficult to foresee. Recent events in central and eastern Europe have seriously impaired its prestige as a blueprint for political and social and economic reform, but it is possible that, as a technique for the analysis of man and society and the interpretation of history, it may yet to some extent be incorporated in the mainstream of western thought. As a monolithic system and sole road to salvation its chance of success in

Europe, which is used to ideological pluralism, must be considered slim, but it may conserve some usefulness for the study of the relation between the material, institutional and intellectual strands in society.

However this may be, it is surprising that so many and so divergent elements coexist in our western world. The ideological currents which mark our century are so different, even contradictory, that the question must arise as to why we are not all schizophrenic, or, if we are, why our condition is not much worse than it is. Does our society possess the required minimum of mental coherence ?

It should indeed be noted that these coexisting world-views are not only distinct, but, as I said, actually contradictory and mutually exclusive. It is, however, a state of affairs with which Europe has learned to live from the Middle Ages onwards. And what about the 'post-modern' future ? It is well known that Giambattista Vico combated the notion of a possible 'perfect society in which the excellences of all cultures would harmoniously coalesce'<sup>4</sup>, because he believed each one of the great civilizations to be autonomous and not really open to cross-fertilization — a thesis that was emphatically endorsed by Spengler and to a lesser extent by Toynbee. However, am I wrong in seeing modern western civilization as just such a 'coalescence' of diverse elements — whether excellent or not — from numerous cultures, and could it therefore be the springboard for a future global culture ? Or is this asking too much of a culture that, according to some observers, shows clear signs of 'metal fatigue' ? But let us return to our syncretism.

How did our ancestors manage to combine Christian monotheism with Greek polytheism ? Are we really aware of the chasm that existed between these two world-views ? On the one hand a universe planned, created and directed towards its final completion by one God, who takes an interest in mankind; on the other hand a world dominated by *moira* and *anangkè* and a tribe of gods and goddesses, who seldom bothered with humans, and then in a wayward and heartless way. Do we truly realize what an abyss exists between an absolute and certain knowledge, based on the apodictic revelation of a holy book, and the purely human, tentative search for the meaning of the universe, supported only by our own understanding and observation ? And what about the contradiction between the geocentric idea of our planet as the hub and the *raison d'être*

of the universe, and heliocentrism which reduced the earth to a fortuitous byproduct of the sun, itself one of the smallest stars in existence ? The dethronement of the earth as the centre of the universe went hand in hand with that of man as the aim and crowning achievement of creation. Is man a unique product of God's creative urge or the consequence of a chain of chemical reactions, which took place by chance on our planet in the course of a blind and haphazard evolution ? How can people happily and harmoniously live together when they are in no agreement on the fundamental question whether man is a product of God's plan or the result of blind chance, which in the course of millions of years produced thousands of living forms, one of which was the *Homo*, whom we call *sapiens* ? How can so many contradictory opinions and beliefs coexist in one and the same civilization and provide the elements for one culture ? I believe that the explanation is provided by the ancient and continuous power of absorption of the Occident, which was more than any other prepared (or forced by circumstances) to take in the most diverse influences and to digest and process them without losing its own identity. One consideration may be relevant here. Western absorption of alien cultural elements did not take place under pressure of foreign domination. The Greek, Roman or Arabic impact on medieval and modern Europe was not the result of Greek, Roman or Arab conquest and occupation : the Greek and Roman world had long been dead and the Arabs never occupied more than a part of Europe. This is quite different, for example, from the modern European impact on the Arab world, which took place in conditions of colonial domination, but it is comparable to some extent with the Meiji revolution in Japan, which was based on that country's free choice, even though some show of western force had been involved.

\*

\*        \*

I come now, as promised, to the second part of my lecture, devoted to law and political institutions. Here again we will be struck by a marked and, frankly, amazing syncretism. Indeed, the Europeans have learnt to live with mutually exclusive political systems — monarchism and republicanism, unitary and federal constitutions. They have managed

to combine feudal and Roman law, at first sight two incompatible legal systems. They have experienced monarchy, aristocracy and democracy, three very different ways of ordering public life, as Europeans very well realized. They were even proud of this paradoxical mixture. It is well known that seventeenth-century English authors, among others, have observed with pleasure that their constitution was a successful synthesis of the three forementioned elements, monarchy being embodied in the crown, aristocracy in the House of Lords and democracy in the Commons (the 'democratic' nature of the latter House was somewhat exaggerated, but the overall picture was not totally misleading). This is the general theme that I now propose to analyse in some detail.

Some great civilizations have enjoyed a remarkable constitutional stability. They have at an early stage established a particular pattern of government, found that it suited them, and stuck to it in the course of centuries or even millennia. China comes to mind, with its empire, that was both celestial and perennial, and its mandarin bureaucracy. There have been crises, 'times of troubles', when war lords caused a temporary anarchy, but these were passing breakdowns and not new models of organization. They were a form of illness of the body politic which recovered and returned to the one true Chinese pattern (which only finally broke down in our own century). Something similar may be observed in Japan's age-old rule of emperors and samurai, which lasted until Meiji-days. Classical Greece also found its appropriate pattern at an early date and conserved it until alien regimes took over : the *polis* or city-state was the very expression of the Greek way of life. Rome went through three successive stages. After the fall of the kings, the republic held sway for several centuries, to be followed by an empire which became ever more autocratic. However, throughout these three phases one Roman law prevailed and developed as one recognizable system to ever greater maturity, from the Law of Twelve Tables (c. mid-fifth cent. B.C.) to Justinian's *Corpus Juris* (sixth century A.D.); it even went on unperturbed for another nine centuries in Byzantium.

In Western Europe the story is very different. Here we find a succession of heterogeneous constitutions, of very different inspiration and with incompatible techniques and foundations; but not a mere

succession in which one phase simply replaced another, but a mixture of growing complexity in which each new phase conserved elements of the previous one and at the same time experimented with diverse solutions, producing a constitutional mix. The consequence was that, say in thirteenth-century Europe, there coexisted, in a bewildering variety, a universal Roman empire, an equally universal papal theocracy, national feudal monarchies, republican city-states and even a few free peasant communities.

It had all started with the catastrophic collapse of the western Empire and its replacement by tribal kingdoms. Even if some of these Germanic chiefs donned Roman imperial garments, like Chlodovech at Tours in Gregory of Tours' description, they were in no way Roman officials — even if Constantinople sent them a 'codicil' granting them the — minor — title of 'consul'. Nothing could be further removed from the universal Roman empire than those tribal patrimonial kingdoms. Much more serious than the travesty in Chlodovech's day was the ambitious plan to resurrect the West-Roman empire in the person of Charlemagne and under the inspiration of such intellectuals as his *éminence grise*, Alcuin of York. It amounted to a fine exercise in political syncretism, which tried to weld together some strange bed-fellows. Leo III, who crowned the king of the Franks and the Lombards on Christmas Day 800 in Rome, represented the Latin Church, the supernational institution which had never given up the old idea that the universal Roman state was the natural political organization for civilized life. The new Roman emperor in the West symbolized the return to the normal situation, lost when Romulus Augustulus was deposed. However, it soon became clear that the revived empire had in no way replaced the existing kingdoms, but merely added another dimension to them. Charlemagne continued styling himself *rex Francorum et Langobardorum* and showed where his priorities lay when in 806 he ordained the future partition of his realms, and himself fixed the shares of his three sons and prospective heirs. Reality finally overtook imperial dreams when the state of Louis the Pious was divided into several kingdoms. In the meantime the feudal system had arisen and the outcome was the establishment of the 'feudal monarchies', which were very remote indeed from the Roman model. Yet, strangely enough, the medieval — or shall we call it the neo-



Roman ? — empire which had ingloriously disappeared in the early tenth century, was revived by Otto I and continued in various guises and with varying shades of unreality. The feudal kingdoms themselves had in the meantime developed their very original constitution, which was neither the old tribal chieftainship, nor the biblically inspired model of Charlemagne-’David’. The ’monarchie féodale’ — to speak with Petit-Dutaillis — was a real monarchy, with a ruler by God’s grace and subjects, but that ruler also was a feudal overlord who was bound to his vassals, as they were bound to him, by a contractual relationship, freely entered into. This involved rights and duties on both sides and entailed the subjects’ claim to lawful resistance. For a long time these kingdoms controlled their respective churches, appointing the bishops and receiving them into their vassalage. The Gregorian Reform changed this. It freed the Church from worldly control and proceeded to turn the western Church into a theocracy, a universal, spiritual leadership, which throned above emperors and kings. It succeeded temporarily in imposing on western Europe a supernational order, a sort of clerical neo-Roman empire, beside and, of course, in competition and conflict with the ’real’ Roman empire.

As if this syncretism of German-Roman empire, papal theocracy and feudal kingdoms was not complicated enough, another formation appeared on the horizon around the thirteenth century : republicanism. In Italy first, in the Low Countries and Germany afterwards, communal autonomy led to the establishment of free cities. They achieved various degrees of sovereignty, were not subjected to royal rule, broke free from the feudal world and developed a new and typical constitution of their own. It was based on the ’ascending theory of power’, free citizens ruling themselves through elected officers and freely discussing their internal and external policies. Thus, in an atmosphere of urban culture, the modern type of the citizen arose, distinct from the subjects of the crown or the feudal knights. This latest acquisition was, however, not the last, for at the end of the Middle Ages yet another political experiment began to take shape, which was destined for a glorious future, the federal state.

The medieval nation states were unitary monarchies, even though some achieved this aim much earlier than others. Thus the unity of the kingdom of France was established by the absorption, in the course of centuries, of a variety of autonomous duchies and counties. In the late

Middle Ages, when in France this process was moving towards completion, a different development was taking shape in the Low Countries, which was eventually to lead to the Republic of the United Netherlands, one of the most successful experiments of Modern Times (and, incidentally, a source of inspiration for the federal organization of the United States of America). It all started with the Burgundian Netherlands. Here, as in France, a monarchy arose which united old duchies and counties into a new state of European significance. But, unlike their French cousins, the dukes of Burgundy, counts of Flanders, Hainaut and Holland, dukes of Brabant and so on, proceeded to no annexation, but respected the existing identity and autonomy of those provinces, even though they were united in the person of their common prince. Above the old regional organs of government, which were conserved, new central ones arose around this common ruler : Great Council, Parlement of Mechelen etc.

There was often, beginning with the reign of Charles the Bold, a tug of war between governmental centralization and provincial pride, and also between absolutist aspirations and attachment to old privileges. It all came to a head, of course, under Philip II and the Revolt of the Netherlands, whose outcome was the state of the United Provinces, an extraordinary experiment both in republicanism and in federalism. Indeed, as the Union of Utrecht had provided, the seven northern provinces which escaped Spanish reconquest maintained their respective sovereignty, but lived nevertheless under common institutions and common leaders such as the States General, the stadholders and the grand pensionaries.

What an extraordinary constitutional landscape modern Europe presented — the result both of autochthonous creation and the rediscovery of ancient models ! It seems not unreasonable to talk again, as I did in the cultural field, of a schizophrenic situation. Instead of the quiet and stability of one universal empire, Europeans were confronted within their own civilization with the most diverse and mutually exclusive forms of government, veering from unitary absolutist and unitary but constitutional and parliamentary monarchies, to federal republics, minor absolutist principalities, free Swiss peasant cantons and the oligarchic city-republic of Venice, without forgetting the so-called Holy Roman empire, which was in reality German and had little in common with an empire except the name : in fact nobody knew what the real nature of the German

empire of the Ancient Regime was, so that Pufendorf called it in despair *irregulare aliquod corpus et monstro simile*. The above picture of European public law could be applied also, *mutatis mutandis*, to private law. Here again we find the odd spectacle of various legal systems coexisting within one and the same civilization and even within the same country. France was divided in a northern zone of *droit coutumier* of Germanic and feudal origin and a southern zone of *droit écrit*, i.e. Roman law. Germany gave up its medieval customary law to adopt, around A.D. 1500, the learned product of medieval law faculties. But some influence remained of its older ways and at the height of pandectism the nostalgia for the old truly German law was strong enough to cause heated discussions among Romanists and Germanists. And to crown it all, England produced its own common law, a very different system from the continental *famille romano-germanique*. Three incompatible legal systems coexisting ! At least, one could say until recently, the English common law is (in European terms) a localized purely national phenomenon, with which the rest of Europe does not have to concern itself. This may have been true for many centuries, but no more : European law and European courts necessarily bring civil and common lawyers together so that here again a certain amount of mutual influence is bound to take place instead of the old blissful ignorance of each other's idiosyncracies.

\*  
\*       \*  
\*

Mr. Chairman, ladies and gentlemen,

I have taken you on a trip through many countries and centuries. It has been a long trip, and I much appreciate your patience. I hope nevertheless that you found the voyage worth while and I thank you for your attention.

## NOTES

1. I lectured on to-day's topic for the first time in Münster on 26 October 1990 in the Festival Hall of the Landeshaus, where the thirtieth anniversary was celebrated of the agreement of collaboration between the province of West-Flanders and the Landschaftsverband Westfalen-Lippe. The lecture was entitled *Historische Betrachtungen über den europäischen Synkretismus*.
2. I.e. the combination and reconciliation of differing schools of thought, sects, ideologies and cultural elements.
3. According to the *communis opinio* Chinese culture is one of the most monolithic, which remained loyal to native confucianism throughout the centuries and consistently rejected foreign import (with the notable exception of buddhism) because of an ingrained feeling of superiority. Recently some scholars, such as the famous sinologist and professor at Leiden, Erik Zürcher, have questioned this Chinese monolithism and they speak of "numerous Chinese cultures". They are however, referring to autochthonous innovations and not to borrowings from foreign worlds.
4. Quoted from I. BERLIN, *The Crooked Timber of Humanity. Chapters in the History of Ideas*, New York, 1991, p. 67.

